

Dutertz chr au 31me Régt d'infie Légre

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

MÉDECIN ordinaire de l'Hôpital de la Ste. Trinité, et professeur de Médécine CLINIQUE, à l'Hôpital pratique de VIENNE.

OUVRAGE traduit du Latin sur l'édition Allemande, et augmenté de la matière médicale du même auteur.

Par JACQUES TERRIER, MÉDECIN DES ARMÉES.

SECONDE PARTIE.



A BORDEAUX,
De l'Imprimerie de la veuve J. B. CALVAZZA, rue des Ayres, n°. 3.

PRÉFACE.

VOICI un autre tome de ma médecine-pratique, résultat d'une attention scrupuleuse, auprès du lit des malades.

Je ne courois pas, cette année non plus, après des observations qui tiennent du prodige : mais j'étois occupé tout entier à saisir le tableau fidèle de la constitution annuelle, des vicissitudes du temps, de la matière morbifique et des maladies régnantes, à noter exactement les différentes complications et les passages successifs de ces maladies se remplaçant les unes les autres leurs variétés prodigieuses se montrant dans le même-temps, et provenant de la même cause, comme autant de têtes différentes de l'hydre de Lerne.

Si le zèle de plusieurs hommes éclairés secondoit mes efforts, on pourroit peut-être un jour établir un systême de fièvres appuyé sur des fondemens plus solides, et beaucoup de choses recueillies par d'autres ; mais sans ordre, sans être comparées avec les découvertes d'autrui, et dispersées dans le vaste champ des observations, comme autant de matériaux détachés, se réuni-

roient enfin en un seul édifice indestructible aux foibles raisonnemens des sophistes, comme ouvrage immortel de l'éternelle nature.

C'est la raison pour laquelle j'ai mis à part, pour un usage à venir, beaucoup de choses découvertes principalement dans les cadavres, content de cette simple description des temps et des maladies ; descriptions très-utile, si je ne me trompe ; mais peut être dégoûtante pour le lecteur, par son style monotone, médiocre, et roulant sur des sujets souvent les mêmes, et toujours très-connus. Néanmoins, j'ai mieux aimé plaire à peu de personnes et être utile au grand nombre, que de rechercher, par une variété agréable de mots seulement, l'admiration stérile de la multitude.

Je puis certifier que je ne me suis attaché à aucune méthode de préférence, mais que j'ai choisi celle qu'exigeoit la constitution de l'année, et la maladie correspondante ; qu'ainsi, tantôt j'ai employé la saignée seule et le traitement antiphlogistique, tantôt l'émétique presque seul, et souvent aussi ces deux genres de secours en même-temps.

Sans doute, ceux-là sont dignes d'éloges, dont les efforts nous amènent à de nouvelles

découvertes, mais je pense aussi que ceux-là ne perdent pas leur temps, qui examinent les notions que nous ont transmises nos prédécesseurs, les comparent, les étendent et les rectifient. Les premiers découvrent des pays inconnus, les seconds apprennent à tirer parti de l'héritage paternel, avec moins de gloire à la vérité, mais avec un égal avantage.

Si je puis remplir ce but, j'aurai recu un prix digne de ma patience et de mon travail.



Il faut étudier avec soin chaque constitution, et les maladies regnantes ; car l'arrivée de l'hiver chasse les maladies de l'été, et celui-ci survenant change les maladies de l'hiver.

HIPPOCRATE, liv. 3 des maladies popul.



MÉDECINE PRATIQUE DE M. STOLL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de JANVIER, *année* 1777.

Au commencement de Janvier, les neiges furent très-abondantes. Il régna des vents violens par intervalle ; le temps étoit froid. Vers le milieu du mois, il y eut quelques jours tempérés ; le 17, le froid recommença et se soutint jusqu'au 23. De-là, le temps se radoucit de nouveau, les neiges fondirent Le 17 et le 19 de ce mois, le plus grand froid fut

au thermomètre de Rhéaumur, a — o 8 deg.; c'est-à-dire, au-dessous de glace.

Le 13, 23, 24, 25, 26, le moindre froid fut a † o 1 deg.; c'est-à-dire, au-dessus de glace.

La chaleur moyenne de l'atmosphère fut de — o 2 ½ deg. (*).

Le 17, la plus grande ascension du baromètre, fut de 28 pouces 6 lignes.

Le 8, 19, sa derniere descente fut de 27 pouces 6 lignes.

Maladies inflammatoires.

Pendant ce mois, la diathèse inflammatoire règna avec force. De-là, de fréquentes pleurésies, des rhumatismes inflammatoires, des lombago, des sciatiques. Les maladies parcouroient leur temps avec promptitude, impétuosité et danger; il y eut un grand nombre de maladies, celui des morts ne fut pas considérable.

L'usage de la saignée et de tout le régime antiphlogistique, fut très-fréquent et très-salutaire pendant cette constitution; celui des émétiques convint rarement.

(*) La chaleur moyenne de l'atmosphère étoit tirée des chaleurs de chaque jour du mois, réunies en somme, et divisée par le nombre des jours composant ce mois.

CHAPITRE SECOND.

Description de FÉVRIER.

Depuis le commencement de Février jusqu'à son milieu, il régna une grande vicissitude de froid et de chaud ; deux jours de froid étant remplacés par deux jours d'une température très-douce, et cela, alternativement. Il ne tomba qu'une ou deux fois de la neige, et très-modérément ; depuis le 15, l'air fut pendant quatre jours serein et sec ; mais le reste du mois fut en général nébuleux et très-humide, il tomba une fois de la neige en petite quantité ; les vents se turent et furent modérés.

Le 1, 2, Février, le plus grand froid fut a — 0 7 $\frac{1}{2}$ degrés.

Le 26, le moindre froid fut a + 0 7 degrés.

La chaleur moyenne de l'atmosphère, fut de + 0 $\frac{1}{4}$ deg.

Le 26, 27, la plus grande ascension du baromètre, fut de 28 pouces 3 lignes.

Le 18 sa dépression fut de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes.

La première moitié du mois fut fertile en fièvres, qui par leur caractère, leur nombre et leur terminaison, ne différoient nullement de celles qui régnèrent au commencement de l'année ; mais vers la fin du mois le nombre des maladies diminua, leur caractère fut moins dangereux, leurs cours moins rapide, et les mort plus rares.

Catarrhes fébrilles inflammatoires.

Dans les derniers jours de ce mois, on vit plus fréquemment des fièvres catarrhales, et plus rarement de pleurésies, à moins qu'on n'aime mieux ranger cette fièvre catarrhale, au nombre des pleurésies elles-mêmes, mais plus douces et plus modérées, qui permirent aux malades de se tenir levés, et durèrent plus long-temps que la pleurésie aigue des semaines précédentes.

Leur traitement.

Cette fièvre catarrhale, céda au régime anti-phlogistique, aux saignées, aux décoctions des plantes et des racines émollientes, avec une très-petite dose de nitre.

Négligés ils dégénèrent en phthisie. La saignée doit être établie.

J'ai vu fréquemment et dans cette année, et dans d'autres, ces fièvres catarrhales, survenues dans des temps favorables à la phlogose, dégénérer en phthisies incurables ; la cause de cela m'a paru venir de ce que plusieurs dans ce pays, pensent que la saignée ne convient jamais au catarrhe, et ne s'informent point qu'elle est cette espèce de catarrhe qui exige ce secours, et celle qui au contraire le rejette.

Il ne faut pas confondre les diverses espèces de catarrhes.

Ces personnes sous le même nom de catarrhe,

comprennent des maladies très-différentes, et pensent cependant avoir toujours affaire à la même affection à laquelle la saignée doit toujours être nuisible.

Les catarrhes dans cette saison, provenoient d'une diathèse inflammatoire de tout le corps, et sur-tout des poumons, et étoient ou tout-à-fait inflammatoires ou compliqués d'inflammation, de manière qu'ils méritoient mieux le nom de pleurésies, ou plutôt de péripneumonies *modérées*; leur traitement consistoit dans une ou deux saignées, dans une abondante boisson émolliente, nitrée, et lorsque l'inflammation étoit abattue, et que la toux revenoit néanmoins par habitude, on donnoit un narcotique le soir pour calmer l'irritation des poumons.

Pourquoi les catarrhes sont souvent négligés, et avec quel inconvénient.

Mais cette douceur apparente de la maladie en impose elle-même à un très-grand nombre, qui ne se précautionnent point contre le froid, ne retranchent rien de leur régime vineux et animal, et croient mal-à-propos, avoir fait assez pour une maladie aussi légère, qu'ils se persuadent même à cause d'une certaine salubrité imaginaire, devoir leur tourner heureusement, s'ils boivent un ou deux fois par jour une tasse de quelque décoction pectorale. Pendant ce temps, l'inflammation des poumons quoique peu considérable, forme des fusées intérieurement et les innonde tôt ou tard, d'un pus formé insensiblement et renfermé dans des sacs.

Le catarrhe bilieux diffère du catarrhe décrit jusqu'ici. Idée de ce catarrhe. Son traitement

Il en est autrement d'une autre espèce de catarrhe qui a coutume d'être observée dans un autre temps, je veux dire du catarrhe bilieux : car dans le temps où la fièvre bilieuse, et sur-tout la pleurésie bilieuse dominent, on voit paroître ensemble comme cortège de la maladie principale, plusieurs autres indispositions légères qui ne sont pas encore bien formées, et caractérisées par les signes qui leur sont propres. Parmi ces indispositions se trouve un certain catarrhe, qui par son caractère ne diffère pas de la fièvre principale ; mais qui est seulement d'un degré inférieur. Ces catarrhes, de même que la fièvre bilieuse dominante, sont exaspérés par les saignées, sur-tout répétées et trop copieuses.

Mais ils cèdent quelquefois à un purgatif, à un émétique plus certainement, et d'une manière très-sûre à un éméto-cathartique.

On ne vit pendant ce temps qu'un très-petit nombre d'intermittentes, peu opiniâtres, et cédant presque aux médicamens salins seuls les plus doux, et aux anti-phlogistiques.

Comme sur la fin de l'année dernière je tombai dans une maladie très-maligne, de laquelle je ne me relevai qu'avec beaucoup de peine, et au milieu de luttes continuelles contre la mort ; il me manque plusieurs observations, et les plus propres à ces deux mois.

Histoire d'une fièvre maligne.

Je substituerai à la place de ce que j'ai perdu,

l'histoire de cette fièvre très-grave, écrite avec beaucoup de soin par Antoine Cœnen, candidat très-judicieux, à la fidélité duquel à mon égard, je donne avec plaisir ce témoignage public ; car pendant tout le temps de ma maladie, il resta auprès de moi sans jamais se fatiguer. Je crois cette histoire remplie d'observations qui ne sont pas d'un moindre intérêt, que ces descriptions de maladies que nous a laissées Hippocrate. La gravité de la maladie est certainement égale de part et d'autre, et la fidélité de la narration n'est pas ici inférieure.

Pourquoi celui qui décrit sa propre maladie, la décrit ordinairement mal, et se traite mal lui-même.

J'avoue que je préfère en général, les descriptions de ces maladies que n'a pas approuvées le médecin qui les donne, mais qu'il a étudiées sur les autres, et qu'il a consignées dans ses mémoires.

Cette opinion sera peut-être contraire à celle de plusieurs autres, et paroîtra pour cela moins probable ; mais j'ai éprouvé combien il étoit différent de concevoir une maladie vue dans une autre personne et de la décrire exactement après l'avoir conçue, ou de l'éprouver soi-même, si celui qui est malade sait la médecine ; combien il est difficile de connoître bien son propre mal, de porter un jugement juste sur son indensité, ses causes sa terminaison, et de lui opposer un traitement approprié que suggère la raison et non la peur.

Je n'ai pas trouvé facilement quelqu'un qui fit le rapport de sa maladie d'une manière moins suivie et

moins propre à former un juste diagnostic, qu'un homme de l'art lui-même, lorsqu'il implore sérieusement le secours de ses collégues.

J'ai connu des gens de l'art qui avoient fait pour eux-mêmes une très-mauvaise médecine, d'autres qui en avoient fait une funeste dans des cas non douteux, et sans difficulté, où ils auroient été utiles à tout autre qu'à eux-mêmes. Il y en eût un, qui pour un léger mal de tête précurseur d'un coryza imminent, se fit tirer du sang jusqu'à la défaillance, au détriment de sa santé qui supporta avec peine une si grande perte de sang, et qui en resta affoiblie longtemps après. Cet homme croyoit faussement être menacé d'une apoplexie, opinion qu'il eut facilement rejettée dans tout autre du même tempérament que lui.

J'en connois un autre célèbre, et par ses écrits et par sa pratique, qui pour la même crainte d'apoplexie dont il étoit éloigné, s'il en fut jamais, se faisoit pratiquer depuis plusieurs années, une ou deux saignées par mois, et changea un genre de mort imaginaire en un autre plus réel, ne se rappellant pas.

« *Que c'est une folie de se donner la mort, de peur* » *de mourir.* » L'impatience du sort humain, un amour excessif des soi-même, empêchent ces personnes indociles de supporter les revers de la fortune, d'apprécier avec modération et sang-froid, leur propre santé et celle des leurs.

Il y a quelques années, que faisant dans la Hongrie l'état de physicien, comme on l'appelle, je fus attaqué à deux différentes fois d'une fièvre automnale putride trés-grave. Je fus souvent exposé dans la suite aux fièvres intermittentes quotidiennes, tierces, de

manière que pendant un an et demi je fis des rechûtes continuelles, malgré tous les secours que je pus employer ; malgré le quinquina lui-même qui sembloit avoir perdu sa vertu fébrifuge, puisque j'en pris pendant une année entière, chaque jour et à très-forte dose, sans négliger d'ailleurs les autres moyens qui paroissoient indiqués.

Enfin, je quittai une nation qui m'étoit chère, et ayant changé de climat, quoiqu'il ne fût pas insalubre d'ailleurs, je me retirai à Vienne afin d'égayer mon esprit par le commerce de mes amis, et de me servir de leurs conseils pour rétablir ma santé délabrée par les études et de longues maladies.

Je me rétablis de manière néanmoins que je ressentois par temps la bouche amère, des douleurs dans l'épigastre, et que je conservois sur la figure une teinte légérement jaune.

Je passai près de quinze mois avec cette santé chancelante que je ne pus raffermir par aucun moyen.

A l'approche de l'automne de l'année 1776, me trouvant accablé d'un travail pénible et ingrat, et en même temps d'un long chagrin causé par des malheurs domestiques, chagrin qui affectoit d'autant plus mon ame que j'étois obligé de le concentrer ; l'amertume de la bouche et la douleur du ventricule commencèrent à prendre de l'intensité ; les remèdes salins et eccoprotiques soulagèrent cet état sans le guérir.

Après le milieu de Décembre de la même année je m'éveillai un matin au milieu de sueurs inaccoutumées, et avec un poids sur l'épigastre, qui disparut lorsque je fus levé. J'étois plus sensible au froid que de coutume, même dans une chambre bien échauffée. J'éprouvois des renvois très-brûlans et une

acrimonie qu'on ne sauroit exprimer. L'appétit cependant ne diminuoit pas.

J'aurois pu prévenir le mal qui me menaçoit, si mon esprit entraîné fortement ailleurs ne se fût oublié lui-même.

Le 20 Décembre 1776, sur les sept heures du soir, je commençai à sentir une douleur obtuse à la tête, une pente au sommeil irrésistible, une confusion des sens, une douleur des lombes et un mal aise. La nuit se passa sans repos, sans sommeil, avec beaucoup de chaleur et d'agitation.

Le 21 Décembre, une dose de crême de tartre procura sept selles. Il n'en résulta aucun soulagement. Le mal de tête étoit considérable, la fièvre plus forte, la nuit fut pire. Le malade ne put se soigner lui-même, à cause de la confusion de ses idées. Il prit des boissons anti-phlogistiques.

Le 22, tous les symptômes avoient empiré. L'esprit se soutenoit pendant le jour, la nuit fut très-agitée avec délire, les remèdes furent les mêmes.

Le 23 et le 24, nouvel accroissement de symptômes; le pouls étoit plein, fréquent et fort; la nuit fut agitée, le peu de sommeil étoit troublé par des songes effrayans; l'esprit vacilloit. Mêmes remèdes avec de fréquens lavemens.

Le 25 Décembre, rien étoit amélioré; on tira 7 onces de sang, qui se couvrit d'une croûte très-étendue, de couleur de cendre, légèrement noire, tremblotante, sans contistance, représentant exactement une gélée. Le malade n'en éprouva aucun soulagement. Le soir on lui tira la même quantité de sang, sans croûte phlogistique d'une superficie rouge, d'un crassamentum épais, tenace et sans sé-

rosité

rosité ; la nuit fut très-agitée, et l'esprit aliéné par temps.

Le 26, la chaleur étoit grande, continuelle, n'ayant été interrompue par aucun frisson depuis le commencement de la maladie ; le pouls étoit très-fréquent et fort foible ; la confusion des idées étoit plus grande que les jours précédens ; on lui appliqua les sinapismes à la plante des pieds ; les remèdes furent les mêmes ; la nuit plus fâcheuse.

Le 27, la chaleur étoit considérable ; le pouls très-fréquent et très-foible ; il y eut peu de repos, des terreurs, des agitations, des discours sans suite. On lui appliqua deux vésicatoires aux jambes ; on lui donna une décoction d'orge, avec beaucoup d'esprit de vitriol, et l'extrait de quinquina avec le camphre. Le malade éprouvoit une ardeur d'entrailles ; la nuit fut très-orageuse, sans sommeil, avec un délire verheux.

Le 28, les hypocondres étoient tendus, élevés, douloureux, tympanitiques ; il y avoit par fois du délire, même pendant le jour ; le malade eut dans ces 24 heures trente-trois selles spontanées, avec une grande perte de forces, accompagnées de sécheresse de la langue.

Le 29, le malade ayant pris un lavement composé de lait, de térébenthine délayée dans un jaune d'œuf et de thériaque d'Andromaque, les selles s'arrêtèrent. On appliqua deux vésicatoires aux cuisses, et on renouvella les sinapismes à la plante des pieds. La nuit se passa dans l'assoupissement. Les remèdes comme les précédens.

Le 30 et 31, l'assoupissement persévère avec un délire léger, le pouls est très-fréquent et petit. Le

malade fait sous lui sans le sentir. Les nuits sont plus fâcheuses que les jours.

Le premier Janvier, il y eut une moiteur de tout le corps, un délire violent et continuel. On appliqua deux vésicatoires au bras.

Le 2 Janvier, le délire fut continuel et furieux, accompagné de ris et de cris violens. Les yeux étoient saillans, le regard sévère, menaçant et fixe ; la voix étoit rauque ; le malade bégayoit et ramassoit des floccons. Il y avoit des soubresauts des tendons. Le pouls battoit avec beaucoup de vîtesse, de fréquence et d'inégalité, étoit très-foible et s'évanouissoit sous le doigt ; jusqu'à ce moment on lui donnoit de fortes doses d'extrait de quinquina ; mais ce jour, ni les remèdes, ni les alimens ne purent passer. Le soir, il y eut une nouvelle moiteur de tout le corps, et il se déclara une toux avec une légère expectoration d'une matière tenace. On lui appliqua un large vésicatoire à la nuque.

Jusqu'alors la maladie avoit pris de l'accroissement, mais ce jour, on attendoit la fin de sa vie, et on préparoit déjà ses funérailles.

Le trois Janvier dans la matinée le malade fut un peu plus tranquille. Il déliroit plus modérement et par intervalle ; il n'y eût plus aucun mouvement désordonné des mains. Il demanda le pot pour verser son urine. La foiblesse étoit extrême ; il avaloit de nouveau quoiqu'avec peine ce qu'on lui offroit. Il dormit par temps. La toux continuoit avec des crachats tenaces et pituiteux. Le soir, il eut un sommeil profond et tranquille avec une bonne respiration et une sueur abondante, égale, universelle qui dura toute la nuit et soulagea beaucoup le malade. Le pouls se releva un peu et fut un peu plus vif

Les urines pendant tout le cours de la maladie ne différoient pas beaucoup des urines naturelles, et avoient des nuages suspendus dans le milieu. La langue étoit ordinairement humide, l'abdomen mou et la respiration louable.

Le 4 Janvier dans la matinée, la présence d'esprit revint au malade. Il reconnut les assistans et passa la journée tranquille et sans chaleur. Dans la nuit, la chaleur revint un peu, il y eut du sommeil mêlé de songes effrayans.

Depuis ce temps l'esprit continua à se soutenir. Cependant les nuits n'étoient pas encore bien tranquilles et se passoient au milieu des rêves et de légères sueurs. Enfin le malade commença pour la première fois à desirer quelques alimens.

Vigueur des sens internes, les externes étant abolis.

Dans le temps où toute faculté des sens externes étoit suspendue, l'esprit étant transporté bien loin, il est étonnant combien quelques-uns des sens internes conservèrent de vigueur : car, quoiqu'il se soit écoulé presque une année entière, au moment où je tire cette observation de mes journaux, je me rappelle encore exactement et avec force de tous les objets, autour desquels mon esprit égaré alloit se jouer.

Lorsque je commençai à reconnoître les assistans, la vue, l'ouie et les autres sens externes, m'étant rendus comme subitement, je n'abandonnai point les images que j'avois conçues pendant mon délire, et je travaillai encore long-temps, même dans l'intégrité de mes sens externes, à achever l'ouvrage que j'avois projetté en délirant. Cela fit, que quoique je

jouisse de tout mon bon sens qui ne souffrit plus d'aliénation, que je reconnusse parfaitement bien, et moi-même et les miens, je paroissois encore délirer à plusieurs, parce que je disois des choses analogues à celles que j'avois conçues dans le délire.

J'eus besoin dans la suite d'un long examen et de beaucoup de raisonnement pour m'assurer si cet ouvrage avoit été projetté auparavant, tandis que jétois en santé, ou si ce n'étoit qu'une fiction de mon esprit égaré par la violence de la maladie, tant il m'en restoit des idées claires et qui n'étoient point du tout déraisonnables.

Depuis le 4 de Janvier jusques vers la fin du mois, j'éprouvai pendant le jour et la nuit un pytalisme copieux, une irritation continuelle de la gorge, provenant d'un afflux non interrompu d'humeurs salivaires, ce qui produisit une toux incommode, quoique la poitrine fut en bon état et exempte de douleur.

Les vertiges et la foiblesse ne me permirent pas de rester levé.

Vue dépravée.

Tous les objets droits et perpendiculaires à l'horison, me paroissoient inclinés comme s'ils alloient tomber sur ma tête, et ceux qui étoient parallèles à l'horison me sembloient s'élever de telle sorte que ceux qui promenoient dans ma chambre, me paroissoient monter par un plan incliné, et moi-même en marchant dans une salle bien unie, je croyois marcher dans un lieu qui alloit en montant.

A mesure que je m'éloignois de la maladie, ce vice de la vue se corrigeoit peu-à-peu, mes forces revenoient insensiblement, *et la santé la première des*

déesses commença enfin à jetter sur moi des regards favorables.

Le premier Mars 1777, je repris de nouveau le soin de l'hôpital. Depuis ce temps j'ai toujours joui d'une santé non interrompue, et beaucoup meilleure que celle qui avoit précédé cette maladie.

Les principaux remèdes furent le quinquina et les vésicatoires ; car il ne fut pas possible de faire un long usage du camphre et de l'esprit de vitriol, à cause de l'ardeur considérable de l'abdomen produite par l'un et l'autre remède.

Le quinquina acheva le traitement confirmatoire.

Je ne doute nullement que je n'eusse éloigné de moi ce fléau, si j'eusse emporté par un émétique pris à propos, le foyer de cet incendie, c'est-à-dire, dans le temps où des renvois âcres, l'amertume de la bouche, la longue foiblesse de mon estomac et les maladies gastriques qui avoient précédé devoient m'en avertir : mais lorsque l'incendie fut allumé et répandu, ç'eut été un projet tardif et inutile de chercher à éteindre l'étincelle qui avoit produit le mal.

Il ne restoit plus d'autres ressources que de réprimer par des moyens efficaces la force septique de la maladie, de réveiller par le simulus des vésicatoires l'engourdissement des fibres, jusqu'à ce que la matière soumise pût être chassée du corps.

Entre deux milles malades attaqués de fièvres aigues, je n'en ai vu aucun dans l'hôpital qui en ait rechappé au milieu de tous ces symptômes ; mais j'en ai vu périr un grand nombre sans un si grand concours de circonstances funestes.

Diverses notions de la fièvre maligne.

Chacun donnera à cette fièvre le nom de *maligne*, et je pense que tous s'accorderont sur ce point, quoique les différens praticiens ayent des notions différentes de la malignité, et qu'on soit très-divisé sur ce sujet.

J'ai recueilli plusieurs histoires de fièvres, que ceux qui les liront, appelleront maligne d'une voix unanime, quoique ces fièvres diffèrent tellement entre elles, qu'aucune définition de la malignité établie jusqu'à présent, ne les embrasse toutes ; car j'ai vu des fièvres malignes qui ont donné une mort imprévue lorsque le pouls, les urines, et la chaleur étoient louables et dans l'état naturel.

J'ai vu d'autres sujets au contraire, chez qui la fièvre se déclaroit avec violence, et ne présentoit point cette bénignité trompeuse ; le cours de la maladie et sa terminaison me faisoit voir que les uns et les autres, étaient également attaqué de fièvre maligne.

J'ai observé certaines fièvres se glissant peu-à-peu et d'une manière insensible, sans aliter les malades, ni les empêcher de promener ; elles s'aggravoient enfin, et lorsqu'elles étoient parvenues à un certain degré, elles présentoient une malignité non équivoque.

D'autres au contraire, attaquoient tout-à-coup des personnes qui paroissoient bien portantes auparavant, avec une prostration de forces considérable et subite.

L'état de l'esprit n'étoit pas toujours le même chez tous les sujets attaqués de fièvre maligne : j'en ai trouvés d'insoucians, d'indifférens, de craintifs, d'ex-

trêmement inquiets sur leur santé, et qui se livroient au désespoir ; j'en ai vu qui se rappelloient exactement du passé, et jusqu'aux plus petits détails, d'autres hébétés, sans mémoire, et d'un esprit chancelant.

J'ai vu d'autres diversités da la fièvre maligne, sans la connoissance desquelles on ne peut se former de la malignité qu'une idée imparfaite et tronquée.

Quel qu'ait été le jeu de ces différens symptômes, je n'ai jamais rencontré personne, parmi un si grand nombre de malades, qui ait été attaqué subitement d'une fièvre maligne, sans avoir rien pressenti, et jouissant auparavant d'une parfaite santé.

Il s'en est trouvé quelques-uns qui disoient avoir été très-bien portans jusqu'alors ; mais ayant examiné la chose plus scrupuleusement, j'ai découvert par des recherches attentives, des germes d'une maladie future, négligés par le malade lui-même, indifférent sur son état, ou n'ayant pas été apperçus à cause de la distraction des affaires, avant qu'ils fissent une irruption subite et violente.

Je n'ai encore rencontré aucune fièvre maligne, qui n'ait eu une cause notable et bien marquée.

Des causes de la fièvre maligne.

Tous ceux qui ont essuyé des fièvres malignes, ont présenté les premières voies viciées de différentes manières, et des signes indubitables de saburre du systême gastrique, soit avant l'irruption de la maladie, soit dans son commencement, et c'étoit-là la cause *évidente* de la maladie, et *applicable à tous sans distinction.*

J'ai appellé cette cause *évidente*, quoique sa manière d'agir ne nous soit pas connue.

De-là, les fièvres malignes que nous avons vues n'étoient point pour nous sans cause connue ; mais sans la connoissance de la manière d'agir de la cause évidente.

Comment les fièvres bilieuses, putrides, pituiteuses, deviennent malignes.

J'ai vu des fièvres bilieuses, putrides, qui n'étoient nullement malignes par elles-mêmes, contracter cependant de la malignité de différente manière, ou par la négligence des remèdes, ou par l'emploi d'une méthode échauffante, ou par des saignées à contre-temps et le régime antiphlogistique.

Il se rencontroit un très-petit nombre de fièvres de ce genre qui pendant les vingt-quatre premières heures seulement conservoient leur caractère de bilieuses ou de putrides, et qui après ce temps se changeoient subitement en malignes d'une manière spontanée.

Les fièvres lentes nerveuses, bilieuses, putrides, qui dans leur origine ou dans leurs progrès, sont accompagnées d'exanthêmes miliaires, d'éruptions pétéchicales, érésypélateuses, se changent par fois en fièvres malignes, de la manière que nous venons de le dire.

Ce changement d'une maladie bénigne, en une maligne étoit efficacement prévenu, pourvu que les malades se livrassent à nos soins avant que ce passage eut lieu.

Double méthéorisme.

J'ai observé deux espèces de méthéorismes dans les fièvres bilieuses, putrides, ou leurs funestes procréations, les fièvres malignes ; l'une de ces espèces mortelle, où les intestins tombés en mortification, (car dans ces fièvres, ils sont plus exposés que les autres viscères, à la force de la putréfaction), sont distendus par une grande quantité d'air qui se dégage des matières putrides, et élèvent l'abdomen à la manière de la tympanique ; tandis que le ventre est relâché et que le dévoiement a lieu : et ce dévoiement finissoit ordinairement la tragédie.

L'autre espèce de méthéorisme admet souvent la guérison, c'est celle où une grande quantité de matiére renfermée dans l'abdomen, commence à se mettre en mouvement, et à se préparer une issue, les intestins restant sains, mais affoiblis.

C'est ce dernier méthéorisme qui eut lieu dans ma maladie ; je dirai plus bas comment je prévenois ces dévoiemens fâcheux dans mes malades, ou comment je les arrêtois, lorsqu'ils existoient déjà.

La fièvre maligne n'est point spécifique et d'un genre particulier.

Les observations recueillies sur les fièvres malignes, nous convainquent qu'il n'existe aucun signe patognomonique de la malignité, qu'on ne peut en établir aucune définition, qu'il n'existe aucune fièvre *maligne* qui soit spécifique et d'une nature particuliere ; de-là, dans les différens sujets attaqués de fièvre maligne, on a des notions différentes de la

malignité, et on emploie différens traitemens, chez les divers individus ; chacun a sa malignité particulière, et sa méthode thérapeutique propre ; mais je m'étendrai plus au long sur ce sujet, dans un autre endroit.

CHAPITRE TROISIÈME.

Description de MARS.

Les premiers jours de Mars furent très-humides et sombres ; néanmoins les pluies et les neiges furent rares ; depuis le 8, le temps devint plus serein et plus sec, du 11 au 25, les nuages et l'humidité reparurent de nouveau, accompagnés de vents violens et presque continuels, qui emmenèrent de la pluie, de la neige et de la grêle. Depuis le 25, il régna une sérénité très-agréable ; il paroissoit peu de nuages, et le matin seulement. Le vent ne souffloit pas ; enfin, dans les derniers jours, un vent du nord très-froid emmena de nouveau les nuages.

Le 7 de Mars, le plus grand froid fut a — o 1 degré.

Le 29 du même mois, la plus grande chaleur fut a † o 16 deg.

La chaleur moyenne de l'atmosphère de † o 5 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 24 Mars, la plus grande ascension du baromètre fut de 28 pouces 4 lignes.

Le 12 Mars, sa moindre élévation fut de 27 pouces 4 lignes.

Ce mois jouit d'une plus grande salubrité que tous

les autres, il y eut en somme peu de maladies, et qui ne furent pas très-aigues.

Divers rhumatismes et leur traitement.

Parmi ces maladies, les plus fréquentes furent les sciatiques et les lombago, plus rebelles et plus opiniâtres que de coutume. J'attaquai les premiers qui se présentèrent par les saignées, et par des larges vésicatoires sur la partie douloureuse ; mais quoique le sang retiré, présentât une croûte inflammatoire, même épaisse, la saignée n'apportoit aucun, ou presque aucun soulagement aux malades. Je n'en obtenois pas plus de cantarides, que j'avois trouvées comme spécifiques l'année précédente, dans les rhumatismes inflammatoires des lombes, des articulations, et dè la poitrine ; mais je m'apperçus enfin que j'avois pris pour inflammatoire, un rhumatisme qui ne l'étoit pas, et que j'avois été trompé par le froid léger de la saison, par le sang inflammatoire qu'on tiroit aux malades, et par les maladies qui jusqu'alors avoient été inflammatoires en grande partie.

Rhumatisme d'origine gastrique.

Ces rhumatismes étoient d'origine gastrique, et le produit du vice de l'estomac, quoiqu'ils ne présentassent que peu de signes de saburre ; le hasard m'en fit découvrir le traitement, lorsque dans une sciatique rebelle de ce genre, je donnois le soufre doré, dans les vues d'altérer. Le malade vomit contre ma volonté, et ayant rejetté beaucoup de bile, qu'oiqu'il en donnât à peine quelques signes, encore fort douteux, et que le sang tiré auparavant fût couvert

d'une croûte très-épaisse, il s'en trouva sur-le-champ très-soulagé, et un second vomissement le guérit tout-à-fait.

Dans la suite je portai un secours prompt et efficace à un grand nombre tourmenté de semblables maladies, en suivant la route que le hasard m'avoit montrée.

Quelquefois omettant le vomitif, je faisois usage de purgatif réitérés et variés ; mais le traitement étoit long et pénible, et je laissai tous ces détours pour reprendre les vomitifs.

Il restoit à quelques-uns une douleur très-légère empêchant le libre mouvement des articulations, quoiqu'ils eussent été purgés par l'émétique même répété. Un vésicatoire qui n'auroit été d'aucun secours dans le principe, appliqué sur l'endroit affecté, enlevoit ces restes de douleurs.

Fièvre catarrhale du mois de Mars, fréquente parmi les femmes.

La fièvre catarrhale qui avoit marqué les derniers temps du mois précédent, se prolongeoit dans le mois de Mars, et se montroit plus fréquemment que les autres maladies ; mais la fièvre étoit plus modérée, et même obscure chez quelques-uns. Les malades étoient beaucoup moins affectés, se tenoient levés, mais traînoient plus long-temps. Les femmes furent plus sujettes que les hommes à cette espèce de toux ; la plupart avoient une petite fièvre irréguliére, quelques-uns n'en avoient pas du tout ; tous avoient la langue blanche, muqueuse, les dents couvertes de limon ; la toux étoit incommode, sur-

tout pendant la nuit, et sèche dans le commencement; ensuite les malades rendoient quelques crachats muqueux, puis enfin une abondante matière puriforme; quelquefois ils crachoient du sang sans être délayé, ni vermeil, ni écumeux; tous éprouvoient un sentiment de pression vers le sternum et le creux de l'estomac, offroient des signes de l'affection de l'abdomen, l'anorexie, l'amertume de la bouche, des borborygmes, et avoient le ventre resserré ou rendoient fréquemment des matières en petite quantité et extrêmement fétides.

Parmi quelques ouvriers.

Parmi les hommes, les cordonniers, les tailleurs les tisserans, et toute cette classe d'ouvriers étoient exposés à cette toux et au crachement de sang, plus que tous les autres.

Son traitement.

Cette toux négligée affoiblissoit beaucoup la structure des poumons, et simuloit la phthisie.

Nous commencions le traitement par une ou deux saignées, selon que l'exigeoit l'état du malade; alors nous sollicitions le ventre par de fréquens lavemens, à ceux-là sur-tout qui crachoient du sang; enfin nous donnions par épicrase des purgatifs eccoprotique avec la manne; en nétoyant les premières voies et rendant par-là la circulation du sang plus libre, en entretenant la liberté du ventre, nous atténuions la force de la maladie et nous détournions les humeurs qui se portoient en trop grande quantité sur la poitrine, avec diminution de la toux et du crachement de sang.

Sur la fin de la maladie, ou lorsqu'ayant été négligée elle imitoit la phthisie, la décoction de lichen d'Islande et de racine de polygala nous fut de quelque secours.

Changement de la matière morbifique selon le temps de l'année.

La matière pleurétique du mois de Janvier, paroissoit être devenue catarrhale en Février, et celle-ci avoit produit en Mars une diathèse pituiteuse des poumons, tandis qu'une partie refluoit jusques dans l'abdomen.

Vers la fin du mois, la matière qui jusqu'à cette époque avoit produit la fièvre catarrhale et n'avoit affecté d'abord que les poumons seuls, et enfin l'abdomen ensemble, parut s'étendre davantage, se répandre par tout le corps et gagner sa superficie ; aussi produisit-elle quelquefois des éruptions miliaires et scarlatines.

Remèdes qui furent les plus fréquens dans ce mois.

Pendant ce mois, l'usage des émétiques fut extrêmement rare, celui des doux purgatifs souvent répétés fut beaucoup plus fréquent : et je n'éprouvai point dans ce temps ce cours de ventre très-incommode qui dans l'été, l'automne, ou au commencement de l'hiver, arrivoit spontanément, ou étoit excité par le purgatif même le plus doux, dévoiement long et très-difficile à arrêter.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Description D'AVRIL.

Le commencement du mois étoit sérein, sec et agité de vents piquans. Du 5 au 11, il tomba quelque peu de neige par intervalle ; il régna des brouillards et une humidité froide entrecoupée d'une légère gêlée produite par le soufle très-froid du vent de nord.

Après cette époque, les vents s'appaisant peu-à-peu, la sérénité revint. La chaleur augmenta de jour en jour, sans cependant devenir excessive. Vers le 24, l'air se refroidit de nouveau et devint humide : mais dans les derniers jours du mois, le beau temps revint avec une chaleur modérée.

Le 7 d'Avril, la moindre chaleur fut à † o 2 deg.

Le 23 d'Avril, la plus grande chaleur fut à † o 16. d.

La chaleur moyenne fut de † o 8 $\frac{4}{5}$ deg.

Le 11 d'Avril, la plus grande ascension du baromettre fut de 28 pouces, 3 lignes.

Le 18. d'Avril, sa moindre élévation fut de 27 pou. 3 lig.

Le nombre et la variété des maladies furent plus considérables pendant ce mois.

Quelle fut la matière qui domina ce mois-là.

La matière pituiteuse qui dans le mois de Mars, avoit assiégé les poumons et l'abdomen, ayant changé de place en Avril, et étant devenue plus mobile, affecta les divers sujets de différente maniere, selon

qu'elle rencontroit dans chacun telle ou telle partie plus disposée à la recevoir.

La même matière produisit différentes fièvres.

De-là, la même matière pituiteuse du printemps produisit des fièvres différentes entr'elles, par leur durée, leur itensité, les efflorescences et les douleurs des diverses parties.

La scarlatine.

La fièvre scarlatine attaqua les enfans principalement, quelquefois même les adultes, sur-tout parmi le sexe le plus foible, les filles d'une mauvaise constitution, qui n'étoient pas bien réglées. Cette fièvre étoit par fois accompagnée d'angines graves.

On vit encore fréquemment des squinancies sans cette éruption, mais non sans fièvre, imitant la fièvre scarlatine. La luette et les amygdales se tuméfioient prodigieusement; la déglutition étoit ordinairement interrompue, et la gorge se remplissoit d'un gluten extrêmement copieux et tenace.

La catarrhale.

La fièvre catarrhale ne disparut pas tout-à-fait pendant ce mois; mais elle subit cependant quelques changemens; la toux sur-tout troubloit les nuits; la respiration étoit embarrassée avec un sentiment d'oppression. Une douleur déchirante et pungitive occupoit, dans une étendue considérable, l'un ou l'autre, ou même les deux côtés de la poitrine; elle se répandoit quelquefois sur les extrémités supérieures ou inférieures, et augmentoit pendant la nuit. Les malades éprouvoient un ardeur dans

toute

toute l'étendue du sternum ; la langue étoit chargée ; la bouche amère ; presque tous avoient une cardialgie et des renvois brûlans. Le corps étoit saisi de frissons vagues et légers, comme si l'on eût été exposé à un vent froid. Après avoir fait tirer, ou non, une petite quantité de sang dans le principe de la maladie, suivant que les circonstances sembloient l'exiger, je gorgeois les malades d'une abondante boisson dissolvante avec un sel neutre ; ensuite au moyen de l'ipécacuanha souvent réitéré, j'excitois le vomissement avec un résultat salutaire.

Espèce de crachement de sang.

Cette toux entraîna fréquemment un crachement de sang chez les ouvriers et les artistes qui mènent une vie sédentaire et privée de mouvement, et à qui l'inclinaison du corps ne permet que de petites inspirations et expirations. Nous employions la même méthode pour ceux qui crachoient du sang, c'est-à-dire, les dissolvans dans le principe, puis les évacuans. Nous avons excité le vomissement chez quelques-uns pendant ce mois ; chez la plupart, nous avons lâché le ventre seulement : à la vérité ; le vomitif arrêtoit d'une manière sûre et prompte cette espèce de crachat sanguinolens, pourvu qu'il fût donné à un sujet disposé à vomir par une copieuse boisson dissolvante ; mais nous employions encore auprès de plusieurs la méthode du mois dernier, eccoprotique et purgative par épicrase.

Toux convulsive.

Comme *la fièvre catarrhale* attaqua les adultes, les hommes principalement et les femmes d'une forte

complexion, de même *la toux convulsive* inquiéta l'âge tendre, les sujets irritables et les femmes pituiteuses. Si l'on considère le fond de la chose, cette toux des enfans exigea le même traitement que le catarrhe des adultes, parut être la même maladie, et n'en différer que par une modification accidentelle.

La fièvre rhumatismale, en se jettant sur les articulations des pieds, des mains, des doigts, des genoux, etc., ou sur les muscles intermédiaires, causa à plusieurs des douleurs vives et déchirantes qui augmentoient pendant la nuit; elle étoit par fois accompagnée d'efflorescences miliformes, blanches, rouges, ou des unes et des autres en même temps. L'éruption étoit ordinairement plus abondante auprès de la partie douloureuse, et sembloit adoucir les douleurs à quelques-uns. Nous combattions cette fièvre rhumatismale, soit qu'elle fut *simple ou compliquée d'éruption miliaire*, après avoir fait par fois précéder une saignée, par une abondante boisson dissolvante et saline que nous faisions suivre ensuite d'un émétique répété quelquefois. Après l'effet du vomitif, il étoit à propos de tenir le ventre libre. Nous en guérimes un grand nombre par ce moyen: et ceux que cette méthode délivra de la fièvre, sans les délivrer de toute douleur des articulations, furent débarrassés de ce qui leur restoit, par les vésicatoires réappliqués chaque jour ou de deux jours l'un, sans enlever l'épiderme, et par les remèdes altérans et diaphorétiques.

Fièvre angineuse.

La fièvre angineuse fut quelquefois simple, et fréquemment aussi, comme nous l'avons déjà dit, accompagnée d'éruption scarlatine.

Usage des vésicatoires dans cette angine.

Un large vésicatoire appliqué sur le cou, de manière qu'il n'y eut que la nuque interposée entre les deux extrêmités de l'emplâtre, rendoit en peu d'heures la faculté de la déglutition. Nous faisions quelquefois précéder une saignée ; nous faisions aussi gargariser les malades avec une décoction résolutive à laquelle nous ajoutions le miel rosat et le sel ammoniac : ce qui entraînoit une grande quantité de pituite très-ductile, au grand soulagement du malade ; ensuite nous lâchions le ventre, quelquefois nous exicitions le vomissement avec ménagement, et par secousses long-temps soutenues.

Il nous vint quelques personnes attaquées d'angines, à qui on avoit déjà tiré beaucoup de sang, et qui avoient fait un usage continuel de cataplasmes et de gargarismes émolliens, mais sans aucun soulagement ; les amygdales au contraire se gonfloient davantage de jour en jour, et la déglutition étoit absolument interrompue depuis quarante-huit heures. L'application d'un vésicatoire les délivra promptement et efficacement.

De-là, nous ne fîmes presque jamais usage d'émolliens, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ni de la saignée ou trop copieuse ou souvent réitérée ; mais nous employâmes beaucoup de vésicatoires.

Par cette méthode, les malades se rétablirent plus promptement, sans une perte de sang aussi considérable.

Traitement de la fièvre scarlatine.

Dans la fièvre scarlatine, les doux dissolvans, et les salins, suivis d'un doux vomitif souvent réitérés, furent très-avantageux. Il convenoit aussi d'entretenir la liberté du ventre; nous faisions quelquefois précéder tous ces remèdes, d'une saignée, mais médiocre. Lorsque la maladie étoit déjà calmée et la détente survenue, il se déclaroit ordinairement une transpiration salutaire. L'application d'un vésicatoire l'excita quelquefois avantageusement, et s'il restoit quelques douleurs parcourant les membres, ou fixées en quelque endroit, elles étoient emportées par cette crise cutanée.

De ce que toutes ces fièvres se guérissoient avec le même succès, dans le même temps, avec la même méthode, nous avons conclu qu'elles dérivoient aussi de la même cause.

Vers le milieu du mois d'Avril, la fièvre lente nerveuse, qui avoient commencé à paroître dans les premiers jours, s'étendit plus au loin; voilà sa nature telle qu'elle s'est présentée à nous, cette année.



FIEVRE

LENTE NERVEUSE.

Observée depuis le mois d'Avril, jusqu'au milieu du mois de Mai, de l'année 1777.

Description de la fièvre lente nerveuse, qui régna ce printemps.

Les femmes et parmi elles, les plus foibles, les pauvres, les chlorotiques, furent exposées à cette fièvre, préférablement aux autres. Quelques-unes même entrées à l'hôpital pour quelque maladie chirurgicale, en furent inopinement attaquées.

Ses commencemens étoient obscurs, et ne différoient point de la manière dont s'annoncent les fièvres légères. Les mouvemens fébriles continuels, tantôt plus élevés, tantôt plus abaissés, n'observoient aucune loi de temps; souvent vous eussiez dit le malade sans fièvre, si vous en aviez jugé par l'état du pouls, de la chaleur du corps et des urines; car toutes ces choses étoient ou entièrement, ou presque naturelles. Il y avoit des frissons vagues, légers; quelques-uns éprouvoient de petites sueurs, chez d'autres, la peau étoit sèche, imperspirable et rude au toucher, la langue lisse et comme couverte de colle; quelquefois elle étoit propre, mais sèche, rouge ou légèrement blanche, aride, brûlée. Les malades avoient des envies de vomir, le goût étoit

perdu ou amer ; il n'y avoit point de soif ; la face et les joues étoient rouges et d'un bon teint ; mais les environs de la bouche et du nez, étoient d'un vert jaune ; des douleurs déchirantes des membres, semblables à des douleurs rhumatismales, se faisoient sentir par temps, augmentoient pendant la nuit ; quelquefois c'étoit un fourmillement, une ardeur de l'estomac, de l'abdomen, de la poitrine, du sternum, de l'un ou de l'autre, ou même des deux côtés. Des sciatiques, des l'ombago, une confusion des sens, des tintemens d'oreilles, des bourdonnemens, de la lenteur, de la stupidité, un délire nocturne, doux, taciturne, une surdité, une indifférence d'esprit, une pesanteur de tête, une impuissance de la soulever, des chaleurs comme si le feu leur fut sorti du front et des yeux, quoi qu'en y appliquant la main, vous ne trouvassiez aucune chaleur extraordinaire ; quelques-uns se plaignoient de douleurs des membres seulement, et assuroient se bien porter d'ailleurs ; il y avoit sur le soir et dans la nuit, une toux d'abord sèche, ensuite emmenant des crachats épais, ductiles, blancs, verdâtres ; certains avoient l'abdomen légèrement tuméfié et douloureux au toucher, et dans le temps de la toux ; chez d'autres, il étoit tendu comme dans la tympanite. Tels étoient les symptômes les plus communs.

Cet état de choses duroit plusieurs jours et même plusieurs semaines, toujours le même, dans la même intensité, et sans un accroissement ou une diminution notable des symptômes.

Il y en avoit un très-petit nombre chez qui la fièvre lente plus légère, étoit emportée le 6, le 7, le 8 ou les jours suivans, par une transpiration abon-

dante et continuelle, qui augmentoient au lever de l'aurore.

Quelques-uns éprouvèrent des symptômes particuliers et accidentels ; car certains avoient une diarrhée continuelle, sans que pour cela ils s'en trouvassent ni mieux ni beaucoup plus mal ; à moins qu'elle ne devînt trop immodérée, et ne durât plusieurs semaines, ce qui alors épuisoit les forces du malade. Les longues diarrhées de cette nature, qui consumoient les chairs, détruisoient les forces vitales, attaquoient sur-tout les filles, et parmi celles-ci, les plus foibles ; elles résistoient ordinairement aux secours de l'art, soit que nous voulussions les prévenir en donnant de bonne heure, un vomitif, ou les combattre lorsqu'elles existoient déjà, par les toniques, les fortifians, les astringens, les opiatiques, ou énerver par les mucilagineux, l'irritation du stimulus.

Le ventre étant ainsi disposé à cette diarrhée, un vomitif quelconque faisoit l'office de purgatif, sollicitoit un flux qu'il auroit dû prévenir ; ou l'augmentoit quand il existoit déjà. Les toniques, les astringens, les opiatiques n'étoient d'aucune utilité ; car ils étoient rendus avant d'avoir pu exercer leurs vertus ; un grand nombre perdirent la vie dans des dévoiemens non interrompus de cette nature ; un très-petit nombre furent conservés, par le moyen du vin, de la décoction de racine d'arnica, du quinquina, par les vésicatoires appliqués tous les deux ou trois jours sur différentes parties du corps en y laissant l'épiderme ; nous savions que les cantarides augmentent l'excrétion cutanée, et diminuent l'excrétion alvine et rénale.

Mais ces moyens mêmes ne les tiroient du danger

qu'avec bien de la peine et de la lenteur ; elles ne rapportoient de cette maladie extrêmement grave, que de foibles restes de leur forces, une peau d'oie, desséchée, et collée sur les os, la chair musculaire ayant été consumée, enfin qu'un squelette ambulant ; leur convalescence étoit longue et languissante très-exposée aux rechutes dont elles ne se relevoient plus une seconde fois.

Au reste, personne ne perdit facilement la vie dans cette fièvre, que ceux qui furent emportés par ce funeste dévoiement.

Quelques-uns avoient la gorge extrêmement rouge, sans tuméfaction ordinairement, et éprouvoient de la douleur pour avaler ; les lèvres et toute la superficie interne de la bouche étoient couverte de pustules miliformes, qui s'ouvroient bientôt après, et devenoient autant de petits ulcères de couleur de cendre ; pour les empêcher de s'étendre plus au loin, nous faisions usage de gargarismes astringens, austère et anti-septiques ; une infusion de feuilles de sauge, à laquelle nous ajoutions un peu d'alun, satisfaisoit ordinairement à ce but ; les angines plus graves cédoient aux vésicatoires.

Eruption miliaires dans la fièvre lente nerveuse.

Certains, quoiqu'en très-petit nombre, eurent une éruption miliaire, blanche pour l'ordinaire, rarement rouge, légère chez les uns, copieuse chez les autres, dans des temps et des endroits incertains, et quelquefois avec soulagement de la maladie ; mais dans ce cas, la maladie paroissoit être adoucie par cette éruption, lorsqu'elle avoit lieu sur la fin, après

que l'estomac et le ventre avoient été nettoyés, qu'elle n'étoit point forcée, et paroissoit au milieu de sueurs spontanée, copieuses, et de longue durée.

Quelquefois il se déclara un vomissement spontané, médiocre, pituiteux, fréquent, refaisant, soulageant admirablement le malade, allégissant sa tête, et changeant cette trompeuse prospérité de la face, en une pâleur salutaire, et emportant la rougeur des yeux.

Utilité des vomissemens spontanés.

Quelques-uns vomirent chaque jour de cette manière, et si le vomissement venoit par hasard à être retardé, la rougeur, la chaleur revenoit de nouveau, avec agitation et trouble dans leurs idées; le vomissement spontané recommençoit-il? il ramenoit aussi-tôt, et comme par enchantement le repos, et suspendoit la fièvre; lorsque cette crise revenoit chaque jour, et pendant plusieurs jours consécutifs, la maladie étoit de peu de durée, et rarement de quelque danger; mais très-peu jouirent de ce sort.

Toutes les maladies fébriles suivoient le caractère de l'épidémie.

Toutes les maladies fébriles qui parurent dans cette saison, se ressentirent du vice et de l'empreinte de la constitution régnante, et se rapprochèrent du caractère de la fièvre lente nerveuse (à moins que vous ne veuillez la nommer *phlegmatique* ou *pituiteuse* ou *lymphatique*, *plutôt que nerveuse*.

Différente complication de la fièvre lente nerveuse.

Tous ceux qui furent attaqués de la manière ci-

dessus mentionnée, de cette fièvre produite par la pituite du printemps, ne l'eurent pas pure et simple; mais quelquefois le sang s'enflamma, et tiré avec succès une et même deux fois, il présenta une croûte blanche et tenace; dans ce cas, la fièvre *nerveuse* étoit compliquée avec *l'inflammatoire.*

Chez d'autres, les entrailles étoient en même temps surchargées de bile; ceux-là étoient affectés d'une double fièvre, *bilieuse* et *nerveuse*, ou d'une certaine fièvre bâtarde, produite par la bile et la pituite du printemps.

Nous observâmes encore différentes intensités et différens degrés de cette maladie populaire, dans les différens sujets; car quelquefois la chose se passa dans une simple diathèse pituiteuse, de manière qu'excepté la diminution de l'appétit, un peu de foiblesse, et une mucosité inondant la bouche, rien n'étoit hors de l'état ordinaire; cette disposition ne se porta jamais à une fièvre manifeste, chez ces individus.

Quelquefois les malades ressentirent une petite fièvre, des frissons, de la chaleur; mais ils se tenoient levés, et le mal étoit court, s'ils savoient se ménager.

Plusieurs éprouvèrent une fièvre plus sérieuse, et presque de la manière que nous l'avons détaillé ci-dessus.

Les rhumatismes fébriles, non fébriles, soit qu'ils attaquassent les muscles, les articulations, les côtés de la poitrine, ou les poumons, provenoient de la même pituite du printemps, et étoient les satellites de la fièvre lente nerveuse régnante; sur la fin du mois, les extrêmités supérieures de préférence aux infé-

rieures, étoient affectées de douleur, de fourmillement et d'insensibilité.

Cette fièvre ne fut pas tout-à-fait pour les hommes, la même que pour les femmes ; car le nombre des malades fut bien moins considérable chez les premiers, que chez les dernières ; mais la fièvre étoit plus forte, la chaleur plus intense, et le pouls dur et vibrant.

Le besoin d'une ou deux saignées étoit plus marqué, le sang après avoir reposé, se couvroit d'une croûte inflammatoire ; il falloit faire chez les hommes, un plus long usage des doux dissolvans, le miel, le vinaigre et le nitre, et en venir plus tard à l'émétique. Les vésicatoires leur furent rarement convenables, jamais dans le principe, quelquefois seulement après l'émétique et sur le déclin de la maladie. Chez eux, la maladie parcouroit encor son temps avec plus de rapidité.

Leur fièvre étoit *pituitoso-inflammatoire* ou *inflammatorio-pituiteuse* plutôt que *pituiteuse simple*.

Cependant nous avons vu des hommes dont la foiblesse étoit égale à celle des femmes, et qui subirent aussi leurs maladies.

La manière de traiter la fièvre lente nerveuse étoit variée.

Il étoit besoin d'une méthode multipliée et versatile dans tous les sens, pour le traitement d'une fièvre qui admettoit tant de diverses intensités, de modes, et de complications différentes.

De-là, chaque malade devoit indiquer des remèdes différens, un mélange différent de ces mêmes

remèdes, et un ordre différent dans ce mêlange ; aucune méthode ne convenoit également à tous en général, et à chacun de ceux qui étoient atteints de cette fièvre ; et jamais ailleurs on eut moins d'espoir de trouver un remède *spécifique*, ou du moins une marche un peu stable.

Et difficile pour quelle raison ?

Cette variété de la même maladie, rend l'art difficile, et dans ce cas et dans plusieurs autres ; car on ne peut le renfermer entre des bornes définies, ni le soumettre à des règles certaines et évidentes, que chacun puisse concevoir et suivre facilement.

Celui-là seul saura mettre en usage, même les règles décrites avec clarté, qui sera doué d'un jugement sain, pénétrant, d'une patience admirable, et qui aura de nombreuses occasions d'exercer son art.

Les préceptes de l'art même les plus faciles, ceux qui peuvent être désignés le plus exactement, exigent encore du médecin beaucoup de choses qu'il doit tirer de son propre fond, pour adapter ces préceptes aux cas qui leur sont propres.

Nous combattîmes la fièvre simple et non compliquée par les dissolvans salins les plus doux, et beaucoup de boisson anti-phlogistique. Après un ou deux jours, si l'inflammation étoit à craindre, à cause de la longueur de la fièvre, ou de la force du tempérament, je faisois tirer un peu de sang.

Usage des saignées dans cette fièvre.

Je faisois souvent faire de ces petites saignées d'essai afin d'examiner quel étoit l'état du sang tiré, et le

soulagement qui en résultoit. Les femmes eurent plus rarement besoin de saignées.

Après un intervalle de quelques jours, je donnois un émétique, afin que ce qu'il y avoit de matière dans l'abdomen, fût évacué, et que ce qui s'étoit enfoncé plus avant dans les vaisseaux en fût pareillement chassé.

Des vomitifs ; mais dans quel temps ?

Les vomitifs eurent de grands avantages ; mais après que le corps y avoit été préparé par une grande quantité de boissons dissolvantes, relâchantes, et par fois, par une petite saignée.

Néanmoins, ceux chez qui ce vomissement étoit spontané et avoit lieu fréquemment, s'en trouvèrent beaucoup plus soulagés ; de même que ceux qui vomirent par le moyen d'un émétique, dans les mois d'été et pendant une constitution bilieuse.

Des altérans.

Après l'effet du vomitif, de petites doses de tartre stibié, de kermès minéral, les sels neutres, avec des décoctions saturées de racines de chiendent et de dent de lion, furent avantageux.

Des vésicatoires.

Quelquefois aussi nous appliquions des vésicatoires tous les deux ou trois jours, mais nous faisions sécher de suite la plaie des vésicatoires en y laissant l'épiderme, car nous n'avions intention que d'introduire la force atténuante des cantarides, dans le torrent de la circulation.

S'il restoit quelque douleur, lorsque la fièvre étoit déjà abattue, les vésicatoires l'emportoient encore.

M'étant apperçu que la maladie étoit plus modérée chez ceux qui vomissoient spontanément, et plusieurs fois chaque jour, et rendoient une matière pituiteuse et ductile, je tâchois de faire par l'art ce que la force médicatrice de la nature faisoit de son propre mouvement ; pour cet effet, j'ajoutois aux autres médicamens quelques grains d'ipécacuanha, afin d'exciter des vomissemens légers et sans troubles, qui pussent en même-temps épargner les forces du malade, et lui être salutaires comme ceux qui avoient lieu spontanément : mais je parvenois rarement à ce but, cette année, et quelquefois je n'obtenois ni vomissement ni selles ; ce remède altérant ranimoit la fièvre au danger du malade, sur-tout lorsque ces tentatives étoient faites dans la force de la maladie. De-là, il étoit besoin de donner une ou deux fois une dose de vomitif légitime et assez forte pour réveiller l'inertie de l'estomac.

Quand et comment cette fièvre contractoit de la malignité.

Il y eut quelques individus qui a une grande quantité de pituite, joignirent une foiblesse extrême des solides incapables de soumettre la matière morbifique ; et ces personnes avoient abattu leurs forces par des saignées, avant de venir vers nous, ou les avoient déjà perdues lorsque la maladie vint les surprendre. Elles ne purent supporter la perte des sucs quoique dépravés, et les purger ou les faire vomir, étoit leur donner la mort.

Traitement de cette malignité.

Il falloit alors recourir à l'écorce du Pérou pour raffermir les forces chancelantes des solides. Sa décoction saturée fut quelquefois utile, tandis qu'en substance il donnoit de l'anxieté, des envies de vomir, des douleurs d'estomac, et disposoit les malades à cette diarrhée pernicieuse. Dans ce cas, je m'abstenois encore de sels neutres.

Les autres, qui étoient à la vérité chargés de pituite, mais qui conservoient la force de leurs fibres, n'avoient pas besoin de quinquina, ils étoient guéris par la méthode ci-dessus exposée sans éprouver de malignité.

Nous pensions que la malignité avoit lieu, lorsque l'abondance de la matière faisoit succomber la force motrice des solides. Telle étoit la notion que nous nous faisions de la malignité dans cette maladie.

La durée de la maladie étoit incertaine.

Je n'ai vu cette fièvre soumise à aucune période fixe, à l'approche de laquelle il se fit une commotion et une crise de la maladie. Tous les jours indistinctement, la fièvre se relâchoit un peu, mais d'une manière lente et insensible, il n'y avoit aucune voie par où il ne s'échappât quelques parties de la matière morbifique.

Je donnois le vomitif dans tous les temps de la maladie, si je le croyois nécessaire ; l'éruption miliaire, s'il en existoit alors, non-seulement ne rentroit pas, mais encore après l'effet de l'émétique, des sueurs salutaires commençoient à couler, et l'efflorescence ne devenoit plus abondante au soulagement des malades.

Cependant chez quelques-uns, il resta à peine quelques exantêmes, après l'effet de l'émétique, et ils n'en étoient pas moins soulagés.

Après avoir vaincu la maladie, ils languissoient long-temps, exposés aux rechûtes; la convalescence étoit tardive, et l'usage des remèdes fortifians nécessaire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Description de MAI.

Les premiers jours du mois jusqu'au neuvième furent modérément chauds et secs; de-là au treize, il y eut des brouillards, de nuages, du tonnerre, et quelques pluies par intervalle et alternativement; à cette époque succéda un temps froid, un vent fréquent et impétueux, le 22 le vent devint rare et modéré, et l'atmosphère commença à recouvrer sa chaleur et sa sécheresse.

Le 25, la plus grande chaleur fut de + o 21 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 15, la moindre chaleur fut de + o 8 deg.

La chaleur moyenne de tout le mois fut de + o 14 $\frac{1}{3}$ deg.

Le 22, la plus grande élévation du mercure fut de 28 p. 1 $\frac{1}{2}$ lig.

Le 15, sa plus grande dépression fut de 27. p. 4 $\frac{1}{4}$ lig.

On vit jusqu'au milieu de ce mois, mais peut-être en plus grand nombre, les mêmes maladies qui avoient régné dans le dernier temps du mois précédent; savoir la fièvre angineuse, catarrhale, scarlatine, miliaire, rhumatismale.

Il

Il y eut pendant ce mois moins de phlogose plus de pituite et beaucoup de bile ; l'usage de la saignée fut plus rare, celui des vomitifs et des purgatifs plus fréquent.

On n'y voyoit que cette seule différence, que l'inflammation se trouvoit plus rarement de la partie, et la bile plus fréquemment, qu'ainsi l'usage de la saignée étoit moins fréquent et moins utile, celui des vomitifs plus fréquent et plus avantageux, la croûte du sang tiré étoit moins apparente, avoit moins de consistance, la bile étoit plus pure et plus abondante.

Les malades étoient soulagés par les vomitifs, et souvent par les purgatifs seuls.

Ces fièvres étoient en général *bilioso-pituiteuses.*

Pendant ce mois, un assez grand nombre de personnes se plaignirent de douleur dans l'abdomen imitant les douleurs de colique, d'un dévoiement avec des tranchées, du tenesme, et des excrétions peu copieuses; les malades perdoient l'appétit, avoient des envies de vomir, la bouche amère; la fièvre se déclaroit par un violent frisson de quelques heures, suivi d'une chaleur médiocre entrecoupée de froids légers, et ensuite d'une légère fièvre à peine sensible; un émétique, un éméto-cathartique, et quelquefois un purgatif seul, les tiroient d'affaires.

Sur la fin du mois, les fièvres furent pituitoso-bilieuses et bilieuses.

Après le milieu du mois, la pituite commença à disparoître, la bile à augmenter, à s'étendre et à se montrer par des vomissemens spontanés et journa-

liers ; quelques-uns eurent des tranchées sans vomissemens, ayant le ventre très-resserré, ou rendant fréquemment des matières en petite quantité et très-fétides ; tous éprouvoient une légère fièvre erratique, et des douleurs vagues dans les membres.

La fièvre *pituiteuse* des mois précédens, ne paroissoit presque jamais, et la fièvre *biblioso-pituiteuse* se changea sur la fin du mois, en *bilieuse* simple.

La toux convulsive des enfans, régna pendant tout ce mois.

CHAPITRE SIXIÈME.

Description de JUIN.

Le temps sec et serein qui duroit depuis le 22 du mois dernier, se soutint jusqu'au 19 du mois actuel ce qui produisit une chaleur violente.

Le vingtième fut sombre et nébuleux, les jours suivans furent pluvieux et froids, et les sommets des montagnes voisines se couvrirent légèrement de neige.

Le 25 ramena un temps sec et tempéré.

Le mois fut terminé par des pluies douces et agréables aux habitans des campagnes.

Le 4 et 5 de Juin, la plus grande chaleur fut de † o 22 deg.

Le 26 du même mois, la moindre chaleur fut de † o 9 deg.

La chaleur moyenne de tout le mois fut de † o 17 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 4 et le 19, la plus grande élévation du mercure fut de 28 pouces 2 lignes.

Le 10 du même mois sa moindre élévation fut de 27 pouces 6 ½ lignes.

Fièvres bilieuses.

Les fièvres *bilieuses continues*, furent fréquentes et présentèrent, les unes un accès chaque soir avec un léger frisson, les autres, tous les deux jours seulement; plusieurs vomirent spontanément des matières bilieuses, et chez ceux-là, la maladie fut plus modérée et la convalescence plus prompte.

Pleurésies bilieuses du mois de Juin.

On vit pendant ce mois quelques *pleurésies* et *péripneumonies bilieuses*, dont quelques-unes avec crachement de sang.

La plupart des fièvres bilieuses, même celles qui se jettèrent plus particulièrement sur la poitrine, ou sans ou avec crachement de sang, se changèrent en intermittentes, par l'usage des dissolvans, des salins des éméto-cathartiques souvent répétés.

Il y eut très-peu d'intermittentes d'origine.

Changement de la fièvre bilieuse en maligne.

Les fièvres malignes furent peu nombreuses et n'eurent lieu que chez les personnes, qui pour avoir négligé le traitement confirmatoire, retombèrent plusieurs fois dans la fièvre bilieuse dominante.

Notion de la malignité de ce temps.

Ce qui constituoit alors la malignité, étoit *une fièvre bilieuse, attaquant de nouveau un sujet déjà*

abattu par une fièvre d'été précédente, ou une fièvre bilieuse avec un relâchement et une foiblesse notable des solides, provenant du même vice bilieux.

Son traitement.

Un usage *trop long-temps continué* des dissolvans, ou des émétiques trop souvent *répétés*, accabloient davantage ces malades. Après avoir vuidé l'estomac dans le principe, il falloit recourir à la décoction de quinquina, ou de racine d'arnica. Ces anti-septiques fortifians ne pouvoient rien sans émétique, ni celui-ci, s'il n'étoit soutenu par les premiers.

Complication de la rougeole.

La rougeole fut fréquente parmi les adultes, et chez tous, la fièvre de la rougeole s'associa une autre fièvre, savoir, la fièvre d'été ou bilieuse.

Nous n'eumes aucun égard à la rougeole, mais nous nous attachames à la fièvre bilieuse seule, à laquelle nous attribuions tous les symptômes fâcheux qui avoient lieu, regardant la rougeole comme innocente.

Des petites véroles avec la fièvre bilieuse.

La fièvre bilieuse seule détourna encore les petites véroles de leur cours ordinaire, et nous combattimes de toutes nos forces cette séductrice de la fièvre vérolique.

Coliques bilieuses.

Nous guérimes quelques coliques bilieuses pendant ce mois.

Cette fièvre d'été attaqua toutes les nouvelles accouchées.

La fièvre qui suivoit les couches fut bilieuse.

J'avois vu autrefois aussi dans la Hongrie, pendant l'été et l'automne, les femmes nouvellement accouchées être plus sujettes que les autres aux fiévres bilieuses, rémittentes, intermittentes, aux vomissemens et aux dévoiemens bilieux.

Dyssenterie sur la fin du mois.

Vers le 20 de ce mois, nous traitions la première dyssenterie de cette année avec la poudre de racine d'arnica, que nous avions fait précéder de l'émétique. La cure des maladies bilieuses fut plus difficile et plus lente chez les femmes, et les rechutes plus fréquentes. La matière morbifique fut plus tenace chez elles, et le besoin plus grand d'insister sur le traitement confirmatoire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Etat du mois de JUILLET.

Les premiers jours de Juillet furent froids, très-pluvieux, et agités de beaucoup de vent.

Le quatrième jour, une chaleur violente se fit sentir subitement. Dans la suite, les chaleurs furent tempérées par le vent qui souffloit avec force du septentrion.

Le 8, le temps redevint nébuleux, froid et très-pluvieux ; les vents ne laissoient aucun intervalle ; le soleil paroissoit rarement, et pour une espace très-court, et cela jusqu'au seize.

De-là, l'atmosphère reprit sa chaleur et sa sérénité qui furent de nouveau troublées vers le 20, par des orages, des pluies et des vents froids par intervalle.

Enfin les derniers jours du mois furent sereins et chauds.

Le froid et l'humidité prévalurent pendant ce mois.

Le 19 du mois, la plus grande chaleur fut de + o 23 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 16, la moindre chaleur fut de + o 10 deg.

La chaleur moyenne fut de + o 13 $\frac{1}{3}$ deg.

Le 12, 13, 16, la hauteur du baromètre fut de 28 p. 2 lig.

Le 27, sa moindre élévation fut de 27 p. 5 $\frac{1}{2}$ lig.

La fièvre bilieuse d'été parut se jouer pendant ce mois, par la diversité de ses symptômes, et affecter différentes parties dans les différens sujets.

Diversité étonnante de la même fièvre d'été.

De-là, des phrénésies, des ophthalmies, des parotides, des engorgemens des glandes, des angines, des péripneumonies, des pleurésies, des hémoptysies, (qui furent plus fréquentes pendant ce mois qu'elles n'avoient été dans les autres temps de cette année), des douleurs de rhumatismes, des gonflemens des carpes et des genoux, des vomissemens spontanés de bile, des coliques, des diarrhées, des dyssenteries, des difficultés d'uriner, des fièvres continues rémittentes, intermittentes, péréchiales, miliaires, ortiées, scarlatines et des paroxismes hystériques.

Quelle diversité prodigieuse des symptômes provenant de la même cause, la bile, qui prenoit toutes sortes de formes.

Le traitement étoit le même.

Nous opposions presque *une seule et même méthode*, à *une seule et même cause*, qu'elle que fut la diversité des symptômes.

Caractère sociable de la fièvre bilieuse dominante.

La fièvre épidémique, se joignoit à beaucoup d'autres maladies, à la rougeole, à la petite vérole, aux suites des couches, aux blessures, aux ulcères, aux maladies vénériennes, etc.

Ses différentes complications.

Nous avons vu des personnes à la suite des chutes, avoir les fonctions du cerveau troublées ; après un examen attentif, nous avons découvert la fièvre d'été, qui les avoit surprises dans cet état.

Ces personnes, par l'usage des dissolvans, par des vomissemens répétés de matière bilieuse, excités à dessein, étoient délivrées de leur assoupissement, du délire et de la fièvre.

Je regarde ceci comme de la plus grande importance ; car j'ai vu un praticien trompé, appliquer en vain le trépan à un homme, qui à la suite d'une chute, dans l'été et pendant une saison bilieuse, avoit du délire, un assoupissement et des convulsions ; le malade étant mort, présenta à son ouverture, les intestins de couleur de plomb, la vésicule du fiel distendue par une grande quantité de bile, qui innondoit aussi le foie ; mais on ne trouva pas le moindre vice dans la tête.

Je pense qu'il est souvent très-difficile de distinguer, dans ces cas, les affections idiopatiques de la tête, de celles qui ne sont que symptômatiques.

CHAPITRE HUITIÈME.

Description D'AOUST.

Un temps sec et serein, une chaleur qui brûloit tout, persévérèrent jusqu'au milieu du mois ; à cette époque, la pluie tomba abondamment pendant un jour ; tout le reste du mois, l'air fut froid, sur-tout le matin et le soir, incommodant facilement ceux qui étoient mal vêtus. Les jours étoient tantôt nébuleux, tantôt sereins, les nuits nébuleuses, et semblables à celles d'automne ; les pluies étoient rares, éloignées, le vent souffloit ; la fin du mois fut pluvieuse.

Le 10 d'Août, la chaleur la plus forte, au thermomètre de Reau., fut de 25 deg.

Le 23, la chaleur moindre fut de + 11 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne fut de + 19 $\frac{1}{3}$ deg.

La plus grande élévation du baromètre les 26 et 27 Août, fut de 28 pou. 3 lig.

La moindre élévation le 31 du même mois, fut de 27 pou. 7 lig.

Fièvre bilieuse. Les œdèmes des pieds et des mains, plus douloureux le soir et dans la nuit.

On observa des fièvres bilieuses continues et remittentes, avec des périodes différentes ; elles n'étoient pas fort nombreuses, mais leur durée étoit longue ; elles exigeoient des dissolvans puissans et des vomitifs souvent répétés, à cause de la lenteur de la matière morbifique. Les dyssenteries furent plus rares que dans la plupart des autres étés ; après le milieu du

mois, on vit des gonflemens des pieds et des mains très-douloureux, augmentant vers le soir sur-tout et pendant la nuit ; ils étoient sans rougeur, supportant difficilement le toucher et conservant l'empreinte du doigt qui les comprimoit : à peine vit-on quelques morts causées par la fièvre d'été.

Comparaison de l'été de l'année précédente avec l'été de cette année.

L'été de cette année produisit les mêmes maladies, que l'été de l'année précédente, si l'on considère leur caractère et la méthode de leur traitement. Mais elles différoient par leur nombre et leur durée ; car dans l'été de l'année précédente, où les chaleurs furent très-violentes, et fort supérieures à celles de l'été actuel, il y eut un très-grand nombre de maladies, produites par une bile très-âcre, très-mobile et fort copieuse ; il y eut aussi dans ce temps, un très-grand nombre de dyssentériques.

Dans l'été actuel, il y avoit moins de malades, mais les convalescences étoient plus tardives.

CHAPITRE NEUVIÈME.

FIÈVRE DES NOUVELLES ACCOUCHÉES.

La fièvre des nouvelles accouchées avoit une cause manifeste, savoir : le vice d'été. Elle n'étoit point contagieuse.

La maladie épidémique d'été atteignit toutes les femmes qui accouchèrent dans notre hôpital pen-

dant cette saison ; mais quelques-unes ne s'en ressentirent que fort légérement, aucune n'en fut très-gravement affectée. Je n'attribuois point cette épidémie à un certain miasme contagieux, lorsque chacune de ces femmes avoit eu chez elle des causes notables et évidentes dans cette maladie.

Combien il y a de contagions ? et quelles sont-elles ? Si les fièvres exanthématiques sont contagieuses ?

Je suivois encore ici ma coutume, de ne pas admettre facilement d'autres virus contagieux que le vénérien, le galeux, celui de la petite vérole et de la rougeole, puisque ce sont les seules maladies qui se transmettent comme par greffe. Si l'on admet une contagion pour la fièvre miliaire, pétéchiale, et autres semblables ; pourquoi ceux qui passent les jours et les nuits dans l'hôpital ; pourquoi les gardes-malades qui respirent l'atmosphére des personnes ordinairement attaquées de maladies aigues, restent-ils exempts des maladies qui affectent ceux qu'ils servent, et cela pendant plusieurs années ? ou pourquoi ne sont-ils pas affectés ou plus souvent ou plus gravement que ceux qui vivent ailleurs ? Je n'ignore point les dangers de respirer un air putride. Je connois les grands avantages des vastes appartemens, où l'air peut circuler et se renouveller sans cesse, et nous avons donné nous-mêmes les plus grands soins à cet objet ; mais admettre d'autres contagions que celles des maladies déjà citées : vouloir, par exemple, que la fièvre pétéchiale, miliaire, pussent transmettre à d'autres leur foyer miliaire et pétéchial ; c'est ce que combattent de nombreuses observations.

Si la contagion de la peste est incontestable.

Celui qui nieroit la contagion même de la *fièvre la plus maligne*, de la peste, qui assigneroit à cette affreuse maladie une cause populaire, appliquée également à tous, mais n'ayant pas sur tous la même efficacité; qui tireroit cette cause du temps de l'année, d'une saison mal saine et plus propre que pendant plusieurs autres années, à produire des maladies septiques, plutôt que d'un ballot de laine, ou d'une lettre, transportés chez nous de lieux extrêmement éloignés, affligés de ce fléau; celui-là, dis-je, avanceroit sans doute un paradoxe; mais avec quelle grande vérité! combien il émettroit une opinion utile à ces temps désastreux que les dieux puissent à jamais éloigner de nous!

Digression sur la contagion de la peste.

A l'appui de son assertion, cet homme pourroit citer des preuves tirées des auteurs mêmes qui ont décrit la peste avec une opinion différente de la sienne : preuves qu'on ne sauroit réfuter, à moins qu'entraîné par l'amour des choses merveilleuses et placées loin de soi, on ne dédaigne les autres parce qu'elle sont familières et sous la main.

Si quelqu'un veut un jour faire des recherches sur la vérité de cette opinion, il pourra consulter avec avantage les auteurs même non médecins, et il trouvera dans la seule histoire de Tite-Live, plusieurs choses appartenant à ce sujet. Voici les passages qui s'offrent actuellement à ma mémoire, liv. XXV, chap. 26, la peste de Syracuse est ainsi racon-

tée. « A cela se joignit la peste, mal commun, qui
» auroit facilement détourné les esprits des deux
» partis, des projets de guerre ; car *dans un temps*
» *d'automne*, et *dans des lieux naturellement mal*
» *sains*, encore plus hors des murs que dans la ville
» même, *une chaleur d'une violence insupportable*
» frappa presque tous les soldats, dans l'un et l'au-
» tre camp. Ils étoient d'abord malades et mouroient
» *par le vice de la saison et du lieu*, etc. Cependant
» le ravage de la peste fut beaucoup plus considérable
» chez les Carthaginois que chez les Romains ; (car
» ces derniers pendant le long siège de Syracuse
» sétoient accoutumés au climat et aux eaux). Lors-
» que les Siciliens de l'armée des ennemis, s'apper-
» çurent *que la maladie se propageoit par l'insalu-*
» *brité du lieu*, ils se retirèrent chacun dans sa ville
» voisine ; mais les Carthaginois qui n'avoient de re-
» traite nulle part, périrent tous avec leurs chefs,
» Hippocrate et Hamilion. Lorsque Marcellus vit
» fondre un fléau aussi terrible, il ramena ses soldats
» dans la ville, le couvert et l'ombre refirent ces
» corps languissans ; cependant un grand nombre de
» soldats romains y succombèrent ».

Ceux qui étoient dans Syracuse et dans les villes voisines, sous les toits et à l'ombre furent beaucoup moins maltraités, en se soustraisant ainsi aux causes morbifiques, non occultes, mais manifestes, non volatiles et venant de loin, mais fixes et locales.

Or, cette maladie n'étoit-elle pas la peste même ? il falloit bien que ce fût une peste et même très-violente, puisqu'elle *emporta toute l'armée des Carthaginois*.

« Liv. V, chap. 48. La famine tourmentoit l'une
» et l'autre armée plus que tous les autres maux du
» siège et de la guerre. La peste faisoit encore des
» ravages parmi les Gaulois qui avoient placé leur
» camp dans un lieu situé entre des colines, brûlé
» par les incendies et plein de vapeurs, d'où le moin-
» dre vent soulevoit des cendres au lieu de pous-
» sière. Ces peuples accoutumés au froid et à l'hu-
» midité, ne pouvant supporter cet état de cho-
» ses, tourmentés *par une chaleur suffoquante*, pé-
» rissoient comme des troupeaux où s'est répandu une
» mortalité. Joignez à cela la paresse d'ensévelir
» chacun de leurs morts, et l'habitude de les brûler
» tous en tas ».

Le miasme pestilentiel n'atteignit point le capitole voisin, situé sur un lieu élevé ; mais les Gaulois seulement occupant des lieux bas, et qu'une chaleur excessive vint brûler lorsqu'ils étoient déjà abattus par la disette des vivres.

Dans le même livre, chap. 13, il fait mention d'une année remarquable par un hiver si froid, et des neiges si abondantes, que les chemins étoient fermés, et le Tybre innavigable. Cet hiver triste fut suivi d'un été pestilentiel et funeste à tous les animaux, soit par l'intempérie du ciel et le changement subit et contraire de l'atmosphère, soit par toute autre cause.

Si la contagion de la peste pouvoit être transportée chez nous des pays les plus éloignés, et conservoit long-temps sa force morbifique, il faudroit qu'elle fut d'une nature très-fixe et semblable au miasme vérolique : mais si ce poison fixe et extrêmement contagieux étoit une fois transporté sur nos

terres, comment pourroit-il jamais en être chassé, et demeurer des siècles éloigné de nos contrées ? Certes, depuis que le virus vérolique a été transmis en europe, il ne s'éloigne jamais de nous pour un long-temps ; mais il parcourt différentes parties de nos contrées sans jamais sortir de l'europe.

Question sur la nature de la peste.

Que serois-ce donc, si la peste n'étoit point contagieuse, si elle naissoit spontanément et de causes manifestes ? si c'étoit une maladie non spécifique et d'une nature particulière ; mais seulement un degré supérieur d'une fièvre très-maligne, et une certaine modification de cette fièvre ?

Je crains bien qu'en assignant la cause de la peste, nous ne tombions dans un défaut familier au genre-humain dans beaucoup d'autres circonstances, lorsque sa raison séduite par les choses éloignées et merveilleuses « s'envole au-delà des objets qui sont à sa » portée, et poursuit ceux qui lui échappent ».

Autres questions.

On pourroit proposer des questions du plus grand intérêt, qui seroient discutées par des hommes éclairés ; savoir :

2°. Si la fièvre maligne est jamais spécifique et d'une nature particulière ? Si ce n'est pas plutôt un degré supérieur de la fièvre bilieuse ou putride ? Cette question paroît à peine douteuse.

2°. Si la fièvre pestilentieuse diffère essentiellement de la fièvre maligne, ou seulement par la grandeur du danger, et le nombre plus considérable de ceux qu'elle affecte ?

3°. Si la peste elle-même ne surpasse pas la fièvre pestilentielle par la seule intensité du mal, de manière qu'elle attaque plus de monde, et qu'elle donne plus promptement la mort, quoique cependant le caractère de l'une et de l'autre maladie soit le même ?

Les symptômes de la peste décrits fidèlement par Petrus Forestus, écrivain et médecin distingué qui en avoit été le témoin occulaire, et les causes convenant également aux maladies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, et à la peste elle-même, semblent nous convaincre que toutes ces maladies sont de la même famille, mais d'un degré différent, de manière que la fièvre bilieuse occupe le premier rang et la peste le dernier.

4°. Si ces marques qu'on prétend être essentielles à la peste et caractéristiques, ne sont pas seulement *accidentelles* : de la même manière, par exemple, que la fièvre bilieuse, dans certains étés, est accompagnée d'efflorescences ortiées, dans d'autres, d'éruptions pétéchiales, dans d'autres enfin de parotides et d'antrax ; la cause morbifique et la méthode de traitement demeurant toujours les mêmes pendant tous ces temps.

5°. Si une vraie peste ne peut pas se déclarer chez un individu particulier, dans un temps où l'on n'observe aucun miasme pestilentiel sur les autres habitans du même pays ? Peut-il exister un concours de causes congénères appliquées au même individu, qui élève la fièvre bilieuse au degré de la fièvre putride, maligne, pestilentielle, et enfin de la peste elle-même, sans que ce secours de causes semblables se rencontre chez aucun autre homme dans le même temps.

6°. S'il n'existe aucun miasme spécifique et particuliers de la fièvre pestilentielle, et de la peste elle-même ; y aura-t-il dans la peste un assez grand danger de contagion, pour que (comme cela a lieu dans la petite vérole), elle puisse être transportée dans les lieux les plus éloignés, par des vêtemens, de la laine ou d'autres effets, et même par de simples lettres envoyées d'un endroit pestiféré ?

7°. Ces précautions dispendieuses, par lesquelles on s'efforce d'écarter la peste d'un endroit, qui suspendent le commerce mutuel entre les voisins, et répandent au loin la terreur, sont-elles nécessaires ? Ne sont-elles pas plutôt extrêmement nuisibles, soit parce que le commerce interrompu produit la cherté des vivres, soit parce que cet appareil tumultueux pour arrêter la peste, inspire la crainte de la mort, circonstances qui peuvent l'une et l'autre faire naître une peste intérieure ?

8°. Puisque les siècles anciens étoient infestés par la peste beaucoup plus fréquemment que ceux où nous vivons, avoit-on alors plus de communication avec les lieux pestiférés, qu'on en a actuellement ?

Mais dans notre temps, presque tout l'univers est comme réuni en une seule cité, et malgré que les nations les plus éloignées, ayent entre elles un commerce très-fréquent, la peste autrefois très-familière, n'en est pas moins devenue plus rare.

9°. Petrus Forestus, établissoit-il seulement des degrés *différens de la même fièvre maligne*, lorsqu'il disoit que la fièvre pétéchiale, tenoit le milieu entre la vraie fièvre pestilentielle, et celle qui ne l'étoit pas ?

10°. La fièvre pestilentielle, et la peste elle-même, appartient-elle à ces fièvres gastriques, dont la matière

matière placée dans l'estomac et les intestins, se putréfie promptement, passe de suite dans le sang, et y produit bientôt une dissolution mortelle, et la nécrose.

11°. Celui-là agiroit-il prudemment, qui appliqueroit à un homme attaqué de la peste, la même méthode que nous employons dans la simple fièvre maligne.

12°. Celui qui après avoir vidé l'estomac et les intestins, donneroit aux malades l'écorce du Pérou, ou la racine d'arnica, dont nous avons dernièrement fait l'éloge contre les fièvres malignes, ne feroit-il pas une médecine plus conforme à la raison, à l'analogie et à l'expérience, que celui qui avec Botal, cet homme prodigue du sang humain, s'acharneroit contre cette source de vie, par des saignées répétées, plus pernicieuses que la maladie elle-même ?

Mais je sens que j'ai passé les bornes, et que je me suis écarté de mon sujet, qui étoit la fièvre des nouvelles accouchées; cependant j'aime encore mieux avoir péché contre l'ordre d'un discours suivi, que d'avoir tu des choses que je crois vraies et utiles en même temps, quoique l'opinion que j'énonce puisse rencontrer bien des esprits peu favorables, et être taxée légèrement de témérité extrêmement dangereuse.

Je vais exposer maintenant quelle espèce de fièvre affligea les nouvelles accouchées pendant l'été.

Description de la fièvre des nouvelles accouchées, observée cet été.

Sur le dernier temps de leur grossesse, quelques-unes eurent une fièvre irrégulière et obscure; le

ventre étoit extrêmement paresseux, la bouche mauvaise et pleine de mucosité; l'appétit se perdoit; elles éprouvoient une douleur vers les lombes et le creux de l'estomac, minoient fréquemment et avec difficulté. Une ou deux seulement furent atteintes d'une fièvre bien marquée, qui devint d'abord rémittente, puis intermittente.

Douleurs des accouchées.

La plupart immédiatement après leurs couches, qui pour l'ordinaire n'étoient pas laborieuses, d'autre plus tard, sans aucun ordre certain dans le nombre des jours, étoient saisies de frissons, et de chaleurs, alternativement; celles à qui cela arrivoit après leurs couches, outre les incommodités déjà citées, perdoient très-peu, éprouvoient des douleurs de tout l'abdomen, sur-tout de la région hypogastrique et de la matrice, douleurs si cruelles, que les malades redoutoient le toucher même le plus léger, et vagues, de manière cependant qu'elles étoient plus fortes et plus fixes, dans l'endroit où l'on rencontre la matrice contractée en forme de globe : ayant examiné la langue, indice très-véridique de l'état de l'estomac et des intestins, je la vis hérissée de poils blancs, jaunes et quelquefois très-verds; je la trouvai une seule fois très-propre, quoique l'estomac fut rempli de beaucoup de matières étrangères. Une de ces femmes dont la fièvre étoit légère, fut couverte d'un exanthême ortié, mêlé d'une certaine éruption scarlatine.

Elles imitoient l'inflammation ; mais elles provenoient de la bile.

Pendant que la nature de la maladie restoient encore inconnue, je ne soupçonnai jamais aucune inflammation de l'utérus, ou des intestins, quoiqu'il y eût plusieurs apparences qui auroient pu en imposer à des praticiens peu éclairés ; je savois que la bile dominoit pendant l'été, qu'elle étoit très-pure et très-mobile, dans un été chaud, pituiteuse et inerte au contraire dans un été froid et humide. Je savois encore que la paresse du ventre est ordinaire aux femmes enceintes, et que pour cette raison il s'accumuloit dans l'abdomen beaucoup de matière corrompue. De-là, je conjecturai que la fièvre des nouvelles accouchées provenoit d'une matière étrangère, ramassée dans les intestins, et mon prognostic ne fut pas mal fondé, comme l'événement le prouva ; en effet, la méthode qu'on a coutume d'opposer aux fièvres gastriques, convenoit aussi à ces malades, et les rétablissoit promptement avant qu'elles eussent encouru du risque pour leur vie.

Ceci est démontré par des preuves.

Je n'ignorois point que cette question étoit encore agitée parmi beaucoup de praticiens ; savoir : de quel caractère a coutume d'être la fièvre des nouvelles accouchées, si elle est inflammatoire, ou putride et maligne ? mais depuis long-temps, les observations de Sydenham et les miennes propres, m'avoient appris à connoître la force de la maladie épidémique, qui pendant tout le temps où elle règne, soumet à ses lois toutes les autres infirmités, et les forces de se ranger sous ses drapeaux.

Je suis convaincu de cela par des preuves si certaines, que je n'examine jamais aucune maladie quelconque, sans faire attention en même-temps au caractère de la constitution épidémique, et sans voir jusqu'où la maladie proposée se rapprocbe de la nature de l'épidémie. De-là, il ne me fut pas difficile de classer ces fièvres des nouvelles accouchées pendant l'été, parmi celles qui infestent cette partie de l'année, c'est-à-dire, les fièvres bilieuses.

Je me rappelai encore de ce que j'avois éprouvé dans la Hongrie pendant deux étés; en effet, toutes celles qui accouchèrent dans ce temps de l'année extrêmement chaud, furent attaquées de fièvres très-bilieuses, de colera et de dyssenteries. Je leur faisois dans le principe une médecine timide, car, quoique je susse très-bien quels remèdes auroit exigé cette fièvre dans un autre sujet, l'état de nouvelle accouchée tout-à-fait différent, m'éloignoit alors de la méthode vraiment efficace, jusqu'à ce que la convalescence tardive des malades, et mille autres accidens pendant leur cure, ne portassent à négliger tout égard à la condition d'accouchée, et à opposer un traitement puissant et proportionné à la maladie.

J'employai donc librement et sans crainte, les émétiques si je les jugeois nécessaires, ou les purgatifs, lorsque par leur moyen, ceux qui étoient attaqués de la fièvre bilieuse populaire, étoient guéris promptement et sans détour.

J'avois appris dans cette occasion à ne pas m'arrêter à la simple contemplation des lochies, ou tout-à-fait supprimée, ou ne coulant que très-médiocrement. Je m'abstins entièrement de tous les eména-

gogues. Et pourquoi aurois-je fait autrement ? Ne falloit-il pas s'en prendre à la maladie principale, plutôt que de la négliger pour lutter contre un de ses symptômes de peu d'importance ?

Me rappelant de toutes ces choses, je suis porté à croire que la fièvre ordinaire des nouvelles accouchées, est rarement *inflammatoire*, à moins que le temps ne soit extrêmement froid, que le vent du nord ne souffle, que le sang ne domine, et que ces circonstances ne produisent une disposition inflammatoire.

Mais dans ce temps-là même propre à produire les inflammations, les nouvelles accouchées étoient moins maltraitées et plus rarement exposées aux maladies inflammatoires que les autres personnes : car les femmes en général étoient moins sujettes que les hommes aux fièvres inflammatoires, à cause du tissu lâche de leur corps et de leur sang moins phlogistique ; les nouvelles accouchées qui perdent toujours quelque peu de sang pendant et aprés l'accouchement, et dans lesquelles on doit le moins soupçonner la diathèse inflammatoire après leurs couches, leurs corps étant affoibli, évacué, et la circulation des humeurs par le système vasculaire très-libre ; ces nouvelles accouchées, dis-je, doivent encore être plus à l'abri des inflammations que les autres personnes du même sexe, qui ne sont pas dans le même état.

Il ne faudroit pas conclure de-là, qu'une matrice après des efforts violens et long-temps soutenus, après avoir été maltraitée par la main d'un accoucheur inexpérimenté, ne peut s'enflammer, mais lorsque l'accouchement s'est fait sans difficulté, je pense que les accouchées sont peu sujettes aux *fièvres*

sanguines, ainsi elles seront sur-tout exposées à la fièvre gastrique, soit pituiteuse, soit bilieuse ou putride, dont on fera une fièvre maligne, par des saignées réitérées et un régime échauffant.

Je n'ai jamais ouvert de cadavres de femmes mortes de cette fièvre dont il est question ; mais je connois les ouvertures faites par d'autres qui ont trouvé les viscères de l'abdomen en partie enflammés, en partie gangrenés, et qui en ont conclu que la fièvre étoit d'un caractère inflammatoire, conclusion peu juste, si je ne me trompe ; car cet état des intestins a coutume de se trouver dans ceux qui sont morts de fièvre maligne ; des cadavres desquels j'ai fait moi-même un très-grand nombre d'ouvertures, immédiatement après leur mort, lorsqu'ils étoient à peine refroidis et dans un temps froid qui ne permettoit pas une prompte putréfaction, afin de voir l'état que la maladie elle-même, et non le trop long délai, avoit porté dans les viscères.

J'ai trouvé les intestins d'une couleur plombée, cruellement enflammés, parsemés de meurtrissures et de tâches pétéchiales, l'ipéploon d'un rouge sale, noirâtre, livide, tout corrompu et très-fétide. Etoit-ce la fièvre inflammatoire qui avoit porté ce ravage dans les viscères ? Mais je savois que la maladie avoit été très-éloignée d'être inflammatoire, qu'elle avoit été bilieuse dans le principe, changée en putride et maligne par des saignées hors de saison, et pour avoir négligé les remèdes évacuans. Quoi ! dira-t-on qu'un homme consumé par une hydropisie incurable, est mort d'une fièvre inflammatoire, parce qu'on trouvera de l'inflammation et la gangrène dans ses viscères inondés par la stagnation d'eaux très-corrompues ?

Afin donc de présenter en peu de mots ce que je viens de dire, l'été ennemi du sang, ami de la bile, la force abattue des parties solides, une certaine privation de bons sucs après l'accouchement, une vie inactive pour l'ordinaire et la paresse du ventre, éloignent totalement les nouvelles accouchées de cette constitution atlétique sujette aux inflammations, et les exposent plus que tous les autres individus aux maladies septiques. J'ai dit que cela étoit confirmé par l'observation d'autres praticiens et par la mienne propre souvent répétée dans la Hongrie, et l'année actuelle a ajouté un nouvel accroissement d'observations qui démontrent que presque toutes les accouchées pendant l'été, devoient leur fièvre à une matière putride, souillant d'abord le canal intestinal, et ensuite, lorsque le foyer avoit passé en partie dans le sang, y portant aussi la dissolution.

J'ai dit plus haut que parmi les signes de cette fièvre, la douleur de l'abdomen et de l'hypogastre étoit le symptôme le plus remarquable. Cette douleur ne nous en imposa pas pour une inflammation des intestins ou de l'utérus, et ne nous porta jamais à faire tirer du sang, quelque violente que fut la fièvre.

Apparence trompeuse du pouls dans la fièvre des accouchées et dans d'autres cas.

La dureté apparente du pouls, sa force et sa roideur empruntées du spasme, ne nous séduisirent point non plus, de manière à nous faire accuser le vice inflammatoire dans le système sanguin, plutôt que le vice bilieux et putride dans le système gastrique.

Je connoissois d'ailleurs, par une infinité de cas, la prodigieuse fallacité du pouls quelquefois extrê-

mement foible en apparence dans les personnes plétoriques et attaquées d'inflammation, et se relevant bientôt après une copieuse saignée, tandis qu'au contraire il semble annoncer une plénitude et un excès de forces vitales, lorsqu'il y a réellement une pauvreté plutôt qu'une abondance de bonnes humeurs.

Description de la maladie d'une accouchée.

Dans le temps où j'écris ces choses, je reviens de l'hôpital Pratique, d'auprès d'une nouvelle accouchée, qui depuis trois jours y a déposé les prémices d'un amour furtif, dont l'accouchement n'a eu rien de remarquable, que deux circonvolutions du cordon ombilical autour du cou de l'enfant ; elle s'est bien portée pendant les 24 premières heures ; mais après ce temps elle a commencé à sentir des frissons, suivis d'une forte chaleur, et à se plaindre de la région hypogastrique qui ne pouvoit supporter aucun toucher. Le battement des artères étoit fort, vibrant dans un corps jeune, fortifié par le travail, bien constitué et plein de bon sucs ; la bouche n'offroit aucun vice, il n'y avoit aucune incommodité vers l'estomac, à peine couloit-il quelques lochies.

Je tirai la notion de la maladie, des circonstances que j'ai rapportées ci-dessus.

Après avoir ouvert le ventre par des clystères, nous donnâmes une mixture saline, aiguisée de beaucoup de crême de tartre ; elle rendit une petite quantité de matières en deux ou trois fois, et bientôt après la fièvre et la douleur disparurent presque entièrement ; mais le second jour depuis les couches n'étoit pas encore passé, que le ventre s'étant resserré de nouveau, la fièvre et la douleur

de l'abdomen revinrent beaucoup plus violentes que la première fois. De-là, l'agitation, des cris, et une suppression totale des lochies ; comme la matière morbifique occupoit la partie inférieure du ventre, la langue, la bouche, et l'estomac étant en bon état, je choisis préférablement à l'émétique, un purgatif composé de sel amer et de manne, à prendre par épicrase ; elle alla trente fois avant le milieu du troisième jour de ses couches, avec un soulagement remarquable ; car il ne restoit plus aucune douleur nulle part, aucune fièvre ; la tuméfaction de l'abdomen qui existoit auparavant, disparut en entier, et les lochies coulèrent abondamment.

Comme nous nous proposons de prendre des soins pour entretenir désormais la liberté du ventre, nous espérons qu'elle se tirera heureusement de ses couches, et nous osons le prédire avec d'autant plus de confiance que nous avons rencontré très-souvent cet été dans les nouvelles accouchées, des maladies semblables que nous avons étouffées dans leur berceau, avec le même succès et la même méthode, savoir, les purgatifs ou les émétiques.

Ce que les nouvelles accouchées doivent éviter.

Voilà les éménagogues et les anti-phlogistiques !

Je ne permets pas aux nouvelles accouchées de se tenir long-temps alitées, d'amolir leur corps par la chaleur du lit, des couvertures, par des boissons tièdes selon l'usage, de retarder les sécrétions et les excrétions, et de tendre ainsi des mains secourables à la fièvre putride.

Je n'ignore pas que toutes ces choses sont bien

différentes de l'usage reçu, sur-tout parmi ceux que leur naissance, leur fortune, ou même un orgueil destitué de ces ressources, élèvent au-dessus du peuple; je sais combien on expose sa réputation, en conseillant un parti plus sage, mais contraire aux préjugés consacrés par le temps.

Néanmoins il est du devoir des médecins de réunir leurs forces, pour combattre cette erreur, grave sans doute, et bien générale, de ces médecins surtout qu'une pratique heureuse, et de-là, une considération méritée ont rendus recommandables parmi leurs concitoyens.

Alors nous ne craindrons plus ces praticiens qui quoiqu'ils voyent le meilleur parti et l'approuvent tacitement en eux-mêmes, trahissent leur art, par une basse complaisance pour les opinions des bonnes femmes; et nous nous inquiéterons peu de ces imitateurs serviles et opiniâtrement attachés aux anciens usages, qui n'osent ni penser, ni entreprendre, ni faire, ce que n'avoit fait leur ayeul, bisayeul et trisayeul.

Danger des huileux.

Nous n'avons point donné d'huile d'amandes douces à nos malades, quoique les potions huileuses soient tellement en usage, même parmi le peuple, que sans elles, la femme la plus pauvre, n'espère pas pouvoir réchapper des accidens des couches.

Ceux qui suivent cette méthode, n'augmentent-ils pas prodigieusement la saburre avec cette huile qui se rancit promptement? n'irritent-ils pas les nerfs qu'ils avoient intention de calmer? N'abattent-ils pas les

forces de l'estomac, et ne perdent-ils pas souvent leur temps, leur huile et leur malade ?

Nous condamnions aussi l'usage quoique solemnel des absorbans, et ce n'étoit pas sans raison, je pense, car nous ne voulions pas exalter la force de la putréfaction par les anti-acides ; mais nous tâchions plutôt d'énerver la saburre putride, par des remèdes agréables et ascessans, qui en même temps sollicitassent doucement le ventre : et il n'en est jamais résulté pour le nourrisson aucun accident qui pût être rejetté sur l'âcreté du lait.

Usage rare des nervins.

J'ai eu rarement occasion d'employer les anti-hystériques et les nervins ; car je ne m'en prenois pas de suite aux nerfs, à leur trop grande irritabilité, au désordre des esprits, aux mouvemens irréguliers qu'on dût appaiser par les nervins et les narcotiques, accusation du systême nerveux, qui d'ailleurs a coutume d'être très-fréquente, aussitôt que quelque sensation douloureuse, ou quelque incident étranger à la santé se déclare chez les femmes en couches. Et en effet, les nerfs ne sont-ils pas quelque chose d'amical et point du tout séditieux, à moins qu'ils n'aient un auteur de leurs troubles, contre lequel il est nécessaire de faire les plus grandes recherches, et que nous avons trouvé le plus souvent dans le systême gastrique ? Son expulsion ramenoit le calme.

Les exanthêmes peuvent ordinairement être prévenus. Leur origine.

Nos femmes en couches n'ont point eu d'éruption

miliaire ; une seule a eu une éruption ortiée. Lorsque je me rappelle les choses que j'ai observée pendant que je faisois la médecine dans la Hongrie, je ne doute nullement que les exantêmes miliaires ne pussent presque toujours être prévenus avec avantage. En effet, de nombreuses observations faites tant ici qu'ailleurs, m'ont convaincu malgré moi et contre les principes que j'avois reçu d'un maître recommandable, que les fièvres miliaires, pétéchiales, scarlatines, ortiées, érysipélateuses, étoient toujours d'origine gastrique, et pouvoient le plus souvent être prévenues par une évacuation à temps, de l'estomac et des intestins: que toutes ces fièvres, lorsque le médecin ne pouvoit plus empêcher l'éruption, pour avoir été appellé dans un temps où la matière avoit déjà passé en grande partie dans le torrent de la circulation, que toutes ces fièvres, dis-je, étoient putrides, et enfin devenoient malignes, lorsque la maladie prenoit plus d'intensité; que ces fièvres exanthêmatiques étoient seulement des variétés et des modifications différentes et accidentelles de la fièvre gastrique, ou putride, ou maligne, comme la même plante subit des variétés différentes dans des climats différens.

Je crois avoir observé que la matière de l'éruption miliaire est plutôt pituiteuse, celles des pétéchies, bilioso-putride, celle de l'éruption scarlatine, âcre et plus volatile que les autres, gagnant plus promptement la superficie du corps, et d'une nature plus septique qu'elles.

La fièvre érysipélateuse part d'une bile âcre et tenue, comme le prouve la méthode anti-phlogistique, qui par les dissolvans, les émétiques et les eccoprotiques ascessans, emporte promptement la maladie.

Nous devons l'état phlogistique du sang compliqué quelquefois avec la fièvre érysipélateuse au stimulus *âcre et irritant* d'une bile résorbée qui y porte l'inflammation.

Comment il faut remédier à la fièvre puerpérale.

On demande si une méthode échauffante ou rafraîchissante convient à la fièvre puepérale ?

Je pense que tout ce que nous avons dit jusqu'actuellement, peut satisfaire à cette question, je vais cependant ajouter quelque chose à ce sujet.

Notion des anti-phlogistiques différente chez les différens praticiens.

Tout le monde s'accorde à appeller anti-phlogistique, ce qui a des propriétés contraires au feu de la fièvre.

Mais si vous demandez quelles sont les choses qui ont cette vertu de dompter la chaleur, vous aurez alors une infinité d'opinions différentes.

Un homme très-célèbre, Antoine de Haen, auquel je fus substitué après sa mort, par le suffrage de mes préposés, liv. I, rat. méd., cont. chap. IX, dit avoir fait une médecine anti-phlogistique à un homme attaqué de fièvre maligne, lorsque le premier jour il lui fit tirer du sang, et appliquer en même-temps les vésicatoires aux jambes et à la plante des pieds, lui ayant prescrit outre cela un lavement et une décoction d'avoine avec l'oximel et le nitre, et que le second jour, il prescrivit une décoction de quinquina, et fit faire une nouelle saignée.

Le même auteur, tom. II, rat. méd., cont. ch. III,

combat avec force pour la vertu rafraîchissante de l'opium, de manière que d'après l'opinion de cet auteur, l'opium est mis dans le catalogue des anti-phlogistiques, d'où il exclut les émétiques, pour lesquels il a une haine si opiniâtre, que depuis plusieurs années il n'a pus excité le vomissement à un malade, par le moyen de l'émétique.

Toutes ces choses formoient selon lui la classe des anti-phlogistiques, si vous y joignez la détention fréquente du malade hors de son lit, la légèreté des couvertures et le renouvellement de l'air dans l'appartement.

Je ne cherche point pour le moment avec quel droit ou quel tort cet auteur distingué a reçu tous ces remèdes dans la même société des anti-phlogistiques.

L'immortel Sydenham, outre les saignées, le renouvellement de l'air, la détention fréquente du malade hors du lit, attribue encore une vertu très-rafraîchissante aux copieuses boissons délayantes et aux cathartiques, dans l'endroit où il décrit une fièvre *nouvelle* provenant de matières corrompues dans les intestins. Il nous a appris en plusieurs endroits, et verbalement et par son exemple, ce qu'il pensoit de la vertu anti-phlogistique des émétiques. Ainsi lorsque dans le premier période des petites véroles la maladie étoit très-violente, la fièvre fort intense, lorsque les malades étoient tourmentés par des vomissemens énormes; des vertiges, des douleurs des membres comme rhumatismales, lorsque l'âge étoit florissant, la quantité de matière vérolique qui cherchoit son issue, immense, que le sang enflammé par le plaisir des femmes ou de la table avoit allumé une fièvre extraordinaire; après avoir fait précéderune saignée,

il donnoit *comme radical* un émétique composé de l'infusion de safran des métaux, par le moyen duquel la matière étoit chassée au-dehors, *et le malade tellement soulagé qu'il pouvoit déjà se tenir hors du lit, comme s'il eût été en pleine santé.*

Celui qui s'étoit abstenu de purgatifs, d'émétique et de saignées, et qui avoit excité les sueurs à son malade par les spiritueux, les sudorifiques, et en entassant sur lui les couvertures ; celui-là étoit dit par Sydenham, avoir employé le régime échauffant.

Qu'il me soit permis d'exposer ici mon sentiment sur les anti-phlogistiques.

Je pense qu'il n'y a aucun remède qui doive être appellé anti-phlogistique, que par rapport à une cause déterminée d'une maladie. En effet, est-ce qu'une saignée ne rafraîchira pas admirablement un homme atteint d'une fièvre inflammatoire que l'orgasme du sang, le tissu serré de ses fibres et l'irritation auront allumée, tandis que l'émétique l'auroit animée ? Et cette même saignée, sur-tout répétée ou très-copieuse, ne servira-t-elle pas au contraire à enflammer d'avantage une fièvre entretenue par le séjour d'une bile âcre dans l'estomac, et dans ce cas, l'émétique ne sera-t-il pas rafraîchissant, en enlevant le foyer bilieux qui entretenoit cette fièvre ?

Je voyois souvent avec admiration, qu'après un émétique, une fièvre des plus violentes se calmoit sur-le-champ, qu'une céphalalgie insupportable disparoissoit, et qu'à la suite du vomissement le malade se livroit à un doux sommeil, au réveil duquel il ne se ressentoit plus que de quelque reste de lassitude.

Celui à qui la suppression de la matière perspirable a excité la fièvre, ne s'en débarrasse-t-il pas en

sollicitant les sueurs par une abondante boisson diaphorétique et la chaleur du lit.

Voilà comment il n'y a aucun remède, quelle que soit sa propriété d'ailleurs, qui ne soit rafraîchissant dans certains cas, certains temps et certaines causes de maladies ! voilà comment il ne suffit pas de recommander [la méthode anti-phlogistique, dont tous les praticiens n'ont pas la même idée ! voilà comment cette méthode est autre et différente d'elle-même, selon que les causes de l'ardeur fébrile sont aussi différentes entre elles !

Nous appliquions à la fièvre puerpérale la méthode anti-phlogistique, lorsque ayant omis la saignée, nous emportions la matière nuisible par un émétique ou un purgatif. Mais quelle est la raison pour laquelle cette fièvre attaque les femmes en couche, plutôt que les femmes enceintes, lorsque les unes et les autres sont également exposées à la même cause morbifique, et que cette maladie n'est point le résultat nécessaire de l'accouchement ?

Je réponds, que quoiqu'elle attaque principalement les femmes en couches, les femmes enceintes n'en sont pas absolument à l'abri ; mais on trouvera facilement la raison de ce que les premières y sont plus sujettes que les autres, en ce que l'accouchement porte de la débilité dans les parties solides, et cause toujours quelque perte de sang. De-là, la bile que les anciens on dit avec raison être modérée par le sang, débarrassée de ce frein, commence à s'exhalter et à briser ses barrières.

La matière morbifique dans un autre corps, ou dans un autre état, auroit peut-être resté innocente et inerte, et le vice de la constitution venant à

changer,

changer ; elle auroit éprouvé de nouveau la force subatrice de l'estomac , et auroit été changée en une humeur bénigne , ou bien elle eût été chassée par la force conservatrice de la nature , comme un citoyen dangereux dans une république , tandis qu'elle s'exalte actuellement que les forces vitales sont affoiblies par le travail de l'enfantement.

Nous n'avons presque jamais vu d'accidens du transport du lait aux mamelles , lorsque les femmes ont allaité elles-mêmes leurs enfans ; il est cependant arrivé une ou deux fois , que le nourrisson étant mort , il est survenu de la fièvre , et un commencement d'inflammation au sein , à cause de la surabondance du lait. Je n'ai point permis de tenter les mamelles douloureuses , pas une succion violente ; mais par le moyen des fomentations émollientes , les mamelles engorgées se sont débarrassées spontanément avec un entier soulagement de la douleur ; cependant je sollicitois le ventre par de doux laxatifs , avec un double avantage , puisque j'attaquois en même temps la fièvre épidémique ; et que je prévenois l'abondance du lait.

J'ai toujours regardé comme sujette à de grands dangers cette méthode qui fait rentrer dans le torrent des humeurs et circuler avec elles , l'abondance du lait accumulé dans les mamelles , et le pousse à la superficie du corps , au moyen des sudorifiques , lorsqu'il a été atténué par les forces vitales : car que doit-il arriver , s'il se trouve quelque viscère trop resserré qui ne permette pas à l'humeur laiteuse de passer outre , et la retienne enfermée dans ses petits canaux ? Que doit-il arriver au contraire , s'il se rencontre quelque partie trop relâchée , et

incapable de pousser au-delà la matière laiteuse qui vient s'y déposer ?

Je pense qu'il convient de tarir la source productrice du lait, par une nourriture légère et des médicamens laxatifs ; et pour celui qui est déjà formé en trop grande abondance, de l'attirer à un couloir propre à recevoir les récrémens mêmes les plus grossiers, et capable de faire les fonctions de tous les autres couloirs.

CHAPITRE DIXIÈME.

Fièvre d'été de l'année 1777. Ses différentes variétés dans les différens sujets.

Fièvre d'été de l'année 1777.

Chaque été voit naître de la source bilieuse, des fièvres toutes de la *même nature ;* mais qui varient dans les différentes années, par leur fréquence, leur danger, leur cours plus ou moins rapide, et par certains symptômes plus frappans.

Pourquoi nous n'avons pas encore une classification pratique des fièvres.

Cette variété accidentelle de la même maladie, pour n'avoir pas toujours été comprise par les médecins, a introduit une grande confusion ; car ils ont établi presque autant de fièvres différentes par leur essence, qu'ils ont vu des symptômes un peu marqués de la même fièvre, dans les différens individus, et dans les diverses années.

De-là, on a crié souvent, qu'une nouvelle cohorte des fièvres s'étoit répandue sur la terre, lorsque ce n'étoit qu'une variété différente de la même fièvre ; et ambrassant l'ombre pour la réalité, on a omis l'essence de la maladie, pour saisir une circonstance légère et accidentelle, mais qui attireroit l'attention des esprits peu philosophes.

Ces nouveautés imaginaires de fièvres, leurs divisions et subdivisions, tirées des symptômes non essentiels, ont porté une confusion étonnante dans la pyrétologie, ou plutôt ont empêché d'établir jusqu'actuellement, une classification pratique de fièvres.

En effet, avec cette manière de diviser et de définir, plusieurs fièvres entièrement opposées ont été confondues et désignées sous le même nom, parce que quoique essentiellement différentes, elles en imposoient aux esprits peu observateurs, par *l'identité* d'un symptôme qui leur servoit comme de masque commun.

Je ne dirai pas à quel degré prodigieux s'éleveroit le nombre des fièvres, qui déjà est beaucoup trop considérable, si nous voulions créer une nouvelle fièvre à chaque symptôme frappant de chacune d'elles.

Besoin d'une bonne classification.

Et qu'on ne place pas cette erreur parmi les innocentes rêveries des philolosophes ; car on applique souvent comme à la *même* maladie, la *même* méthode à des fièvres totalement différentes, mais désignées sous le même nom, et alors le malade souffre de cette mauvaise division.

Sydenham a rendu de grands services ; mais le

travail d'un seul homme, quelqu'attentif et laborieux qu'il fût, ne pouvoit suffire à un ouvrage aussi vaste, capable d'épuiser la patience de plusieurs observateurs, et pendant plusieurs siècles.

Tout ce que les temps anciens nous ont laissé sur les fièvres, ne forme qu'une masse informe, un cahos obscur, si vous en exceptez les ouvrages de Sydenham.

Nous n'avons pas encore tous les matériaux nécessaires pour construire cet édifice; c'est pourquoi j'ai voulu rassembler quelques choses, comme autant de pierres d'attente dont un jour quelque habile architecte fera tel usage qui lui semblera bon.

J'exposerai donc, combien de rôles différens joua sur le *même* théâtre, la *même* fièvre qui parut sur la fin du printemps et pendant l'été.

Je donnerai avec exactitude l'histoire des maladies, afin que si mon raisonnement pouvoit avoir erré sur cette fièvre, il n'en soit pas de même de l'observation qui est fidèle, et tirée non d'une mémoire chancelante, mais des journaux exacts, multipliés et faits sous les yeux d'un grand nombre de personnes, qui se rendoient chaque jour à l'hôpital.

Je commencerai par une fièvre bilieuse, qui se porta à la tête, et causa une espèce de phrénésie.

PREMIER MALADE.

Phrénésie bilieuse.

Phrénésie guérie par l'émétique.

Sur la fin du printemps, on apporta à l'hopital un jeune chirurgien, les pieds et les mains liés, pour cause de délire, et on nous apprit ce qui suit: depuis long-temps, il se livroit à l'étude avec excès et bien avant dans la nuit; il étoit plus pâle depuis quelques semaines, et avoit perdu de son appétit dans les neuf derniers jours; le soir de la veille, il étoit tombé sans connoissance, pendant la nuit, il poussa plusieurs soupirs, dit des choses absurdes, et ne reconnut personne; il fut saigné une fois, mais sans soulagement. Le sang parut bon, le malade ne répondoit point aux questions qu'on lui faisoit.

Comme il avoit la langue d'un blanc-verd, et que la fièvre n'étoit pas fort considérable, je lui donnai sur-le-champ à prendre par intervalle, un laxatif composé de manne et de sel amer, et une grande quantité de boisson émulsionnée; il commença à vomir avant que le ventre s'ouvrit. De-là, ayant changé de projet, et mis de côté ce qui restoit de purgatif, j'ordonnai un émétique qui entraîna, à différentes fois, beaucoup de matières vertes et pituiteuses; la connoissance revint aussi-tôt après le vomissement; il restoit une pesanteur de tête, qui céda entièrement

et en peu de jours, aux médicamens salins sollicitant doucement le ventre, et enfin aux amers.

Cette pâleur verte de la langue et du visage, la perte de l'appétit, et d'autres maladies bien décidément gastriques, qui régnoient dans ce temps, montroient facilement la cause morbifique de cette phrénésie sympatique, et le lieu de son siège.

SECOND MALADE.

Hémiphlégie d'origine bilieuse.

Un domestique âgé de 52 ans, autrefois soldat, mangeant peu, mais buvant beaucoup, et de mauvais vin, sans cependant s'énivrer, vers les premiers jours de l'été, commença à balbutier tout-à-coup; la bouche se tourna du côté droit, et le bras et la jambe du côté gauche tombèrent en paralysie. Il conservoit son bon sens, faisoit quelques mouvemens obscurs de sa jambe paralysée; mais aucun du bras; il fut saigné deux fois chez lui, sans soulagement. Lorsqu'on l'apporta à l'hôpital, il avoit la langue très-blanche, la voix bégayante, et les membres comme je l'ai dit; le pouls étoit fort, plein, élevé; je lui fis tirer moi-même six onces de sang, mais je m'en repentis dans la suite; le sang étoit d'une bonne qualité; le soulagement fut nul. Il commença bientôt à avoir des renvois, comme s'il eût voulu vomir; un émétique entraîna beaucoup de matières tenaces et jaunâtres, et à la suite du vomissement, le bras commença à faire quelques mouvemens très-obscurs et la jambe de plus marquées;

des purgatifs salins, et un émétique répété deux jours après, rendirent les membres plus mobiles; mais l'amélioration s'arrêta-là. Je fis alors frotter toute l'épine du dos et les membres paralysés avec un liniment composé d'esprit de serpolet, et de teinture de cantarides, jusqu'à rubéfier la peau. On lui appliqua chaque jour un vésicatoire, mais à des endroits différens chaque fois.

Je ne voulus pas faire suppurer les vésicatoires, mettant tout mon espoir dans la résorption du stimulus excitant un incisif des cantarides; le malade fit usage outre cela des pilules de gomme ammoniaque, de myrrhe et d'un peu d'aloës.

A ces secours, il se rétablit entièrement et en peu de jours.

L'observation m'a prouvé que les affectioas de la tête provenant du vice de l'estomac ou des intestins, étoient beaucoup plus fréquentes et plus graves, que celles qui provenoient d'une affection idiopatique du cerveau lui-même.

Sympathie du cerveau avec l'estomac.

Je présageois avec assez de succès, que la douleur de tête provenoit de l'abdomen, quoique je n'eusse aucun autre signe de l'affection du systême gastrique, que son exacerbation qui en devenant par fois plus intense, découvroit son origine de l'estomac.

TROISIEME MALADE.

Fièvre bilieuse négligée, ou espèce de fièvre maligne avec un syptôme phrénétique.

Joseph Kebaum, âgé de 24 ans, berger, se plaignoit depuis six semaines d'une cardialgie, qui augmentoit après le repas, d'une foiblesse dans les cuisses et dans les jambes, d'une douleur de tête, de frissons vagues et légers, et d'une amertume continuelle de la bouche; il avoit passé jusqu'à cette époque la majeure partie de son temps hors du lit, étendu en plein air sur la terre, auprès du troupeau qu'il faisoit paître, et se réchauffant au soleil, ce qu'il aimoit beaucoup.

Il vint à nous le 11 Juillet, traînant ses membres fatigués, et s'étant fait porter sur une voiture pendant une partie de la route.

Le pouls étoit un peu plus fréquent que dans l'état naturel, sans être dur; la chaleur étoit modérée; sa peau étoit brûlée par le soleil, et la rougeur de la face avoit une teinte jaune; depuis les aîles du nez, jusqu'à l'une et l'autre commissure des lèvres, on appercevoit une traînée d'un jaune très-foncé; la langue étoit d'un blanc jaune, le goût des alimens, amer. Il n'avoit point d'appétit, n'étoit point altéré; les yeux étoient légèrement rouges et larmoyans; un peu avant dans la nuit, il tomba dans un délire furieux.

Le 12 Juillet le même délire persistoit, le pouls étoit fort et plein; on lui tira huit onces de sang

qui parut d'une bonne qualité, mais sans soulagement; sur le midi, on lui fit prendre de force un émétique, qui fit rendre par haut beaucoup de matière semblable à de l'huile très-vieille. La connoissance lui revint pendant la nuit.

Le 13, il avoit la figure jaune, de la fièvre; le bon sens se soutint.

Le 14, il prit l'émétique et rendit beaucoup de bile mêlée de pituite; la bouche et le ventre étoient en bon état; la fièvre persista.

Le 15, comme le mal de tête et la fièvre étoient plus considérables, on lui tira du sang d'une belle apparence, la fiévre resta la même, il y eut de la toux.

Le 16, la figure étoit plus jaune, la fièvre moins forte. Un troisième émétique fit rendre des matières bilieuse. De-là, la pâleur prit la place de la teinte jaunâtre, la céphalalgie et le tintement diminuèrent beaucoup; la toux continua avec des crachats muqueux.

Depuis ce temps, la fièvre diminuoit chaque jour, il se trouvoit bien en tout; mais le 21 Juillet, la bouche devenue légèrement amère, la respiration sibileuse, bruyante, l'élévation de l'abdomen douloureux au toucher, demandoient un émétique, au moyen duquel toutes choses se rétablirent de nouveau.

Depuis quelques jours, une toux nocturne emmenoit beaucoup de crachats pituiteux; une décoction saturée de lichen et de polygala, appaisa d'abord la toux, modéra les crachats, et enfin dissipa un œdème opiniâtre des jambes.

Dans le temps intermédiaire entre les vomitifs, je donnois des remèdes salins, eccoprotiques, et doués

d'une vertu légèrement teutonique ; et lorsque le ventre trop relâché menaçoit les forces vitales, la racine d'arnica donnée toutes les deux heures, à la dose d'un demi-gros, de deux scrupules, ou d'un gros, y portoit remède.

Notre émétique étoit la racine d'ipécacuanha à la dose de deux scrupules, que nous animions avec un grain de tartre émétique.

Cet homme s'étant beaucoup négligé, et brûlé à l'ardeur du soleil, « tout ce qu'il y avoit d'humide » et d'aqueux dans la bile, avoit été desséché, con- » sumé, et ce qu'il y avoit de plus épais et de plus » âcre, étoit resté, ce qui avoit eu lieu aussi dans » le sang, pour la même raison. » Hipp., de la nat. de l'homme, chap. III.

Le vomitif rétablit la connoissance.

Si la saignée convient dans les fièvres bilieuses.

Quant à l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses, des hommes instruits ont souvent demandé si elle convient, jusqu'où et pour quelle fin elle peut convenir ? Voici la loi que j'ai suivie en cela.

J'étois bien convaincu que la saignée ne convenoit jamais *par elle-même* à une maladie bilieuse, soit parce que, après l'extraction du sang qui modère la bile, la maladie acquiert un plus haut degré, la matière passant avec plus de facilité dans le sang, soit parce que les choses qui sont emportées promptement et sûrement par un purgatif ou un émétique, n'ont pas besoin de saignée. Une observation souvent répétée, qui doit nous diriger dans la pratique, m'a appris cette règle sur la saignée

Mais si l'humeur bilieuse est répandue en grande partie par tout le corps, s'il y a une espèce de plétore, une réplétion de vaisseaux, soit par de bons, soit par de mauvais sucs, et de-là, le sujet soit menacé d'une fièvre violente et d'un certain embarras dans la circulation des humeurs, à cause de leur trop grande quantité, alors je tire du sang, mais avec ménagement, de manière à n'avoir pas à me répentir de l'avoir prodigué, sauf à y revenir de nouveau, si je n'ai pas obtenu ce que je m'étois proposé.

Je peux assurer, d'après une expérience plus d'une fois répétée, qu'il est plus dangereux de faire une saignée mal-à-propos, que de la négliger lorsqu'elle est indiquée.

Phthisie pituiteuse.

Nous avons souvent guéri par les remèdes amers, le lichen, le polygala, la racine d'arnica, l'écorce du Pérou, et un régime restaurant, des toux principalement nocturnes avec des crachats épais, pituiteux, abondans, et des phthisies pituiteuses provenant des fièvres gastriques, qui par la faute du malade ou du médecin, étoient dégénérées en fièvres malignes.



QUATRIÈME MALADE.

Délire furieux provenant d'une diarrhée bilieuse, arrêtée au moment où elle étoit dans sa force.

Délire furieux guéri.

Un homme âgé de 30 ans, d'une complexion serrée, et d'une figure qu'on appelle atrabilaire, se livrant à l'étude avec excès, commença le premier d'Août, à se plaindre d'une amertume de la bouche ; il vomit spontanément des matières amères, éprouva une modique chaleur, et eut sur le soir des selles copieuses et bilieuses.

Le 2 Août, les selles étoient les mêmes ; il prit une potion saline qui augmenta beaucoup les déjections.

Le 6 Août, jusqu'à ce jour les selles avoient été pures, copieuses et fréquentes ; la chaleur augmentoit chaque jour, le malade éprouvoit quelques frissons par intervalle. Il prit de nouveau une potion saline ;. delà, il resta sans fiévre, mais le ventre éoit toujours relâché et la foiblesse plus considérable. Il supporta jusqu'alors sa maladie sans s'aliter, ayant toujours la bouche amère et restant dégoûté.

Le 8, ayant pris un remède composé de camomille, de quelques stomachiques et de spiritueux, pour modérer le dévoiement, les selles se supprimèreñt tout-à-coup, et le malade ressenti aussi-tôt

des douleurs cruelles dans l'abdomen, poussa des cris, et peu après, tomba dans un délire furieux.

Le 9 Août sur le soir, il fut transporté à notre hôpital; le ventre étoit resserré, le pouls fort, la chaleur modérée, la langue jaune.

Après avoir rempli l'estomac d'émulsions, nous donnâmes un émétique dans la même nuit; il vomit tard et seulement vers l'aurore; sur la fin du vomissement, où il rendit beaucoup de matière jaunâtre, la connoissance lui revint tout-à-coup. Le ventre ne s'étoit pas encore ouvert, son esprit s'aliéna de nouveau après quelques heures; mais son délire étoit tranquille. Le ventre qui avoit été resserré jusqu'alors, ayant été sollicité par un lavement irritant, rendit des matières très-copieuses; l'esprit revint de nouveau, le malade prit des potions salines, et jouit d'un repos complet.

Le 11, il prit un émétique; les vomissemens furent bilieux, l'esprit étoit ferme; sur le soir, il poussa de nouveaux cris, et retomba dans le délire.

Nous lâchames le ventre avec une potion saline; depuis, le malade parla beaucoup, dit des choses incohérentes, mais sans fureur; il chantoit, rioit; la langue restoit bilieuse, la chaleur augmentoit sur le soir, comme elle avoit fait jusqu'alors. Le pouls ce jour-là étoit dur et plus plein; on lui tira cinq onces d'un sang assez bon; la nuit et le jour suivant, l'esprit chancela à différentes reprise.

Le 12 Août, le ventre se resserra, il y eut sur le soir un peu d'agitation, et la nuit, un délire furieux.

Le 13, un purgatif composé de manne et de

beaucoup de crême de tartre, excita des selles copieuses et fréquentes; le délire donna du relâche; la connoissance revenoit par temps et dans les intervalles, il parloit beaucoup et sans suite : il ne restoit plus de fièvre, la nuit fut la plus calme de toutes; le sommeil fut long, tranquille, bienfaisant; le même remède tenoit le ventre libre.

Depuis ce jour, la sérénité de son esprit et sa fermeté s'accrurent sans interruption, l'usage du même laxatif fut continué.

Le 26 Août, après avoir fortifié l'estomac pendans les derniers jours, au moyen de la rhubarbe et des amers, de manière que le ventre fut plus modéré, sans cependant se resserrer tout-à-fait, il retourna chez lui, sain d'esprit et de corps.

J'ai été informé depuis, que sa santé s'étoit toujours soutenue.

J'ai vu plusieurs fois, qu'il étoit dangereux pour la tête, qu'une diarrhée bilieuse fût supprimée tout-à-coup soit par l'art, soit spontanément.

L'observation nous apprend que les phrénétiques ont besoin d'un vomitif plus puissant, et qu'ils vomissent plus tard, et plus difficilement que les autres malades.



CINQUIÈME MALADE.

Ophthalmie provenant d'un vice de l'estomac, ayant des exacerbations sur le soir, et guérie en remédiant aux premières voies.

Espèce particulière d'ophthalmie.

Philippe Kezler villageois, âgé de 22 ans, éprouvoit par intervalle, depuis quelques années, une rougeur douloureuse des yeux, et sur-tout de l'œil droit, qui même depuis peu étoit couvert d'une taïe; il employa différens remèdes que le hasard, l'empirisme ou les bonnes femmes, lui indiquèrent.

Depuis un an, il s'étoit fait quelque amélioration, l'œil gauche présentoit à peine quelques traces d'opacité dans la cornée, le droit offroit la même taïe; le malade l'ayant frotté pendant cinq semaines d'un liniment âcre, attira de la douleur, de la rougeur, et un larmoyement continuel sur les deux yeux, et principalement sur le gauche; il se rendit à l'hôpital le 24 Juin, se portant bien d'ailleurs.

Les sang-sues appliquées auprès de l'œil le plus douloureux, et un cataplasme discutif ne servirent de rien.

Nous obsrvames pendant trois jours consécutifs, que les yeux à la vérité conservoient toujours leur rougeur; mais qu'ils devenoient douloureux chaque jour à une heure fixe, savoir, à quatre heures du soir, et que la douleur se prolongeoit jusqu'à l'aurore.

Du reste, il n'y avoit aucun vestige de fièvre ; mais la langue étoit couverte d'une matière jaunâtre, et toute la face avoit la même teinte.

Après lui avoir fait prendre pendant ces jours, des potions salines, le 6 Juillet, nous lui donnâmes un émétique, qui entraîna à différentes secousses, beaucoup de bile jaune et tenace ; dès ce soir même ; la douleur n'eut plus lieu, la rougeur persista.

Le 8 Juillet, comme il étoit revenu la veille un peu de douleur, que la bile se manifestoit sur la langue et le visage, un nouvel émétique excita d'abondantes évacuations de bile ; il n'y eut aucune exacerbation ce jour-là, ni les suivans : la rougeur indolente qui subsistoit encore, fut dissipée par l'application d'un vésicatoire auprès de l'œil.

Enfin, une certaine sensation douloureuse, accompagnée d'un larmoyement, ayant reparu de nouveau, et ne cédant ni aux colyres, ni aux purgatifs, un troisième vomitif fit encore rendre beaucoup de bile, et fut suivie d'une pâleur de la face et d'une guérison constante des yeux ; nous raffermimes l'estomac, par le secours de la rhubarbe et des amers.

SIXIÈME MALADE.

Parotides.

Une femme âgée de 38 ans, au commencement de Juin, éprouva une perte d'appétit, des frissons et de la chaleur, d'une manière irrégulière. Après un intervalle de 4 jours, la parotide du côté gauche s'étoit tuméfiée au point d'empêcher le mouvement

ment des machoires. Lorsqu'elle arriva à l'hôpital, on lui donna une décoction d'orge avec l'oximel et un sel neutre, et enfin l'émétique qui fit rendre par haut et par bas beaucoup de bile jaune et rouillée. Le volume de la parotide diminua avec la fièvre.

L'émétique fut répété trois différentes fois, à des intervalles de deux ou trois jours. La malade rendit toujours une grande quantité de bile, avec un soulagement marqué, jusqu'à ce qu'après le dernier émético-cathartique, il ne resta plus ni fièvre ni tumeur.

Nous eumes dans le même-temps une autre malade attaquée de fièvre d'été avec une parotide. Nous lui fimes une médecine anti-bilieuse, et elle se rétablit; mais lorsqu'elle vint, sa parotide étoit déjà pleine de pus; on lui donna aussi-tôt issue, ce qui ne guérit pas la maladie.

Nous travaillions nous-mêmes à la coction au moyen des dissolvans; nous excitions des mouvemens critiques, et une crise sûre et proportionnée à la maladie, en donnant des remèdes qui excitassent les selles et le vomissement à la fois. Elle eut aussi besoin de quatre émétiques.

Nous faisions suivre l'émétique de médicamens salins avec la rhubarbe, et après des évacuations convenables, et la cessation de la fièvre, nous raffermission nos malades avec les toniques et les stomachiques.

Je me suis toujours attaché à résoudre les parotides dans leur accroissement et avant la formation du pus, n'ayant jamais trouvé aucun avantage,

mais souvent beaucoup d'inconvéniens dans leur suppuration.

La seule diarrhée excitée par l'art, guérissoit promptement et sûrement la fièvre bilieuse et la parotide à la fois.

Je n'ai jamais vu de parotides critiques dans les fièvres miliaires, bilieuses, putrides et malignes. Je n'en ai jamais vu paroître dans notre hôpital avec ma méthode de traitement, et j'ai fait résoudre avec succès celles que les malades apportoient en arrivant, lorsque le pus n'étoit pas encore formé.

Lorsqu'un malade apportoit une parotide pleine de pus déjà formé, il falloit bien lui donner issue par l'incision ; mais cette cure étoit difficile, parce que les parties entourant l'abcès s'endurcissoient, ne se ramollissoient que fort tard, et la lenteur de la cicatrice causoit de l'ennui.

Si les parotides emportent la maladie.

Je me rappellois de Clazomène, demeurant auprès du puits de Phrinichidas, chez lequel le ventre s'étoit resserré. « Il survint des tumeurs douloureuses » auprès de l'une et l'autre oreille : mais le trente et » unième jour, il se déclara un flux de ventre de » matières aqueuses, et de la nature de celles qui » ont coutume de couler dans la dyssenterie. Les tu» meurs auprès des oreilles disparurent. »

SEPTIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse, avec des crachats sanguinolens.

Un savetier âgé de 20 ans, s'appercevoit depuis trois semaines qu'il perdoit l'appétit, et qu'il avoit la bouche amère.

Le 9 Juin, il se plaignit de mal de tête, de soif, de chaleur, de douleurs vagues dans les membres, et d'amertume de la bouche.

Le 10, il se joignit une douleur pungitive du côté droit; le ventre étoit resserré, il y eut peu de sommeil.

Le 13 Juin, tout avoit empiré; les selles étoient rares et difficiles, il toussa avec peine, et expectora des matières purement sanguinolentes.

Le 14, les symptômes avoient augmenté; les crachats étoient sanguinolens, copieux.

Le 15, il y avoit de la chaleur, de la soif, de l'agitation; les hypocondres étoient douloureux, le droit sur-tout.

Le 16, il nous fut apporté dans l'état de fiévre déjà décrit. La toux étoit sonore, les crachats n'étoient plus purement sanguinolens, mais muqueux et mêlés seulement de quelques filets de saug.

On lui donna une abondante boisson avec l'oximel, et sur le soir, un émétique; il rendit une grande quantité de matières glutineuses et bilieuses. Il resta une toux comme catarrhale; l'épigastre et le côté étoient moins douloureux; les crachats mu-

queux ne présentoient plus aucune trace de sang ; la fièvre étoit moindre, le goût meilleur.

Le 18, tous les symptômes s'étoient relâchés ; à peine restoit-il de la fièvre.

Le 20, la toux étoit très-rare ; les crachats peu copieux, muqueux, et la respiration libre ; le malade se tournoit facilemeat sur tous les côtés ; le desir des alimens, et les forces commencèrent à revenir.

Ayant alors laissé les boissons salines, nous fortifiames avec la rhubarbe et les amers ; et dans peu de jours, le malade fut en état de sortir.

Ce malade avoit fait, deux ans auparavant, la même maladie, s'étoit rétabli lentement et d'une manière imparfaite, car il lui étoit resté une toux sèche et une certaine oppression de poitrine.

HUITIÈME MALADE.

Péripneumonie bilieuse, avec des crachats sanguinolens.

Hémoptysie bilieuse.

Joseph Trexler, âgé de 28 ans, après s'être extraordinairement échauffé, le dernier jour de Mai, à un ouvrage de maçonerie, but de l'eau froide, ce qui lui causa des frissons qu'il voulut dissiper avec du vin et du poivre : mais il en résulta de la chaleur, et un point violent et aigu dans le côté gauche de la poitrine ; il s'alita le lendemain ; on lui fit une

saignée qui ne procura aucun soulagement ; il étoit oppressé de la poitrine, et toussoit beaucoup ; la douleur fixée à la partie inférieure de la poitrine du côté gauche, s'étendoit sur tout le thorax et vers le bas ventre ; les crachats étoient copieux et sanguinolens ; il avoit la bouche amère, et du dégoût pour les alimens.

Le 2 Juin, il vomit spontanément, sans être soulagé.

Le 3, il rendit de nouveau spontanément et sans amélioration, des matières amères et jaunes.

Le 4 Juin, il fut porté à notre hôpital ; la fièvre étoit forte, les crachats et la douleur étoient dans l'état déjà décrit ; l'abdomen ne pouvoit supporter le toucher ; on lui tira dix onces de sang, qui donna une croûte épaisse, phlogistique, d'un blanc jaune et dont la partie séreuse étoit verte ; mais il n'en résulta aucun soulagement.

Le 5 Juin, un émétique fit rendre beaucoup de matières jaunes, et semblables à de l'huile vieille ; l'oppression de poitrine diminua considérablement, la douleur de côté et de l'abdomen fut moindre, il resta peu de sang dans les crachats, et peu de fièvre.

Le 6, il ne restoit aucune fièvre, aucune trace de maladie.

Le 7, il se leva, et sortit peu de temps après de l'hôpital, sa santé étant bien rétablie.

Passage d'une constitution à une autre.

Sur la fin du printemps ; les fièvres inflammatoires disparoissent, et sont suivies de prés par d'autres, d'un caractère bilieux.

Fièvres compliquées.

La succession de ces deux espèces de fièvres ne se fait pas tout-à-coup ; mais de manière que les inflammatoires se retirent lentement, et que les dernières se trouvent mêlées avec les premières bilieuses qui les suivent.

Dans ce temps-là, nous avons souvent rencontré l'une et l'autre fièvre, l'inflammatoire et la bilieuse, réunnies dans le même individu.

Chez ce malade, il y avoit une complication de ces deux fièvres ; car nous avons trouvé la croûte du sang épaisse, phlogistique et tenace, caractère de l'inflammation, et nous avons fait rendre beaucoup de bile par le vomissement. Cependant le vice bilieux l'emportoit.

Méthode pour les fièvres compliquées.

Il faut aller le plutôt au devant du vice qui presse le plus, et qui est le plus dangereux ; rarement attaquent-ils avec des forces égales.

Dans le temps intermédiaire entre les derniers jours du printemps et les premiers de l'été, les fièvres bilieuses enflamment facilement le sang, de manière que dans les fièvres bilieuses de *ce temps*, il faut souvent commencer le traitement par la saignée même répétée ; mais lorsque l'été est avancé, l'usage de la saignée doit être très-rare.

La partie de l'année qui réunit la fin de l'automne avec le commencement de l'hiver, voit encore cette réunion de la bile avec la phlogose ; car dans ce temps, les stomacs plus chauds, et ayant repris leur

ton depuis que les chaleurs d'été qui les énervoient ; ont été éteintes par l'automne, modèrent et soumettent la bile effrénée jusqu'alors, de manière qu'elle produit plus rarement des maladies, et qu'elles sont le plus souvent du genre de celles sur lesquelles le froid répand plus ou moins d'inflammation.

Ainsi le commencement du printemps et la fin de l'automne, sont comme la réunion des deux parties principales de l'année, l'été et l'hiver ; et les maladies formées du vice d'été et d'hiver, doivent marquer ces deux temps moyens de deux saisons opposées, si toutefois tout se passe dans l'ordre naturel.

Cette considération annuelle des saisons, ne peut échapper impunément à aucun médecin, puisque d'après Hippocrate, « les temps de l'année nous » font présumer les maladies.

» Mais il faut connoître dans quels temps de l'année » les humeurs prédominent, quelles maladies elles » forment dans chaque individu, et quelles affec- » tions elles produisent dans chaque maladie. Hip. » des humeurs, chap. III ».

NEUVIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse.

Pleurésie d'été.

Un jeune homme âgé de 18 ans, ravaudeur, le 9 Juillet, eut froid et chaud alternativement, et se plaignit d'une oppression de poitrine par intervalle ;

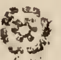
Il avoit d'abord ressenti vers la mamelle droite, une douleur pleurétique, qui s'étoit bientôt après répandue dans tout le côté de la poitrine, et qui augmentoit dans la toux et la respiration ; il se couchoit plus facilement sur le côté sain ; la bouche étoit amère, avec dégoût, et une soif inextinguible ; il éprouvoit des ardeurs en urinant, avoit le ventre resserré, l'estomac étoit douloureux au toucher, la langue hérissée de poils jaunâtres.

Tel fut l'état de la maladie jusqu'au 14 Juillet qu'il vint à l'hôpital ; après avoir fait précéder une abondante boisson dissolvante, nous donnâmes sur le soir un vomitif ; il rendit par haut des matières bilieuses, et alla plus souvent par bas ; dans la nuit il se déclara des sueurs copieuses ; il restoit à peine de la fièvre et de la douleur dans le côté.

Le 15 Juillet, la fièvre avoit disparu, la bouche étoit légèrement amère.

Le 17 Juillet, il fit usage d'une teiture aqueuse de rhubarbe, avec un peu de sel neutre, il passa ensuite à celui des amers, et se rétablit parfaitement et en peu de jours.

Il avoit vers l'angle externe de l'œil, près de la cornée, un petit tubercule blanc, proéminant d'environ trois lignes, qu'il portoit depuis sa naissance, sans que sa vue en fût lésée.



DIXIÈME MALADE.

Cholera, pleurésie bilieuse, crachats sanguinolens.

Cholera, crachats sanguinolens.

Un domestique avoit fait une maladie aiguë pendant l'été, trois ans auparavant; depuis ce temps, il avoit joui d'une bonne santé.

Le 16 Août, au matin, il eut un frisson de deux heures, qui fut suivi de chaleur; bientôt saisi d'une oppression de poitrine, d'une toux fréquente, et d'une douleur violente et pungitive, vers la mamelle gauche, il fut obligé de s'aliter.

Le 17 Août, il y avoit de la chaleur, du dégoût, il vomit dix fois spontanément, des matières vertes, amères, et alla sept fois à la garde-robe.

Le 18, la chaleur, les selles, le vomissement étoient comme la veille; les nuits se passoient sans sommeil, la douleur de côté et la toux acquirent de l'intensité; les crachats furent sanguinolens.

Le 19 Août, la chaleur étoit forte, les selles très-fréquentes, il vomit sept fois spontanément des matières toujours bilieuses; les crachats étoient par fois mêlés de sang.

Le 20 Août, la fièvre pérsistoit, il vomit quatre fois, alla neuf fois à la selle, cracha quelque peu de sang, et passa la nuit sans dormir. Jusqu'à cette époque, il n'avoit employé aucun remède.

Le 21 Août, où il fut porté à notre hôpital, il vomit sept fois dans la matinée; la chaleur étoit

grande, le pouls fort, plein, dur et accéleré ; la face jaune, la langue sèche, la respiration difficile. Le malade étoit étendu sur le dos, se tenoit couché, cependant sur le côté affecté plus facilement que sur le côté sain ; la douleur de côté étoit aiguë, augmentoit dans la toux, dans la respiration et au toucher.

Il avoit la diarrhée, une toux considérable et des envies de vomir chaque fois qu'il prenoit quelque chose.

Les crachats étoient glutineux, comme teints de rouille, amers au goût, et mêlés de quelques filets de sang ; il prit une copieuse boisson de décoction d'orge et d'oximel.

Le 22 Août, les selles et les vomissemens s'étant arrêtés, l'oppression, la toux, la douleur de côté devinrent plus considérables ; vers midi, ayant pris un émétique, il rendit en quantité des matières amères glutineuses, légèrement jaunes, avec un soulagement notable et subit ; car la douleur de côté, l'oppression et la fièvre, disparurent complettement ; les crachats diminuèrent, et n'offrirent plus de sang ; la langue devint humide et belle, la diarrhée s'arrêta.

Il fit usage dans la suite, de doux remèdes salins, et d'un peu de tartre stibié, jusqu'à la fin du mois, et après s'être prémuni contre les rechutes, par le moyen des amers, il sortit parfaitement rétabli.

Espèce particulière d'hémoptysie, observée fréquemment.

Les observateurs attentifs, savent parfaitement

qu'il existe une hémoptysie bilieuse, et qu'elle est quelquefois fréquente dans les mois d'été ; ce fait n'a pas encore assez occupé l'attention des médecins, et la pratique usitée dans les hémorragies pulmonaires ne convient nullement dans ce cas ; la saignée surtout répétée réussit mal, et tout les autres remèdes qui soulagent et guérissent les autres espèces d'hémoptysie, exaspèrent celle dont nous parlons.

L'hémoptysie bilieuse. Ses signes diagnostics. Traitement.

L'hémoptysie *bilieuse*, est ordinairement un symptôme de la fièvre bilieuse, comme le prouvent les exemples déjà cités : quelquefois même, les personnes crachent abondamment le sang, sans aucune fièvre du moins manifeste, mais non sans des signes d'un amas de bile dans les premières voies. Vous concevrez de justes soupçons d'une hémoptysie bilieuse, si l'on est en été ; si vous observez de symptômes bilieux dans l'individu qui crache le sang, s'il n'est pas habitué à l'hémoptysie dans tout autre temps, et s'il n'a point cette conformation du corps, sujette d'abord au crachement de sang, puis à la phthisie ; l'émétique arrête cette hémoptysie, quelque considérable qu'elle soit, avec autant de sûreté et de promptitude, qu'il emporte la cardialgie, les renvois désagréables et les nausées, lorsque l'estomac est chargè de crudités.

Nous en avons vu plusieurs, qui après le premier vomissement, n'ont pas rendu une goutte de sang ; ceux qui n'avoient pas tout ce succès, obtenoient au moins cet avantage, de ne cracher plus qu'un peu de sang, et pendant peu de temps après le vomitif,

et de jouir d'une santé constante lorsqu'ils avoient fortifié l'économie gastrique au moyen des stomachiques et des amers.

La vérité de cette assertion est fondée sur l'observation seule, observation fidèle, exacte, et répétée un grand nombre de fois dans notre hôpital.

Nos émétiques excitent non-seulement le vomissement, mais encore des selles, et sont composés de deux scrupules, ou d'une drachme de racine d'ipécacuanha et d'un grain, rarement de deux de tartre stibié.

Nous avons voulu quelquefois lâcher le ventre, au lieu d'exciter les vomissemens, mais rarement cette purgation nous a réussi, et j'ai encore ici été convaincu que les purgatifs ne pouvoient faire l'office des émétiques.

Je me souviens avec plaisir d'un jeune homme autrefois Mahométan, initié maintenant dans la religion chrétienne, qui dans le mois de Juillet de l'année 1776, fut attaqué d'une fièvre bilieuse, avec un crachement de sang considérable. Ayant prescrit à ce jeune homme un émétique, au moment où il avoit une hémoptysie, et assurant que ce remède étoit nécessité par l'état actuel du malade, ceux qui étoient avec moi crurent que je déraisonnois, et attendirent l'événement avec une impatience secrète, persuadés qu'il n'arriveroit pas moins au malade, que de rendre l'ame, avec son sang et la bile à la fois; mais qu'arriva-t-il ? Le malade vomit beaucoup de bile, il ne parut pas un filet de sang, et la fièvre disparut.

La même observation devint dans la suite si familière, qu'elle ne causa plus d'étonnement.

ONZIÈME MALADE.

Pleurésie bilieuse fort grave, ou maligne.

Pleurésie maligne.

Un musicien âgé de 26 ans, avoit essuyé une pleurésie, trois ans auparavant dans notre hôpital, et avoit joui depuis cette époque d'une bonne santé.

Au commncement de Juin, il se plaignit d'une amertume de la bouche, de dégoût, de nausées, d'envies de vomir sans vomissement, de renvois étrangers, fétides, sans autre mal d'ailleurs et sans discontinuer d'aller.

Le 15 Juin, il fut saisi de chaleur et d'une douleur pleurétique répandue dans tout le côté gauche de la poitrine, augmentant dans les inspirations, et se faisant sentir aussi dans l'épaule contiguë; il toussoit, souffroit de la tête, se couchoit difficilement sur le côté affecté. Le soir, tout avoit empiré, les selles étoient copieuses, fréquentes, le sommeil léger, troublé; les urines causoient de la cuisson.

Le 16 Juin, il eut froid et chaud alternativement et d'une manière irrègulière; il rendit quatre fois spontanément des matières jaunes, vertes, le côté étoit plus douloureux, il fut forcé de s'aliter; il se fit tirer du sang de son propre mouvement, mais n'en fut point soulagé; la diarrhée continua.

Le 17 et 18 Juin, la chaleur étoit continuelle ; les selles, les vomissemens comme la veille ; la soif étoit considérable.

Le 19, il fut apporté dans notre hôpital ; la tête étoit embarrassée, pesante, douloureuse, le goût amer, la bouche muqueuse, les renvois fétides, putrides, la langue comme enveloppée de lin jaunâtre, sèche vers sa racine ; il y avoit des envies de vomir sans vomissement ; la partie antérieure de la poitrine, depuis le col, jusques et y compris l'épigastre, étoit comme comprimée par un poids pesant ; la douleur de l'épaule et de côté, étoit un peu moins violente qu'auparavant ; il toussoit, expectoroit peu ; les selles étoient fréquentes, la couleur de la face étoit blême, d'un verd-jaune, il y avoit de la chaleur, de l'altération, le pouls étoit fort, plein, un peu plus fréquent que dans l'état naturel.

Le soir, il eut une oppression très-considérable des hypocondres, de l'anxiété, de l'agitation ; les crachats étoient en petite quantité et mêlés de sang. On lui donna pendant le jour une abondante boisson dissolvante, et le soir un émétique ; il rendit beaucoup de matières très-tenaces, et très-amères ; la nuit fut meilleure, la diarrhée s'arrêta, il ne restoit plus de douleurs dans l'épaule, très-peu dans la poitrine ; il passa ainsi la moitié du jour suivant plus commodément qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Mais depuis le midi du 20me. jour, la fièvre s'accrut ; le pouls devint plus dur et plus fréquent que la veille ; l'oppression des hypocondres recommença ; le respiration étoit douloureuse, sans que le point de côté fût augmenté ; il survint du météorisme, la diarrhée reprit, la raison chanceloit, la toux

étoit très-fréquente et les crachats sanguinolens. Ce soir là, on lui tira cinq onces de sang ; la croûte étoit épaisse, jaunâtre et ne se contractoit pas ; le serum parut verd ; la nuit fut agitée, il y eut des hoquets, de la diarrhée.

Le 21 Juin, comme l'estomac et les intestins étoient surchargés d'humeurs étrangères, bilieuses et pituiteuses, et que leur grande quantité ayant déjà passé au-delà des premières voies, se jettoient abondamment sur les poumons, je crus qu'il étoit nécessaire de commencer par nettoyer l'estomac et les intestins, vers lesquels la matière étoit profondément descendue, et de débarrasser au plutôt les poumons presque suffoqués par la turgescence des humeurs ; c'est pourquoi je donnai fréquemment une boisson légèrement saline, propre à nettoyer le canal intestinal.

Ensuite je fis une petite saignée de six onces seulement, afin de faire tomber la force et la dureté du pouls, de désemplir un peu le système sanguifère, et de faire circuler plus librement la matière étrangère au travers des poumons.

Règle à observer dans les métastases.

Toutes les fois qu'une matière étrangère se jette sur quelque viscère et menace de dauger, j'ai coutume de considérer entr'autres choses, si la matière qu'il se dépose quelque part, s'arrête, parce que les forces vitales trop abattues ne peuvent la pousser au-delà : dans lequel cas, les vésicatoires et les cordiaux fournissent souvent un secours prompt ; ou si les forces vitales étant encore dans leur vigueur, la

matière ennemie se précipite par violence et impétuosité ; dans cet état de choses, il ne conviendroit pas d'exciter les forces par les cantarides, ou tout autre stimulant ; il vaut mieux céder un peu à l'irruption de l'ennemi et lui ouvrir le passage, de peur que resserré dans des sentiers trop étroits, il ne se ferme lui-même toute issue ; alors je tire du sang ; mais avec précaution, économie, et par intervalle ; enfin je tâche de rendre les passages libres par des boissons et des fomentations émollientes.

J'ai coutume de me comporter ainsi sur-tout dans les métastases sur les poumons et sur le cerveau, où le danger est le plus grand. C'est une chose très-délicate dans la pratique de la médecine, que de prendre un parti prompt à cause de l'excès du péril. Mais dans ce cas-ci comme dans beaucoup d'autres, on ne peut établir des règles évidentes que chacun comprenne facilement. Une appréciation juste et raisonnée de tout ce qui regarde le malade, appréciation acquise par une expérience assidue, variée et judicieuse, et beaucup de méditation, indiquera plus sûrement la conduite à tenir dans ces circonstances périlleuses.

La diarrhée, la difficulté de la respiration, le crachement de sang persistèrent pendant ce jour. Les hocquets reparurent par temps.

Le 22 Juin, il n'y eut plus de hocquets, tout s'étoit un peu amélioré.

Le 23, la tête, le goût, le coucher étoit dans un meilleur état. La toux continuoit avec des crachats glutineux, non-sanguinolens, la langue étoit visqueuse, couverte de filamens. Toute la région hypogastrique étoit douloureuse dans le moment de la

toux

toux et de la respiration. La douleur du côté étoit beaucoup moindre. Les selles étoient fréquentes, vertes, tenues, mêlées de quelques matières dures, petites, semblables à des crotins de chèvres Les potions salines furent continuées. La chaleur et le pouls étoient presque comme dans un homme sain. Les urines étoient bilieuses.

Le 24 Juin, il se trouva bien. Le ventre étoit comme la veille. L'épigastre restoit à peine sensible.

Le 25, le côté étoit légèrement douloureux, les selles d'un verd saturé, fréquentes et copieuses, mêlées de matières glutineuses, tremblantes et semblables au sperme de grenouilles. La langue étoit plus propre que les jours précédens, la toux légère, les crachats glutineux ; à peine restoit-il un vestige de fièvre. Nous joignîmes au sel policreste, tantôt le sel ammoniac, tantôt l'antimoine diaphorétique non-lavé. Ces remèdes excitoient les selles et firent disparoître la toux et les crachats. L'appétit et les forces revinrent, de manière qu'au commencement de Juillet, il retourna vers les siens, jouissant d'une santé parfaite.

Ceux qui établissent des pleurésies bilieuses, putrides, malignes, pestilentielles, ne décrivent pas des pleurésies réellement différentes, mais seulement des degrés et des dangers différens de la même maladie.

Pleurésie bilieuse, putride, maligne, pestilentielle.

L'humeur bilieuse dépourvue d'une acrimonie particulière, produira une pleurésie *bilieuse* simple ; si elle est très-abondante, très-âcre, abattant les forces, et si elle a passé en grande partie au-delà des

premières voies, elle produira une pleurésie maligne et enfin pestilentielle.

Comment la pleurésie bilieuse se change en maligne.

J'ai vu des pleurésies simples, dans leur principe, sous tous les rapports, qu'un mauvais traitement, des saignées répétées rendoient malignes.

Méthode qui convient alors.

J'ai toujours opposé à cette pleurésie quelle que fût son intensité, cette méthode de traitement que de nombreuses observations m'avoient montrée avantageuse dans la fièvre bilieuse, simple ou putride, ou maligne. Je donnois des dissolvans, des salins, auxquel je joignois un émeto-cathartique; et enfin je lâchois doucement le ventre au moyen des sels neutres les plus doux.

Cette méthode répondoit à mes vœux dans la pleurésie bilieuse simple. Quant au quinquina, au camphre et aux vésicatoires, je pensois qu'après l'évacuation de l'estomac et des intestins, ils étoient utiles par accident, et dans le cas seulement, où les forces vitales chancelantes ont besoin d'être soutenues par les cordiaux.

Notion de la malignité.

Ceux-là connoissent mal la malignité de la pleurésie, qui dès qu'ils voient la maladie s'exaspérer par la saignée, accusant aussi-tôt je ne sais quelle putridité du sang, recourent aux anti-septiques, tirés sur-tout de la classe des stimulans.

Ces hommes, contens de connoître les noms dont l'art se sert, méprisent la connoissance des choses.

DOUZIÈME MALADE.

Fièvres rhumatismale, d'origine bilieuse.

Fièvre rhumatismale.

Une jeune fille âgée de dix-huit ans, avoit eu un mois auparavant un érysipèle dont elle avoit été guérie en peu de temps dans notre hôpital, et s'étoit retirée bien portante d'ailleurs, si ce n'est que jusqu'à ce jour, elle avoit encore de fréquens maux de tête.

Le 20 Mai, elle fut sans appétit. Le mal de tête étoit plus considérable, elle eut froid et chaud alternativement, et sua copieusement. Bientôt les lombes et les cuisses furent prises comme d'une violente douleur rhumatismale, les malléoles et le genou du côté droit se tuméfièrent et devinrent très-douroux, la peau conservant sa couleur naturelle. Le mouvement des membres affectés étoit impossible. La malade ne prenoit aucun repos.

Le 21, la chaleur fut continuelle. Tout avoit empiré.

Le 22, les choses étoient comme la veille. Elle ne pouvoit faire le plus léger mouvement des extrêmités inférieures, sans les plus vives douleurs. Les sueurs furent abondantes, il n'y eut point de sommeil.

Le 23 Mai, même état. Elle fut portée à l'hôpital, ayant les joues et toute la face, comme si elle s'étoit

mis du rouge, beaucoup de chaleur, le pouls plein, fort dur et très-accéléré ; la langue étoit propre, il n'y avoit aucun mauvais goût ni aucune douleur vers l'estomac.

On luit fit une copieuse saignée ; le sang tiré offrit à peine quelque chose de la partie rouge, mais une croûte lardacée, épaisse, jaunâtre, tenace, étendue, et ne se relevant point par un bord dentelé, comme il arrive ordinairement chez les pleurétiques.

Le dessus de l'une et l'autre main, et les carpes commencèrent à se tuméfier aussi, à devenir très-douloureux et immobiles ; après la saignée on lui appliqua deux vésicatoires aux jambes ; il y eut une augmentation de la fièvre et de la douleur, qui s'étendit sur tout le bras d'un côté et d'autre, beaucoup de sueurs, point de sommeil.

Le 24 Mai, les choses étoient les mêmes ; elle prit un émétique, qui entraîna de matières bilieuses, épaisses, muqueuses, en grande quantité ; elle alla fréquemment à la selle ; pendant quelques heures après l'émétique, elle ne se ressentit presque plus de la douleur qui revint cependant dans la nuit presque aussi forte qu'auparavant, et écarta le sommeil au milieu de sueurs abondantes.

Le 25, la douleur étoit la même que la veille, surtout dans les articulations ; la nuit se passa sans sommeil.

Le 26, un nouvel émétique entraîna de nouvelles matières bilieuses. Après les vomissemens, elle éprouva un soulagement marqué pendant un temps plus long. Elle ne dormit pas encore cette nuit-là ; cependant les extrêmités furent moins douloureuses et un peu plus libres.

Le 27, la tuméfaction, la douleur, l'immobilité reparurent. Le médecin qui me remplaçoit ce jour-là, fit ouvrir la veine et tirer une livre de sang qui présenta la même croûte phlogistique que la première fois. La saignée ne produisit aucun soulagement.

Le 28, elle prit le matin, un émétique. Les vomissemens furent copieux, bilieux, la tuméfaction des articulations diminua, à peine resta-t-il quelque douleur. Les membres furent mobiles pendant tout le jour. Il y eut un peu de sommeil.

Le 29, la douleur revint, quoique moins forte qu'auparavant. Les membres furent moins mobiles que la veille. Vers midi, un émétique entraîna une bile abondante et épaisse. Elle en fut très-soulagée et dormit.

Le 30, tout étoit amélioré.

Le 31 Mai, il restoit à peine quelque douleur, quelque gonflement dans les articulations. Les mouvemens étoient libres.

Le 1er. Juin, tout étoit en bon état. Vers midi, elle éprouva une ardeur vers l'estomac; le reste alloit bien.

Le 2, 3 Juin, tout alloit bien.

Le 4, l'ardeur précédente de l'estomac revint pendant la nuit. La douleur des malléoles se déclara de nouveau. Un émétique donné sur-le-champ, ayant entraîné beaucoup de matiéres bilieuses et muqueuses, rendit de nouveau à la malade sa tranquillité.

Depuis ce temps, elle fit usage de teinture de rhubarbe aiguisée d'une petite dose d'un sel neutre, pour entretenir la liberté du ventre, et entraîner les matières bilieuses qui restoient encore, ou qui auroient pu se former de nouveau.

Dans les temps intermédiaires entre les émétiques, nous prescrivions des médicamens dissolvans et salins, afin de disposer le foyer morbifique à subir une *crise artificielle* que devoit produire l'émétique qui alloit suivre.

Après chaque émétique, le malade ressentit un soulagement *marqué*, et *soudain* elle rejetta toujours des matières jaunes et d'un jaune verd.

Quoique la douleur revînt ordinairement le lendemain, elle revenoit toujours avec moins d'intensité, et à des intervalles plus considérables, jusqn'à ce qu'elle disparut enfin totalement.

Après chaque émétique, cette rougeur intense de la face tomba beaucoup, jusqu'à ce qu'elle se changeât en cette pâleur salutaire que la malade conserva dans sa convalescence.

Dans la suite, elle mut librement ses membres, et ne conserva point cette incommodité dont j'ai vu beaucoup de malades affligés pendant fort long-temps, à la suite des *fièvres rhûmatismales d'un caractère bilieux*, incommodité qui les empêchoit totalement, ou ne leur permettoit qu'avec peine, de lever le bras jusqu'à la tête, par les douleurs vives qui restoient dans les épaules.

Souvent quoique cette fièvre soit tombée, il se fait une certaine distorsion des doigts, et leurs articulations s'alongent.

Mais chez cette malade, traitée d'après cette méthode, il ne resta aucune trace de difformité ni de douleur.

Je n'entrepris qu'avec dégoût la cure de cette maladie que j'avois vu si souvent d'une opiniâtreté extrême; mais ce traitement prompt et efficace, em-

porta cette infirmité longue de sa nature, avec un succès qui surpassa mes espérances.

Production de certaines tumeurs dans la fièvre bilieuse.

Nous savons par des observations certaines, que les gonflemens douloureux des articulations, des parotides, des glandes sous-maxillaires, des lieux voisins des apophyses mastoïdes, des glandes du col, de la tyroïde, et des amigdales, sont produites par un vice éloigné, je veux dire par un vice du systême gastrique, et de nature bilieuse ; ce fait est peut-être difficile à expliquer ; mais il doit suffire d'avoir des observations certaines, quoique nous n'en connoissions pas la cause.

Celui qui se laisse tromper par les symptômes différens d'une même fièvre, de manière qu'il applique à chacun d'eux une nouvelle méthode, comme à des maladies différentes, ne perd-t-il pas son temps, à amputer quelques branches, laissant exister le tronc de l'arbre.

Tout m'avoit porté à croire que cette maladie étoit d'une origine inflammatoire plutôt que bilieuse ; mais les suites m'apprirent que cette opinion étoit juste.

Je vois fréquemment dans les maladies bilieuses, la figure très-rouge, comme si on l'avoit peinte avec du minium ; mais quoique cette rougeur intense couvre les joues, cependant vers la commissure des levres et les aîles du nez, elle est remplacée par une pâleur d'un jaune verd. Je suis si loin de prendre cet état du visage, sur-tout s'il s'y joint un certain

luisant des yeux, comme s'ils étoient innondés de larmes, pour un signe d'une vraie inflammation, que je place au contraire parmi les signes diagnostics d'une bile, surchargeant les premières voies.

Cette observation est si usuelle et si commune, que celui qui voit une figure colorée comme je viens de le dire, peut annoncer avec certitude, une bile innondant les premières voies; le diagnostic est rendu plus certain encore, par le tremblement de la langue, et celui de la lèvre inférieure en parlant: comme cela arrive aux enfans qui redoutent un précepteur austère, et ne savent comment se justifier; enfin une langue comme couverte d'un lin jaunâtre, confirme le diagnostic.

Chez cette fille dont nous parlons, quoique la face fût rouge, comme si elle eût été frottée avec du suc de groseilles, il n'y avoit cependant pas cette pâleur autour des ailes du nez, et à la commissure des lèvres; elle n'offroit pas non plus, ce tremblement de la lèvre inférieure, ni de la langue qui étoit propre comme dans l'état de santé.

Je crus dans le principe que ce rhumatisme étoit inflammatoire, et cela avec d'autant plus de confiance, que je voyois dans le sang, une croûte épaisse, tenace, étendue, telle qu'elle est dans les rhumatiques; mais le peu de soulagement de la saignée, ou plutôt l'augmentation des douleurs, la couleur de la croûte phlogistique, qui n'étoit pas blanche, mais d'un jaune légèrement verd, les autres maladies de ce temps, qui étoient indubitablement bilieuses, me firent connoître le vrai caractère du mal.

TREIZIÈME MALADE.

Fièvre semblable à la précédente.

Rhumatisme bilieux.

Une fille âgée de 22 ans, le 22 du mois de Mai, eut froid et chaud alternativement, et se plaignit d'une douleur pungitive à la partie supérieure du sternum, douleur qui n'étoit point accompagnée de toux.

Le 23, la douleur avoit disparu de cet endroit et s'étoit portée sur les muscles latéraux de la cuisse. La malade étoit sans appétit, avoit des envies de vomir, la bouche très-amère, et des alternatives de froid et de chaud.

Le 24 Mai, elle s'alita ; la soif étoit intense, les deux genoux douloureux ; sur le soir, le dos et les lombes furent saisis d'une douleur comme déchirante, qui parcouroit les deux faces interne et externe de la cuisse, et s'étendoit jusqu'aux malléoles ; la nuit se passa sans sommeil, la fièvre fut comme la veille.

Le 25, tous les symptômes du jour précédent avoient empiré ; il s'y joignit un gonflement des pieds, sur-tout vers les malléoles, gonflement très-douloureux au toucher, et conservant la couleur naturelle de la peau ; les articulations des pieds étoient immobiles, les souffrances extrêmes, la fièvre

et la chaleúr considérables ; point de repos ; la malade poussoit des cris.

Le 26, les deux poignets se tuméfièrent ; le gonflement étoit très-douloureux, de couleur naturelle, et disparut après l'espace de deux heures ; le reste étoit comme la veille.

Le 27, la chaleur se soutint tout le jour ; il n'y eut aucun soulagement.

Le 28, elle fut apportée à notre hôpital ; la langue étoit sèche, le creux de l'estomac douloureux, ne pouvoit supporter le toucber ; les joues étoient rouges, avec une pâleur verdâtre autour des lèvres et du nez ; il y avoit un sentiment de fourmillement dans les extrêmités supérieures ; les pieds et les mains restoient enflés, très-douloureux, ne pouvant supporter le toucher, et de couleur naturelle ; les douleurs rhumatismales du dos et des extrêmités inférieures, aumentoient pendant la nuit ; le pouls étoit fort, plein et dur ; tout le reste étoit dans l'état précédent ; la malade prit des dissolvans salins.

Le 29 Mai, ayant pris un émétique, elle vomit une seule fois, et en petite quantité : elle eut trois selles ; rien ne s'améliora.

Le 30, la langue étoit humide, bilieuse, les autres symptômes se soutenoient ; ayant pris un émétique dans l'après midi, elle rendit une petite quantité de matières épaisses, et alla dix fois à la selle ; on lui continua ses boissons salines dissolvautes.

Le 31 Mai, les extrêmités, la cuisse droite exceptée, n'étoient plus douloureuses, plus tuméfiées, et avoient un peu plus de mobilité ; il s'établit une sueur continuelle ; on insista sur les remèdes salins ; la langue étoit chargée, tout étoit beaucoup amélioré.

Le premier Juin, à cause de l'amertume de la bouche, d'une douleur oppressive de l'estomac, et de quelques restes des premiers symptômes, elle prit un émétique qui procura deux vomissemens et cinq selles. Les membres furent beaucoup plus mobiles, aussi-tôt après l'effet du vomitif; la langue devint blanche, le goût bon; la douleur fut légère, obtuse, parcourant les membres par intervalle; la sueur fut copieuse, tout le reste en meilleur état.

Le 9 Juin, ayant continué l'nsage des médicamens salins, et ensuite des dissolvans plus puissans, auxquels on ajouta, dans les derniers temps, les stomachiques, elle se trouva complétement rétablie.

QUATORZIÈME MALADE.

Colique pituitoso-bilieuse.

Colique.

Une fille âgée de 24 ans, d'une complexion lâche, étoit accoutumée à des règles très-copieuses, et durant plusieurs jours. Le 9 du mois d'Avril, lorsque ses règles couloient abondamment depuis 7 jours déjà, elle fut saisie subitement et sans cause connue, le même flux menstruel se soutenant toujours, d'une violente douleur de tout l'abdomen, qui se tuméfia peu-à-peu, et ne put supporter le toucher. La malade toussoit de l'estomac, dont la douleur étoit violente et continuelle, mais principalement pendant la toux;

elle crachoit en petite quantité des matières glutineuses et vertes ; la poitrine étoit libre.

L'hypocondre droit étoit pris d'une douleur très-aiguëe, qui augmentoit dans l'inspiration ; le coucher étoit difficile sur le côté gauche, à cause du sentiment d'un poids dans les entrailles, qui sembloit tomber sur ce côté, et empêchoit l'inspiration ; il y avoit de la fièvre.

Comme elle n'étoit pas alors à l'hôpital, elle fit appeller un médecin, qui par de fréquens lavemens, par des fomentations émollientes sur tout l'abdomen, des saignées répétées et des vésicatoires, arrêta la douleur de colique, sans cependant détruire celle qui avoit affecté l'hypocondre droit, ni la difficulté de se coucher sur le côté gauche. La cardialgie étoit continuelle, la face devenoit jaune après le repas, les membres étoient douloureux comme s'ils eussent été affectés de rhumatisme ; la langue après le sommeil étoit d'un j'aune verd, la bouche amère ; elle supporta ainsi sa maladie sans s'aliter.

Le 9 Mai, ses règles étant revenues de nouveau, et ayant coulé abondamment et pendant plusieurs jours, elle commença à être attaquée comme le mois précédent, mais d'une manière plus forte ; on employa les mêmes remèdes, avec le même résultat ; la malade conserva, mais avec beaucoup plus de violence, les mêmes restes d'une maladie appaisée plutôt que guérie ; il s'y joignit de plus l'enflure des jambes.

Le 9 Juin, après un crachement de sang de 48 heures, des frissons, et de légères douleurs de coliques par intervalle, les règles reparurent abondamment et durèrent plusieurs jours ; sur leur fin, elle

éprouva de la chaleur ; la région épigastrique devint très-douloureuse et tendue.

Le 17 Juin, après une copieuse boisson de bière, elle éprouva des douleurs dans l'abdomen, de l'agitation, et passa la nuit sans sommeil.

Le lendemain (18 Juin), tout avoit empiré. Elle entra à l'hôpital sur le soir. La bouche étoit amère et pleine de pituite. L'état de la langue et de la face étoit comme dans les maladies bilieuses. Il y avoit une difficulté de respirer, avec nne petite toux très-fréquente, et une ardeur à la partie inférieure du sternum. Elle éprouvoit des douleurs atroces dans tout l'abdomen qui étoit enflé, tendu, de manière qu'elle redoutoit même l'approche de la main. Il y avoit de la chaleur, une douleur aiguë dans l'hypocondre droit, et beaucoup de peine à se coucher sur le côté opposé. L'anxiété étoit grande. La malade se plaignoit. Le pouls étoit fort; plein et plus fréquent que dans l'état naturel.

Je fis tirer huit onces de sang qui parut d'un rouge vermeil, lorsqu'il fut coagulé. Je donnai des émolliens, en boisson, en lavemens, et j'en appliquai extérieurement sur le ventre sans obtenir le moindre soulagement.

Le 19, aux symptômes déjà existans se joignirent des nausées et un vomissement spontané et difficile, d'une petite quantité de pituite et d'un peu de bile. Le ventre n'avoit rien rendn depuis quatre jours, quoiqu'il eût été fréquemment sollicité par des lavemens émolliens ou irritans. Elle rejetta une potion saline, sans presque aucun soulagement. Sur le soir, ayant pris une demi-drachme d'ipécacuanha et un grain de tartre émétique, elle rendit une grande quantité

de pituite, et alla huit fois à la selle, avec un soulagement marqué.

Le 20 Juin, l'état des choses étoit beaucoup meilleur.

Le 24, ayant fait usage jusqu'à cette époque de médicamens salins, à l'effet d'inciser et d'entraîner la pituite au-dehors, elle commença à desirer des alimens.

Le 25 Juin, il restoit quelque douleur de l'hypocondre droit. L'abdomen étoit légèrement tuméfié. Elle prit un émétique qui entraîna beaucoup de pituite, et procura du soulagement. Les médicamens salins avec la rhubarbe et les amers furent continués.

Le 30 Juin, les dents étoient chargées et couvertes d'un limon, la bouche remplie d'un mucus copieux et tenace. Un émétique procura des vomissemens et de selles pituiteuses avec quelque soulagement. On lui continua les salins; la rhubarbe et les amers, avec des frictions sur l'abdomen.

Le 4 Juillet, à cause d'une pression vers le cardia et parce que la langue étoit villeuse et chargée, ayant pris un nouvel émétique, elle rendit de la pituite par haut et par bas, avec facilité et beaucoup de soulagement. On fit suivre les stomachiques avec le sel ammoniac: mais trois jours après, l'abdomen commença de nouveau à devenir douloureux; la malade éprouvoit un pincement vers le cardia, une oppression de poitrine, et expctoroit abondamment des crachats semblables à de la colle. Je lui fis donner sur-le-champ et par épicrase, un purgatif composé de manne, d'un sel neutre et de crême de tartre.

Elle fit usage de ce même remède pendant plusieurs jours, et au moyen des selles fréquentes et copieuses

qu'il procuroit chaque jour, la malade jouit d'une bonne santé, jusques à ce que,

Le 13 Juillet, cette liberté du ventre s'étant ralentie depuis deux jours, la malade se plaignit de nouveau d'une amertume de la bouche et d'une grande abondance de mucus, se trouvant bien pour tout le reste. De-là, nous lui fîmes prendre un émétique qui entraîna une grande quantité d'une pituite amère que vous auriez pris plutôt pour de la bouillie.

On la mit à l'abri de nouvelles rechutes par l'infusion de rhubarbe, les sels neutres, les stomachiques amers, l'exercice, le vin et des frictions plus fortes sur l'abdomen.

Sur la fin du même mois, elle retourna chez elle, jouissant d'une bonne santé, ayant sur-tout l'estomac et les intestins en très-bon état, quoique j'eusse désiré qu'elle eût continué plus long-temps le traitement confirmatoire, et qu'elle eût fortifié davantage cette compléxion lâche qui lui étoit naturelle.

QUINZIÈME MALADE.

Colique semblable à la précédente.

Une femme âgée de 34 ans, mère de neuf enfans, étoit sujette à de fréquentes douleurs de colique, supportables pour l'ordinaire. Elle ne goûtoit pas ses alimens depuis bien du temps : elle a ses règles dans le moment actuel.

Le 17 et 18 Juin, elle fut saisie d'une douleur rhumatismale dans les membres. A cela se joignit

une douleur de l'abdomen atroce et insupportable par intervalle, avec déchirement, ardeur et torsion. La malade avoit la bouche amère, du dégoût, des nausées, des vomissemens même fréquens et spontanés d'une pituite très-ductile, verte et amère. Le ventre étoit resserré. Elle marchoit difficilement, ne dormoit point, étoit inquiète, se plaignoit beaucoup.

Le 20 et 21 Juin, elle ne vomit plus, tout le reste avoit empiré. L'abdomen étoit gonflé, elle éprouvoit des frissons fréquens et passagers. La chaleur étoit médiocre, il y eut de la sueur, de l'anxiété, la nuit se passa sans sommeil.

Le 22 Juin, elle entra à l'hôpital. La langue étoit d'une couleur d'herbe, la face d'un jaune noir. Elle avoit des envies de vomir. L'abdomen étoit très-douloureux, et ne pouvoit supporter le toucher le plus léger; les douleurs s'exaspéroient fréquemment et par intervalle, à un degré extraordinaire. La malade poussoit des cris, se tenoit couchée snr le dos, et ne pouvoit changer à cause des douleurs qui augmentoient dans toute autre position. Il y avoit beaucoup de soif, beaucoup de fièvre. Les urines étoient en petite quantité, sortoient difficilement. Le ventre restoit resserré. Les autres symptômes soutenoient.

Ce jour on lui donna des potions salines et une copieuse boisson miellée. Elle ne reposa pas.

Le 23, ayant pris un émétique, elle rendit par le haut beaucoup de matière muqueuse, verte et amère, et eut quelques selles. Le soulagement fut marqué, la régîon épigastrique supporta plus facilement le toucher même un peu rude. On continua les mixtures salines. Elle goûta quelque repos.

Le 24 Juin, ayant pris un nouvel émétique, elle

rendit

rendit des matières semblables à celles de la veille ; et eut quelques selles avec un soulagement plus évident encore. La fièvre étoit médiocre, les urines couloient plus facilement, le sommeil fut louable et la malade put se tourner sur tout les côtès. Les mixtures salines furent continuées.

Le 25, les selles s'étant supprimées de nouveau spontanément, les douleurs du ventre et la fièvre commencèrent à revenir comme auparavant.

Le 26, aux accidens de la veille se joignirent l'amertume de la bouche et la pituite.

Un purgatif composé de manne, d'arcanum duplicatum et de crême de tartre, excita un vomissement bilioso-pituiteux et trois selles : mais l'amertume de la bouche fut plus grande, les nausées furent fréquentes. De-là, dans l'après midi, on lui donna un nouvel émétique. Pendant toute la soirée et dans la nuit, elle rendit une grande quantité de matière pituiteuse et rouillée, et eut un petit nombre de selles. Le soulagement fut remarquable, le sommeil court et troublé par des rêves.

Le 27 Juin, le ventre ayant été ouvert par le moyen de la manne, des sels neutres et acides, le goût s'améliora ; les douleurs de l'abdomen, la difficulté d'uriner et la fièvre se calmèrent beaucoup. Le sommeil fut louable.

Le 4 Juillet, jusqu'à ce jour, elle avoit fait usage de manne et de sel, de manière que le ventre étoit entretenu très-libre, et que chaque jour emportoit quelque partie de la douleur qui restoit dans l'abdomen : car chaque jour elle souffrit moins et plus rarement, et enfin, à peine ressentit-elle

quelque douleur. Depuis quatre jours il ne restoit pas un vestige de fièvre, elle dormoit bien.

L'infusion de rhubarbe, l'élixir que nous appel. *stomachique tempéré*, des doses petites, mais fréquentes de rhubarbe, le vin, l'exercice du corps, les frictions sur le ventre, la rétablirent parfaitement et en peu de temps.

Quoique cette malade fût en proie à des douleurs presque insupportables, je n'ai jamais eu recours aux narcotiques, lorsque les émèto-cathartiques ne trompoient jamais mes espérances et détruisoient la douleur en enlevant la cause. Ainsi nous éteignons l'incendie, en emportant l'aliment qui l'entretenoit.

Je n'ai pas non plus eu recours à la saignée pour commencer le traitement, n'ayant eu affaire à aucun sujet chez qui le sang surabondât, et ce genre de secours ne combattant ni la bile ni la pituite, origine de tout le mal; chez nos malades au contraire, les forces digestives et assimilatrices étoient plus languissantes qu'il ne convenoit, bien loin qu'on pût trouver quelque utilité dans la saignée, qui n'auroit fait qu'énerver davantage l'élasticité des fibres, déjà trop relâchées.

La saignée sera avantageuse à ceux chez qui le sang domine, de manière à faire craindre une véritable inflammation, ou chez qui cette inflammation existe déjà; mais nous n'en avons point eu de ce genre.

Je portois toute mon attention à distinguer surtout, si le malade étoit atteint d'une véritable *entéritis*, ou d'une entéritis *fausse* et *bilieuse*, ou enfin si les deux vices marchoient de pair ensemble. Cette distinction étoit pour nous d'un très-grand intérêt,

et la recherche en étoit quelquefois difficile ; car quoique *l'entéritis* et la *colique bilieuse*, ayent été parfaitement décrites par les auteurs de médecine, et exactement distinguée l'une de l'autre, cependant dans l'exercice de l'art, une de ces maladies en impose souvent pour l'autre, non-seulement aux jeunes praticiens, mais encore à ceux qui ont vieilli dans la pratique. Eh ! avec quel danger pour le malade ? En effet, que doit-il arriver, si vous donnez un éméto-cathartique dans une inflammation des intestins, où il falloit plutôt mettre en usage tout le régime anti-phlogistique ? Qu'arrivera-t-il de même, si vous surchargez davantage encore, par je ne sais quels huileux et mucilagineux, des premières voies dejà farcies de sucs dépravés ? Si par dss saignées répétées, vous répandez la matière morbifique par tout le corps, en même temps que vous détruisez les forces vitales ?

Bien convaincus de ces choses, nous faisions la plus grande attention à ne pas employer la méthode anti-bilieuse, à la place de l'anti-phlogistique, et *vice versa*.

C'est pourquoi, nous nous informions avec soin, si le malade avoit eu autrefois des douleurs de coliques, sur-tout lorsqu'il étoit resserré ou qu'il avoit commis quelque faute de régime, pour avoir pris des viandes trop grasses, trop dures, séchées ou salées, du lait, du fromage, etc. ; si avant la maladie actuelle, il avoit été attaqué de quelque fièvre intermittente ou rémittente, négligée, arrêtée trop-tôt par le quinqnina, ou si après une maladie bilieuse, il n'avoit pas continué assez long-temps le traitement confirmatoire ?

I 2

La constitution de l'année, les maladies congénères, les symptômes déjà assez connus d'une saburre dans le systême gastrique, et d'autres signes que la pratique fait connoître et qu'on ne peut exprimer, nous fournissoient un diagnostic certain de la maladie.

Ni l'huile, ni les mucilagineux, ni les diurétiques de toute espèce, ne remédient à la difficulté ou à l'impossibilité d'uriner, qui accompagne souvent cette maladie, mais elles cèdent aux éméto-cathartiques, et aux laxatifs ; j'affirme cela, d'après mes observations et celles des autres praticiens.

Une boisson copieuse d'hydromel, des potions salines suivies d'un éméto-cathartique, arrêtent promptement et avec avantage, ces vomissemens spontanés, difficiles et fréquens, qui ne soulagent point le malade.

SEIZIÈME MALADE.

Fièvre d'été dyssentérique.

Dyssenterie.

Une fille âgée de 20 ans, ayant joui jusqu'alors d'une bonne santé, le 9 du mois de Juillet, se plaignit d'une amertume de la bouche, d'une soif considérable, de douleurs violentes dans l'abdomen, revenant à des périodes incertains, de frissons va-

gues, etc. Elle avoit des selles fréquentes, peu copieuses, sanguinolentes, avec tenesme.

Le 10, 11, 12, la langue se sécha ; tout avoit empiré.

Le 13, elle fut reçue à l'hôpital ; elle avoit un grand mal de tête, la bouche amère, la langue très-séche, retirée, semblable à du bois. Il y avoit une prostration de forces considérable ; le ventre rendoit des matières porracées, écumeuses, muqueuses, en petite quantité, mais très-fréquemment et presque sans discontinuer. Les tenesmes étoient continuels, violens, la peau de tout le corps étoit très-sèche, imperspirable et rude comme de la peau d'oie. Le pouls étoit fréquent et petit ; elle prit abondamment ce premier jour, d'une décoction d'orge avec le rob de groseilles et la pulpe de pruneaux.

Le 14 Juillet au matin, ayant pris une dissolution de tartre émétique, elle rendit une grande quantité de pituite amère ; les selles étoient continuelles, les douleurs un peu moindres, ainsi que le tenesme ; les autres choses restoient dans le même état ; après l'effet de l'émétique elle prit toutes les deux heures, une demi-drachme de racine d'arnica, la même décoction fut répétée.

Afin de détourner du ventre l'affluence des humeurs, après avoir nettoyé l'estomac et les intestins, nous fîmes appliquer tous les deux jours, les vésicatoires, qui ont la propriété de sécher le canal intestinal, d'humecter la peau, d'inciser la pituite, et de détruire l'engorgement des plus petits vaisseaux. Nous n'excitions aucune suppuration ; mais nous faisions sécher les plaies faites par les cantarides, en

laissant l'épiderme ; les déjections en devinrent plus rares et plus consistantes ; mais,

Le 20, la langue se chargea de nouveau, restant néanmoins humide.

La malade éprouvoit une ardeur de toute la poitrine ; avec des envies de vomir ; elle prit un éméto-cathartique, qui fit rendre par haut et par bas, une petite quantité de matières jaunes ; les douleurs de poitrine furent calmées ; on lui donna ensuite toutes les deux heures une drachme de racine d'arnica, et le soir deux scrupules de thériaque d'andromaque ; la langue étoit très-rouge et glutineuse. De-là jusqu'au 30 Juillet, elle prit d'abord toutes les deux heures, ensuite toutes les quatre heures, une poudre composée d'une drachme de racine d'arnica, et de six grains de racine d'angélique, et un parégorique chaque soir.

Avec cette méthode, la maladie commença à s'adoucir de jour en jour, de manière qu'au premier d'Août, les choses étoient entièrement rétablies.

Le tenesme disparut le dernier de tous les symptômes.

Depuis ce temps, je ranimai les forces languissantes de l'estomac, avec le vin, les amers, les alimens convenables et l'exercice du corps.

Différences entre les dyssenteries de cette année 1777, et celles de l'année précédente.

Les dyssenteries furent beaucoup plus rares dans cet été que pendant l'été précédent. Voici la différence que j'ai observée entre celles de l'année dernière, et les dyssenteries actuelles.

Pendaut l'été de cette année, les dyssenteries ont été beaucoup moins nombreuses ; mais ceux qui ont été attaqués de cette maladie, en étoient très-maltraités, restoient long-temps malades, et n'en réchappoient qu'avec peine. Ils présentoient des langues sèches, ligneuses, rudes, fendues, très-rouges, parfaitement unies. Ils rendoient une saburre peu copieuse, mais tenace, ductile, pituiteuse. Ils étoient soulagés moins promptement cette année, par les éméto-cathartiques, et le flux dyssentérique n'étoit réprimé que lentement et par la force des plus puissans toniques ; souvent même, nous avons modéré par les narcotiques, les évacuations excessives, lorsque la maladie avoit déjà traîné en longueur ; de peur que les intestins, par la diurtunité du mal, ne contractassent une habitude diarrhétique, et ne lâchassent par le bas les remèdes fortifians eux-mêmes, avant d'en avoir éprouvé la vertu salutaire.

Pendant l'été de l'année précédente au contraire, le foyer dyssentérique étoit beaucoup plus copieux, plus mobile, plus fluide, rouillé, porracé, jaune, noir et pouvant être enlevé en totalité de son siège, par un éméto-cathartique, de manière que nous n'avions plus besoin d'aucun remède narcotique ou fortifiant, pour procurer du calme ou de la force aux intestns.

La dyssenterie plus fréquente et plus funeste parmi les esclaves.

Au reste, quoique la dyssenterie n'ait pas été fréquente cette année, elle a visité, plus que tous les

autres lieux, les prisons des esclaves, et a été funeste à un assez grand nombre.

Je crois que cela arrivoit ainsi, parce que la maladie rencontroit dans ces endroits, des corps mous, non exercés, ne jouissant jamais des présens de l'été (je veux parler des fruits), ce qui facilitoit dans l'abdomen, un amas de matière âcre, qui donnoit naissance à la dyssenterie.

Je vais maintenant entrer dans quelques détails sur ce que m'a appris la dyssenterie.

Observation sur la dyssenterie.

J'ai vu les selles très-fréquentes au commencement de la maladie; mais si peu copieuses, que si vous eussiez recueilli et rassemblé tout ce que le malade rendoit en 24 heures, vous n'auriez pas obtenu la quantité d'une selle ordinaire d'un homme bien portant. J'ai encore observé plusieurs fois, qu'après des déjections dyssentériques de plusieurs jours, il sortoit enfin des matières dures, brûlées, anciennes, semblables aux crotins de chèvres. Ce qui prouve la nécessité, dans les dyssenteries de cette espèce, et au commencement de la maladie, de ramollir les matières endurcies, de les déplacer, et de les chasser du corps, par la manne, le tamarin, les sels neutres, et enfin les éméto-cathartiques; ce qui fait voir encore dans quelle erreur sont ceux qui bien loin d'établir des évacuations, recourent sur-le-champ à l'opium, pratique la plus funeste que je connoisse; ils se laissent effrayer par la seule fréquence des selles, et sont dans la fausse opinion, que ceux qui vont le plus souvent, sont aussi ceux qui rendent le plus.

Usage de l'opium dans la dyssenterie.

Je parle du commencement de la maladie, avant que l'art ait établi des évacuations, où j'assure avec confiance que l'opium ne convient nullement, quoique sur le déclin de la maladie, lorsque la dyssenterie se change en diarrhée, un parégorique puisse être non-seulemens utile, mais même nécessaire, pourvu que les remèdes toniques et fortifians obtiennent le premier rang.

Des astringens.

Quant aux astringens, l'expérience m'a appris qu'ils ne convenoient point au commencement de la maladie; mais qu'après avoir chassé cette matière âcre et ancienne qui étoit fixée dans les entrailles, lorsque les intestins affoiblis laissent échapper aussitôt ce qu'ils viennent de recevoir, que cet état a duré long-temps et a entraîné un épuisement considérable des forces, qu'alors, dis-je, ils peuvent être salutaires, en fortifiant puissamment.

Des émolliens.

Celui qui voudroit calmer par les mucilagineux seuls, les tranchées, la dysurie, l'ischurie, ne gagneroit rien. Les spasmes douloureux n'ont coutume de s'appaiser que lorsqu'un éméto-cathartique a entraîné le stimulus qui produit l'irritation.



DIX-SEPTIÈME MALADE.

Fièvre continue rémittente pituitoso-bilieuse, avec un redoublement quotidien, imitant un paroxisme hystérique.

Fièvre continue rémittente, sous le masque d'un paroxisme hystérique.

Une veuve âgée de 28 ans, ayant toujours été bien réglée, étoit sujette depuis six ans à des fleurs blanches presque continuelles, bénignes dans le commencement, mais devenues âcres et d'un jaune verd, par le laps du temps ; du reste, elle jouissoit d'une bonne santé.

Le 19 et 20 Juillet, ses règles coulèrent abondamment.

Le 21 Juillet, en dinant, elle tomba en défaillance et perdit la parole. Ses règles s'arrêtèrent ; elle fut bientôt saisie de frissons vagues, entremêlés de chaleurs, de tiraillement douloureux de tous les membres, et d'une douleur au sternum. Elle reposa cette nuit.

Le 22 Juillet, elle se trouva bien dans la matinée. Elle prit du sel cathartique amer qui la fit aller sept fois à la garde-robe. Vers midi, elle éprouva aux pieds un froid extraordinaire, qui gagnant peu-à-peu les parties supérieures, se répandit dans tout le corps. Elle se trouva mal ; bientôt une douleur

lancinante se fit sentir d'abord dans les extrêmités inférieures, ensuite dans le dos, les épaules, la poitrine et les bras; suivirent la dyspnée, des envies continuelles d'uriner, des urines claires et copieuses, et une sueur abondante et froide. Le soir et pendant la nuit, elle se trouva bien et reposa.

Le 23, au matin, je ne sais par le conseil de qui, on lui fit une saignée du pied. Vers midi, elle eut un paroxisme semblable à celui de la veille; la nuit fut bonne.

Le 24, ayant pris de nouveau du sel cathartique amer, elle rendit beaucoup de matière bilieuse; le paroxisme retarda et ne vint que sur les 7 heures du soir; du reste, il fut accompagné des mêmes symptômes; le repos et le sommeil revinrent après le milieu de la nuit.

Le 25 Juillet au matin, la malade se trouvant bien se leva, et se recoucha de nouveau; à deux heures après midi, le paroxisme accoutumé reparut et se soutint jusques bien avant dans la nuit.

Le 26, le paroxisme revint à 7 heures du matin et continua jusqu'à 10 heures, avec une douleur suffoquante du gosier; à midi, on lui ouvrit la veine, et une seconde fois à quatre heures, je ne sais par quel conseil; la malade affirmoit que le sang étoit couvert d'une croûte inflammatoire; elle eut froid toute la journée, et se tint au lit; elle se réchauffa vers la nuit.

Le 27 Juillet, le paroxisme fut comme la veille, il y eut du sommeil pendant la nuit; j'ai appris par le récit de la malade, que jusqu'à cette époque, elle avoit fait usage de quinquina.

Le 28, elle entra à l'hôpital ; sur les dix heures du matin, elle eut un paroxisme très-léger ; la tête restoit pesante hors du temps de l'exacerbation : le goût de la bouche étoit fétide, amer, elle l'avoit remplie de mucus ; la langue étoit chargée, bilieuse, le pouls fort, plein, vibrant, et un peu plus fréquent que le naturel ; on lui donna une boisson miellée, une potion saline, et le soir tard, un émétique ; elle vomit beaucoup de matières pituiteuses, avec un peu de bile ; la nuit fut bonne.

Le 29 Juillet, elle se trouva bien dans la matinée ; à midi, elle eut un léger accès de peu de durée ; elle prit de l'hydromel et des potions salines, auxquelles on ajouta le sel ammoniac.

Le 30, la bouche étoit très-glutineuse, la langue couverte de mucus et de bile ; elle prit un émétique, qui lui fit rendre des matières glutineuses ; il n'y eut point de paroxisme.

Le 31 Juillet, elle fut bien, il n'y eut aucun accès, elle prit de l'hydromel, aiguisé avec le sel ammoniac, et une légère décoction de racine d'arnica.

Le premier Août vers midi, elle éprouva un léger retour de paroxisme pendant un quart d'heure ; du reste, elle étoit bien ; les médicamens de la veille furent continués.

Le 2 Août, toutes choses étoient en bon état ; les médicamens furent ceux de la veille.

Le 3 vers midi, à la place du paroxisme, elle eut un froid léger et passager, sans chaleur, et sans sueurs.

Depuis ce temps, nous n'avons rien apperçu d'étranger à la santé ; et après avoir fortifié l'estomac et les intestins, au moyen des amers.

Le 12 d'Août, elle retourna bien portante, auprès des siens.

Règles dans le traitement des maladies nerveuses.

Dans le traitement de cette maladie, qui paroissoit appartenir particulièrement à une affection nerveuse, j'ai suivis ces règles que je me suis faites à moi-même, d'après une infinité de ces maladies très-variées entr'elles, qu'on appelle ordinairement nerveuses et qui m'ont été connues, ou par la lecture, ou par ma propre expérience.

Toutes les fois que je m'appercevois qu'une maladie avoit quelque chose de convulsif, je pensois que la force irritable, inhérente aux fibres musculaires, péchoit par quelque excès, qu'elle étoit plus violente qu'il ne convenoit et obéissoit à un stimulus étranger, ou qui, s'il étoit le sien, sollicitoit trop fortement les fibres irritables et les portoit à des mouvemens ou trop violens ou étrangers.

Ceux qui commencent le traitement de cette maladie, par vouloir fortifier, appaiser, engourdir, relâcher les nerfs, selon les différentes expressions de chacun, et qui pour cela recourent à un médicament nervin qu'ils ont adopté, ne s'écartent-ils pas entièrement, de la connoissance pratique des maladies nerveuses ?

De-là je pensois que tous les soins, dans ce cas, devoient se porter à rechercher *quel étoit le simulus* qui irritoit les fibres, causoit des mouvemens désordonnés, dans quel lieu il étoit placé, et par quel moyen il pouvoit être emporté.

Car en détruisant l'auteur des désordres, tout ce

qui existoit des troubles dans les nerfs, tombe aussi-tôt spontanément, ou s'appaise facilement et avec le temps seul.

Le stimulus du systême nerveux n'est point toujours le même ; il a coutume d'être très-varié, et situé dans différens endroits.

Comme tout le traitement des maladies nerveuses consiste à-peu-près à emporter ce stimulus si varié, on voit la raison pour laquelle, chez les différens individus, la même affection nerveuse n'admet pas toujours le même traitement, en exige souvent un différent et même opposé, de manière que ce qui a été utile à l'un, peut indubitablement être pernicieux à l'autre ; car les *mêmes affections en apparence*, ne sont pas toujours produites par la *même cause*.

Je vais citer quelques exemples à l'appui de ce sentiment.

Il y a trois ans que je guéris un enfant de deux ans, qui tomboit par fois dans des convulsions très-graves, et qui hors le temps des convulsions avoit la face livide, une toux foible, une respiration bruyante. Le chirurgien qui fut appellé, n'ayant pu atteindre avec sa lancette, ses petites veines enveloppées de graisse, nous tirâmes du sang par l'application des sang-sues. Les convulsions et la couleur livide de la face cessèrent aussi-tôt, et peu de jours après, la toux et la respiration sonore disparurent aussi.

Voilà un cas où le stimulus irritant les nerfs étoit la trop grande abondance du sang, sur-tout dans la poitrine, et une espèce d'étranglement dans la circulation des humeurs provenant de leur turgescence.

Je fus ensuite appellé auprès d'une fille de six ans, sujette par temps, depuis deux années à des attaques

d'épylepsie et se plaignant d'une douleur de côté, à la manière des pleurétiques. Deux saignées du bras qui donnèrent un sang couvert d'une croûte phlogistique, et les autres remèdes consacrés à la pleurésie inflammatoire emportèrent d'abord les convulsions, et ensuite la maladie elle-même.

Voilà de nouveau quel étoit le stimulus appliqué aux nerfs, la phlogose de la poitrine. Voilà le remède nervin trouvé dans la simple méthode anti-phlogistique !

J'ai connu une femme hystérique, vivant dans l'oisiveté et l'abondance, surchargée de bons sucs, qui ayant employé inutilement et même avec accroissement de sa maladie, tous les remèdes qui passent pour nervins, changea de projet, se fit ouvrir la veine, eut le courage de retrancher quelque chose de sa nourriture succulente, et de mettre en mouvement la masse de son corps. Elle en éprouva un grand soulagement, et s'en seroit trouvée beaucoup mieux encore, si elle eût pu embrasser un genre de vie qui eût répondu plus exactement aux besoins de la nature.

Les remèdes salins, ascessans, lâchant doucement le ventre, soulagèrent considérablement une autre femme d'une figure très-bilieuse et presque ictérique depuis sa naissance, sujette aux vertiges, à des pincemens, à l'orifice du cardia, à des renvois aigres, au globe hystérique, à des défailliances, rendant souvent des urines claires, et éprouvant par temps de légères convulsions dans les membres, Des matières saburrales, l'embarras du systême bilifère, étoit la cause de beaucoup d'autres symptômes, et particulièrement des mouvemens irréguliers. Les nervins dans

ce cas furent les dissolvans, les incisifs, les altérans et les légers laxatifs.

Je renvoyai dernièrement de l'hôpital, un jeune homme guéri d'une épilepsie, dont il étoit attaqué depuis quelques années déjà, mais qui revenoit pendant celle-ci avec plus de force et plus de fréquence. Nous fimes plusieurs tentatives inutiles pendant que nous ignorâmes la nature et le siège du stimulus jusqu'à ce que l'ayaut découvert dans le systême gastrique, nous l'expulsâmes par des vomitifs réitérés. De-là, le calme du genre nerveux, et cette affreuse maladie qui duroit déjà depuis long-temps, ne reparut plus. Nous nous efforçâmes pendant long-temps de fortifier l'estomac par des remédes convenables, la rhubarbe, les amers, etc., afin qu'il n'engendrât plus de nouvelles matières pituiteuses et comme pultacées, dont il avoit rendu une grande quantité dans les vomissemens, matière qui portoit les nerfs à des mouvemens épyleptiques d'une manière certaine quoique inexplicable.

Je détruisis comme par enchantement, au moyen d'une saignée copieuse, d'un régime plus exact de l'abstinence du vin et de toutes espèce d'échauffant, chez un homme replet et robuste, un spasme considérable de l'estomac, qui depuis plusieurs années revenoit chaque jour sur-tout après le repas : spasme que les spiriteux, les amers, les nervins, les ferrugineux, avoient rendu beaucoup plus violent, et cette incommodité ne reparut plus dans la suite, quoique cet homme fit usage de vin, d'une manière modérée à la vérité, et en le trempant d'eau.

Je donnerai avec plus de détail dans une autre occasion, l'histoire d'un boulanger, qui à la suite

d'une

d'une fièvre maligne tomba dans une hydropisie du tissu cellulaire ; j'employai pendant long-temps divers traitemens, mais en vain : cependant les forces ne paroissoient pas s'abattre, il avoit de l'appétit, se promenoit et supportoit facilement sa maladie, quoique rebelle.

Le scrotum et la verge étoient très-tuméfiés ; le gonflement changeoit de place, disparoissoit quelquefois et revenoit de suite. Pendant que je tenois le ventre très-libre, il fut tout-à-coup saisi d'un violent tremblement qui dura quelques heures ; ensuite il tomba dans des mouvemens épyleptiques, et resta enfin étendu sans connoissance, avec une respiration lente, stertoreuse, un pouls élevé, des convulsions cruelles par intervalle, et un tetanos de la mâchoire inférieure, ne sentant pas les stimulus même les plus violens.

Après lui avoir fait raser la tête, je la lui fis couvrir d'un large vésicatoire ; j'en fis appliquer en même temps à la nuque et aux extrêmités. Aussi-tôt que les endroits où étoient les vésicatoires commencèrent à répandre une abondante sérosité, les convulsions cessèrent, et la connoissance revint ; enfin la santé se rétablit parfaitement.

Dans ce cas, je pensois que les nerfs étoient stimulés par une sérosité âcre, qui se porta tout-à-coup à la tête. Cette sérosité ayant été rappellée par les vésicatoires, les mouvemens épyleptiques s'appaisèrent. Les cantarides exercèrent donc ici une vertu nervine.

Les symptômes des maladies, appellés ordinairement *nerveux*, ne nous en imposèrent pas assez facilement pour nous engager à recourir de suite à

cette classe de remèdes désignés sous le nom de *nervins* par excellence. A peine existe-t-il un remède qui n'ait été *nervin* pour nous, une fois ou autre.

Après que les stimulus des nefs ont été emportés ou émoussés, la maladie tombe ordinairement d'elle-même, à moins qu'il n'y ait cet excès d'irritabilité, et qu'une telle habitude n'ait été imprimée aux nerfs, que malgré la destruction de toute cause stimulante, l'affection nerveuse ne paroisse pas moins; alors, l'écorce du Pérou corrige l'excès d'irritabilité, et le temps lui-même amène la désuétude.

Lorsque, quoique la cause ait été ou corrigée ou détruite, les accès des fièvres intermittentes reviennent encore *par habitude* et par cette manière d'être, imprimée à la nature, l'écorce du Pérou est spécialement utile, et c'est même alors le vrai temps d'administrer ce remède, à moins que quelque symptôme dangereux ne nécessite d'étouffer la fièvre, sans attendre d'avoir corrigé ou emporté la matière fébrile.

Dans cette maladie dont je viens de rapporter l'histoire, la méthode de traitement mise en usage indique quelle étoit la cause principale qui troubloit tous les deux jours le systême nerveux.



DIX-HUITIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec exanthêmes miliaires.

Fièvre miliaire.

Une jeune fille âgée de 11 ans, avoit toujours joui antérieurement d'une bonne santé. Le premier Juillet, en se réveillant le matin, elle se plaignit d'une douleur à la gorge et d'un embarras dans la déglutition, elle éprouva alternativement des frissons et de la chaleur à des intervalles très-rapprochés. Elle étoit sans appétit, avoit mal de tête et la bouche amère; elle garda le lit.

Le 2 et le 3, la chaleur fut continuelle; tout avoit empiré.

Le 4, la langue étoit rouge, brûlante, la gorge très-rouge, douloureuse, sans gonflement, la respiration fréquente, la chaleur et la soif considérables, la face jaune auprès des ailes du nez, et vers la commissure des lèvres, les joues étoient d'un rouge foncé, les yeux larmoyans; une éruption miliforme blanche se déclara abondamment sur les deux bras. Depuis deux jours, le ventre étoit resserré; il y avoit de la fièvre; la bouche étoit amère. On lui donna ce jour-là beaucoup de dissolvans salins. Sur le soir, elle eut des envies de vomir, et prit un émétique. Elle rendit des matières amères, d'une mauvaise odeur pituiteuses, et alla quatre fois à la selle. La

céphalalgie fut moins forte, l'urine étoit comme dans l'etat de santé ; elle reposa.

Le 5, la bouche n'étoit plus amère, la langue étoit glutineuse, moins brûlante, et la face plus pâle ; il ne restoit plus de douleur dans la gorge ; la déglutition étoit facile ; les urines étoient en petite quantité, fréquentes et comme dans l'état de santé ; l'éruption miliaire subsistoit ; il restoit de la soif et de la chaleur ; elle eut trois selles et saigna du nez.

Le 6, ayant pris un vomitif, elle rendit une pituite amère, alla du ventre, et se trouva soulagée ; il ne restoit plus de mal de tête, la fièvre étoit légère, les vésicules miliaires étoient en petit nombre, beaucoup tomboient en écailles.

Le 7, la fièvre avoit disparu, les miliaires étoient tombées en farine. Depuis le dernier émétique, elle fit usage de remèdes salins, ensuite de l'antimoine diaphorétique non-lavé, et enfin des amers.

Le 16 Juillet, elle retourna parfaitement guérie auprès des siens.

Nous avons guéri cette année, sur-tout pendant le printemps et l'été, plusieurs malades qui nous étoient venus couverts d'éruptions miliaires, et dont je ne rapporterai pas l'histoire, étant en tout semblable à celle que nous venons de donner. Je vais exposer en peu de mots ce qu'une observation attentive m'a appris sur cette fièvre.

Matière productive des miliaires.

Outre plusieurs autres raisons, une langue très-glutineuse, ou lisse, des vomissemens pituiteux et suivis de soulagement, soit qu'ils fussent spontanés ou excités

par l'art, nous ont démontré que la fièvre miliaire étoit produite principalement, par une matière pituiteuse accumulée dans les premières voies, ou déjà passée dans les secondes. De-là elle devoit être appelée *fièvre pituiteuse* et *gastrique* si l'on considère la source du mal.

La plupart de ceux qui étoient attaqués de *fievre pituiteuse* avec ou sans éruption, se plaignoient de douleurs comme rhumatismales dans les membres, douleurs qui se faisoient sentir sur-tout le soir et pendant la nuit, diminuoient vers l'aurore et disparoissoient ou étoient très-légères pendant le jour.

Il me vint pendant le printemps plusieurs femmes attaquées de cette espèce de *rhumatisme pituiteux*, ou *de fièvre pituiteuse avec rhumatisme augmentant pendant la nuit*, qui, à cause du peu de gravité et de la durée de la maladie, des exacerbations constantes pendant la nuit, auroient pu faire croire qu'elles étoient plutôt atteintes d'une légère fièvre vénérienne; mais il fut prouvé, soit par d'autres raisons, soit sur-tour par le traitement qui fut suivi de succès, que ce n'étoit là qu'un caractère de la *fiévre pituiteuse*, quoique ce symptôme fût plus supportable pendant le jour, et qu'il troublât constamment les nuits par des douleurs qui se réveilloient dans le même temps que celles du rhumatisme syphilitique.

Ce rhumatisme pituiteux, attaquoit les bras et principalement les muscles de la cuisse; il y en eut chez qui il attaqua les lombes, et l'un ou l'autre côté de la face.

La fièvre pituiteuse, soit qu'elle fût accompagnée ou non d'éruption miliaire, exigea particulièrement

les émétiques ou plutôt les éméto-cathartiques, et souvent répétés; car ce genre de remèdes agissoit, non-seulement en évacuant, mais encore en incisant puissamment. Dans les temps intermédiaires entre les éméto-cathartiques, les dissolvans faits avec la dent de lion et autres semblables, les sels neutres, et les préparations d'antimoine étoient très-utiles.

Dans la fièvre miliaire, scarlatine, pétéchiale, bilieuse, putride, maligne, je donnai l'émétique, et le répétai, non-seulement lorsque l'amertume de la bouche et les signes apparens de mauvais levain dans l'estomac et les intestins l'exigeoient, mais encore, lorsque la langue étoit unie, très-glutineuse, ou sèche et comme rôtie, ou comme couverte d'une écorce d'arbre, ou représentant une langue de bœuf séchée et salée, ou enfin comme couverte de poils secs et hérissés; rien ne remédioit à cet état de la langue, et ne l'humectoit aussi promptement qu'un émétique. S'il arrivoit que la fièvre fût accompagnée d'une grande chaleur, de douleurs insupportables vers les tempes, vers le front, dans le fond des orbites, d'un délire imminent ou existant déjà, tous ces symptômes étoient enlevés par un éméto-cathartique, ou du moins étoient adoucis d'une manière aussi marquée que prompte.

J'ai vu le délire provenir du vice des premières voies beaucoup plus souvent que du sang, ou de toute autre cause existant ailleurs. Quant aux vésicatoires, de nombreuses observations m'ont appris qu'ils sont utiles à cette époque de la maladie miliaire, où les premières voies ont été suffisamment nettoyées, et où l'on ne peut plus y rappeller, au moyen des émé-

to-cathartiques, la matière morbifique comme étant déjà portée trop loin.

Dans cet état de choses, j'appliquois un vésicatoire au premier endroit qui me paroissoit le plus propre, et l'enlevant peu de temps après, je faisois sécher la plaie : ainsi je posois un nouveau vésicatoire, ou chaque jour, ou tous les deux jours. Par cette méthode, je faisois circuler les humeurs stagnantes, je détruisois les engorgemens des vaisseaux, au moyen de la transpiration qui auroit aggravé la maladie lorsque la matière morbifique séjournoit encore dans les premières voies, mais qui actuellement étoit d'un grand secours, en emportant les restes dangereux de la maladie.

J'éprouvois sur-tout de bons effets des vésicatoires, lorsque la fièvre s'étoit calmée, mais qu'il restoit encore vers les articulations une douleur opiniâtre qui augmentoit pendant la nuit. Les fièvres d'origine gastrique n'exigeoient point la saignée *par elles-mêmes*, mais je dirai ailleurs, quand, combien et pourquoi, il est quelquefois nécessaire de tirer du sang dans cette espèce de fièvre.

J'ai rarement fait usage du kina dans la fièvre *pituiteuse*, quoiqu'il y ait eu, et qu'il y ait encore des médecins qui pensent qu'il doit obtenir la préférence en ce cas, assurant être appuyés sur de nombreuses expériences. Je crois que j'aurois aussi vanté moi-même les vertus de ce remède, si j'avois détruit les forces de mes malades par des saignées hors de saison : car, dans ce cas, la machine ruinée et prête à se dissoudre est par fois soutenue à l'aide de ce remède. qui est presque l'unique, quoiqu'il soit souvent insuffisant.

Lorsque la maladie avoit commencé à se relâcher, ce qui arrivoit souvent après les évacuations provoquées par l'art, ou lorsqu'on avoit prodigué la source de la vie avant d'arriver auprès de nous, alors nous adoptions l'écorce du Pérou de toutes nos forces.

Quelquefois le sang couloit des narines, comme il arriva à la malade actuelle. Je ne jugeois pas pour cela que la saignée fût nécessaire. Je ne me laisse pas facilement porter par quelque symptôme non essentiel, à omettre ce qui convient, ou à faire quelque chose qui ne réponde pas à la notion déjà acquise de la maladie principale.

Aphthes.

Les fièvres miliaires étoient fréquemment accompagnées d'affection angineuse, et la gorge parsemée d'aphthes, sans, ou avec un léger gonflement. Ces aphthes représentoient d'abord des pustules miliaires semblables à celles qui couvroient la superficie du corps; mais lorsque ces dernières tomboient en écailles et en poussière, les autres commençoient à s'ulcérer, de manière à présenter autant de petits ulcères blancs et séparés, qui rarement se réunissoient en un plus considérable.

Pustuleuses et ulcérées.

De-là nous avons vu les aphthes sous une double forme, d'abord *pustuleuses*, ensuite *ulcérées*; mais nous n'avons eu personne qui en fût maltraité.

Dans le principe, où les malades souffroient de la gorge, nous les faisions gargariser avec une décoction d'orge, à laquelle nous joignions un peu de sel ammo-

niac et du miel rosat, ce qui entraînoit une grande quantité de pituite avec avantage. Lorsque les pustules étoient ulcérées, nous arrêtions les progrès du mal, et nous le guérissions avec une infusion de sauge, le rob de noix et l'esprit acide de sel.

Il y en avoit qui éprouvoient les mêmes accidens que ceux dont le corps étoit couvert de pustules miliaires, étant également affectés d'angine et d'aphthes, mais qui n'avoient aucun exanthême sur tout le reste du corps.

Origine et affinité des aphthes.

Je pensois que la matière des aphthes et des miliaires étoit la même, et que si les miliaires de la gorge s'ulcéroient facilement, cela étoit dû à la chaleur et à l'humidité du lieu de leur naissance.

Il n'y eut personne chez qui l'éruption miliaire prit naissance dans l'hôpital, leur foyer, (comme je le pense) ayant été enlevé par les évacuans.

Toutes nos accouchées, quoiqu'elles fussent de préférence frappées de la fièvre épidémique que nous avons vue ailleurs fréquemment accompagnée d'éruption miliaire, furent exemptes de ces sortes d'efflorescences, parce que nous prenions nos précautions dès le commencement de la maladie, et que la fièvre étoit promptement étouffée dans son berceau, en évacuant les premières voies chez les nouvelles accouchées.

J'ai observé avec Hamilton, que les personnes d'une constitution délicate, ou affoiblies par les évacuations, sur-tout celles du sang, étoient particulièrement exposées à cette maladie. Les personnes du

sexe, et les plus foibles, les veuves pauvres, celles qui avoient passé l'âge de la force et de la fécondité étoient frappées de la fiévre miliaire, bien plus que les hommes, parmi lesquels je n'ai guère vu d'atteints que des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, des tempéramens foibles, et des orphelins nourris d'alimens farineux et de dure digestion.

J'ai éprouvé qu'après le jeûne du printemps prescrit par l'église romaine, il y avoit une plus grande quantité de fièvre miliaire, soit que ce fût le produit du printemps lui-même qui favorisât cette maladie, ou celui de la nourriture plus crue dans ce temps-là, étant composée principalement de fromage et de farineux, sur-tout parmi les pauvres, soit enfin que ces deux causes y concourussent.

J'assure avec confiance que cette fièvre miliaire dont nous venons de parler, étoit exempte de cette contagion, par laquelle un homme infecté en infecte un autre, et qu'il en étoit de même de celle que d'autres ont vue et décrite, quoiqu'ils la disent contagieuse.

Pourquoi en effet appellerois-je contagieuse la fièvre miliaire ? seroit-ce parce que plusieurs en sont atteints dans le même temps ? mais la pleurésie aussi en afflige un bien plus grand nombre, souvent dans le même temps ; cependant elle n'est pas *contagieuse* quoiqu'elle soit fréquente : ni les médecins, ni les chirurgiens infirmiers, ni même ceux qui couchoient auprès des malades ne prirent chez nous la contagion miliaire.

Je suis surpris que des hommes distingués, qui ont appris par l'observation, *qu'au fort degré de la fièvre miliaire, le ventre rend de matières bilieuses, très-*

fétides ; qu'il est avantageux que le ventre soit libre dans le second temps de la maladie ; que les premières voies, dans cette fièvre, contiennent une matière corrompue, et qu'en l'enlevant on détruit la maladie elle-même, non contens néanmoins de ces vices manifestes, ayent cherché la connoissance de cette maladie, dans un certain miasme inconnu et contagieux.

Je suis aussi étonné de ceux qui opposent la méthode des saignées à une maladie qu'ils décrivent, de manière qu'un homme un peu instruit ne peut en méconnoître le caractère et l'origine, quoiqu'ils ne disent pas précisément qu'elle provienne de l'estomac et des intestins.

Cette méthode de Botal, n'a guère moins de danger que celle qui entretient l'incendie fébrile, par les cordiaux et les échauffans.

»*Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.*»

Plût à Dieu que l'une et l'autre méthode *des saignées* et *des échauffans*, fussent réservées pour de meilleurs usages !

En effet, certaines méthodes thérapeutiques se soutiennent ou tombent, selon que la réputation de quelque homme célèbre, sous les étendarts de qui elles combattent, se soutient ou tombent elle-même ; mais il en résulte ordinairement ce malheur, que la foule des médecins trompée, n'abandonne cette méthode épidémique, *qu'après avoir précipité plusieurs victimes au tombeau.*



DIX-NEUVIÈME MALADE.

Fièvre d'été, avec éruption scarlatine et miliaire.

Un jeune homme âgé de 16 ans, tailleur, sentit, vers la fin de l'été, des frissons, de la chaleur, et rendit ce qu'il avoit pris. Peu de temps après, la gorge devint douloureuse, et la déglutition difficile.

Le second jour, tout étoit comme la veille. La gorge étoit remplie d'une grande quantité de matière muqueuse.

Le troisième jour fut pire. La chaleur étoit considérable. Il rendit des matières muqueuses, amères, en grande quantité. Pendant la nuit, il parut des efflorescences scarlatines et quelques pustules miliaires rouges.

Le quatrième jour, étant venu à l'hôpital, on lui donna de l'hydromel et quelques potions salines. Le soir, il prit l'émétique qui lui fit rendre une pituite amère.

Le cinquième jour, on réitéra l'hydromel et les potions salines, et le soir, un éméto-cathartique. Il y eut des vomissemens pituiteux, amers et des selles. La fièvre fut médiocre; la rougeur commença à pâlir, et les efflorescences à tomber en poussière. Nous lui faisions rincer la bouche remplie de petits ulcères, avec une infusion de sauge, à laquelle nous joignions le rob de noix et l'esprit acide de sel.

Le sixième jour, à peine restoit-il quelque fièvre. Les boissons salines et le gargarisme furent continués.

On n'observa plus aucune fièvre dans la suite; les amers joints aux salins, ou seuls, raffermirent les forces en peu de jours.

VINGTIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec érysipèle.

Fièvre érysipélateuse.

Au commencement de l'automne, un forgeron vint à l'hôpital, et dit éprouver depuis six jours, une chaleur plus qu'ordinaire, avec des légers frissons par temps, une lassitude, des nausées et du dégoût. La joue et la pommette gauche étoient douloureuse et tuméfiées par un érysipèle. Il ne pouvoit remuer la tête à cause de la douleur. La bouche étoit amère, la langue muqueuse, jaune et villeuse.

Ayant fait usage de dissolvans salins, de beaucoup d'oximel et enfin d'un éméto-cathartique, il rendit par le vomissement une pituite amère et copieuse, et eut quelques selles; bientôt il se trouva soulagé, et le ventre ayant resté libre et les selles très-fréquentes, il se rétablit en peu de temps.

Nous n'appliquâmes aucun remède sur l'endroit douloureux.

De cette histoire d'érysipèle et de plusieurs autres que je crois inutile de rapporter, on peut voir quelle est leur origîne et la manière de les traiter.

VINGT-UNIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec authrax.

Authrax.

A-peu-près dans le même temps, un paysan, âgé de 24 ans, vint implorer notre secours. Il y avoit quatorze jours que son bras droit s'étoit tuméfié tout-à-coup, et étoit devenu douloureux, comme s'il eût été atteint de rhumatisme. La douleur étoit forte; le gonflement considérable, avec beaucoup de dureté, étoit voisin de l'aisselle. Il se forma au milieu de la tumeur une pustule lenticulaire, rouge, qui commença bientôt à se noircir, s'ulcérer et à s'agrandir. Tout son contour étoit très-dur et très-douloureux. Le malade avoit quelque peu de fièvre, mais bien légère, et pouvoit promener. Il avoit la figure, l'air, la langue et le goût d'un bilieux, surtout lorsqu'il sortoit du lit.

Lorsqu'il entra à l'hôpital, la fièvre étoit déjà tombée; elle se termina d'elle-même, ayant toujours été fort légère de sa propre nature: c'est pourquoi les sels neutres et l'oximel que nous lui donnâmes étoient plus pour prévenir une rechûte, que pour combattre la maladie. Le charbon guérit plus lentement.

Pendant le mois de Juillet et d'Août, il vint à l'hôpital qnelques personnes attaquées de charbons. Elles avoient une fièvre semblable à celle d'été,

mais médiocre. Comme la maladie leur permettoit d'aller et de vaquer aux légers soins domestiques, elles ne restèrent point à l'hôpital, mais elles venoient chaque jour se faire panser et rapportoient chez elles les remèdes qui nous avoient paru nécessaires. Vous auriez dit que quelques-unes étoient exemptes de toute fièvre, mais non de toute disposition fébrile.

Nous n'avons point observé de charbons dans les autres temps de l'année, et ceux qui avoient lieu pendant l'été, paroissoient être de la même origine, mais d'un caractère plus doux que ceux qu'Hippocrate rapporte avoir vu dans la même partie de l'année, à Cranone, ville de Thessalie, *où il tomba pendant de grandes chaleurs, une pluie forte et continuelle, les vents soufflant sur-tout du midi.*

VINGT-DEUXIÈME MALADE.

Fièvre d'été avec toux convulsive.

Coqueluche.

Une jeune fille âgée de cinq ans, n'avoit pas eu encore la petite vérole, ni la rougeole ; mais un an auparavant elle avoit été soignée pour des vers. Elle se nourrissoit presque uniquement de pain d'une mauvaise qualité, et d'autres farineux qu'elle aimoit beaucoup.

Sur la fin de Mai, elle fut attaquée d'une toux, sèche ordinairement, qui augmentoit de jour en

jour ; elle toussoit jusqu'à devenir noire de la figure, tomber en convulsion, et à être presque suffoquée au milieu des expirations répétées et traînées en longueur, qui étoient suivies d'une inspiration tardive, difficile, sonore et bruyante ; elle ne vomit jamais à la fin du paroxisme, ni dans d'autres temps ; elle avoit une légère fièvre, du dégoût et des soulèvemens d'estomac. Après deux semaines, la toux commença à s'humecter, et les crachats pituiteux, tenaces, à être expectorés en assez grande quantité ; un émétique lui fit rendre par haut et par bas, beaucoup de matières bilieuses, rouillées et pituiteuses ; elle fut très-soulagée, la fièvre disparut, il ne resta qu'une légère toux, sans convulsions.

Mais comme elle négligea le régime convenable, et l'usage ultérieur des remèdes, deux jours après, tous les accidens revinrent, elle toussa à des temps indéterminés, le jour, la nuit, fréquemment et d'une manière convulsive ; elle expectora des matières sanguinolentes, pituiteuses, semblables à du pus, et assez copieuses ; la fièvre revint quoique médiocre.

Le 10 du mois de Juin, elle fut confiée à nos soins.

L'approche de la toux étoit présagée par un sentiment douloureux de l'estomac, qui avoit coutume de précéder et d'accompagner la toux ; la malade étoit maigre, constipée, avoit des sueurs abondantes la nuit et en dormant, sur le col, le front et vers les clavicules ; la respiration rendoit un bruit semblable au bouillon de l'eau ; il n'y avoit aucune douleur dans le reste de la poitrine.

Pendant deux jours, nous sollicitâmes les évacuations,

tions, par les remèdes salins, la manne et les clystères; la respiration cessa bientôt d'être bruyante, la toux devint plus rare et plus douce, le reste persista.

Comme elle étoit exténuée et consumée par les sueurs, nous jugeâmes à propos de faire usage des toniques, mais de ceux qui sont amis de l'estomac, et propres à tenir libre le ventre, toujours resserré de lui-même, comme la principale voie pour recevoir et chasser les matières impures de l'abdomen. C'est pourquoi nous lui donnâmes une décoction d'écorce du Pérou, aiguisée de sel neutre et de manne, que nous faisions prendre à doses rapprochées, mais petites, de peur que la quantité du remède, d'ailleurs très-efficace, ne nuisît à l'estomac.

Le 17 de Juillet, la toux étoit très-rare et sans convulsion. La respiration se faisoit sans bruit. Les sueurs avoient disparu. La malade ne rendoit que quelques crachats rarement teints de quelques filets de sang. Elle se sentoit de l'appétit.

Le 27 Juillet, lorsque la toux étoit assoupie de manière qu'elle étoit devenue très-rare et point du tout pénible, sans aucune convulsion, que les nuits étoient tranquilles, les crachats rares et seulement muqueux, que la malade demandoit avec importunité, plus de nourriture que je ne pensois que son estomac affoibli pût en supporter, sa mère lui apporta, à notre insçu, beaucoup d'alimens composés de farine et de beurre. De-là tous les accidens se renouvellèrent.

Ayant été instruit de cette erreur diététique, comme je voulois empêcher la mère de venir voir sa

fille, elle la ramena chez elle ennuyée de l'austérité de notre méthode.

Néanmoins on peut voir de ce qui a été dit, quel eût été l'événement de la chose, s'il nous eût été permis de terminer notre traitement, comme nous l'avions commencé.

Certaines particularités de la toux convulsive et son traitement.

Je n'observerai aucune période fixe et déterminée, dans le retour des accès de la toux, ni chez cette fille, ni chez quelques autres malades que je vis hors de l'hôpital ou que j'avois soignés les années précédentes; d'où il est faux de dire que toute toux convulsive est plus violente *chaque jour alternatif.*

Plusieurs choses prouvent que le vice bilioso-pituiteux de l'estomac fut la cause primitive de cette toux, et sur-tout la disposition vermineuse, le genre cru de ses alimens, le pressentiment des approches de la toux vers le cardia et tout l'épygastre, et en outre les vomissemens bilieux, pituiteux qui soulageoient le malade.

Nous tâchions de remédier à ce vice par des remèdes incisifs, lâchans doucement le ventre, et capables en même-temps de raffermir la laxité des solides, et de prévenir la formation d'une nouvelle pituite en rétablissant le ton des fibres.

Dans le traitement de la coqueluche, je pensois qu'on devoit considérer presque uniquement la *constitution épidémique de la saison*, qui affecte *différemment* les *différens* âges.

Pendant le mois de Mai et de Juin, les maladies

pituiteuses dominèrent et s'associèrent la bile assez fréquemment. Il falloit inciser ces matières productrices de divers s'ymptômes, chez les différens individus, et après les avoir incisées, les évacuer par le vomissement et les selles, au moyen de secousses ordinairement réitérées. Cela suffisoit pour la plupart, et sur-tout pour les adultes les plus robustes. Quelques femmes qui avoient reçu de la nature une constitution favorable à la pituite, ou qui y étoient disposées par l'arrivée de quelque chagrin, ne pouvoient être guéries par les remèdes incisifs, ni par les évacuations, même réitérées. Il étoit indispensable de fortifier la machine débile, et d'empêcher par-là, la formation d'une nouvelle pituite. Cette conduite étoit sur-tout nécessaire chez les enfans attaqués de coqueluche. De-là, il étoit avantageux de joindre aux doux évacuans les remèdes doués d'une vertu tonique.

J'ai connu plusieurs exemples d'enfans attaqués de toux convulsive dans différentes années, qui dans l'âge viril éprouvoient des retours de cette même toux.

Je n'ai jamais vu de coqueluche qui fût une maladie d'un genre particulier et *spécifique*. Elle présenta toujours des caractères si clairs de la fièvre épidémique, qu'elle paroissoit provenir de la même cause, et n'être qu'une modification de la maladie régnante. Quant à la raison pour laquelle la même saburre de l'estomac, tantôt trouble la tête, tantôt ébranle les poumons d'une toux convulsive, tantôt produit des éruptions miliaires, scarlatines ou ortiées, des érysipèles, et prend différentes formes, elle a échappé jusqu'actuellement à toutes nos recherches.

Les toux convulsives que j'observai, soit à Vienne,

soit dans la Hongrie, furent toutes stomachiques ; mais toute toux *stomachique* ne fut pas pour cela convulsive. De-là cette dernière est plus étendue, et embrasse pour ainsi dire sous elle plusieurs espèces dont nous appellons l'une *convulsive*.

Dans le traitement de la coqueluche, lorsqu'elle prenoit son origine dans l'estomac, origine que je lui crois très-commune, je distinguois principalement deux temps ; le premier, lorsque l'estomac étoit presque seul affecté, et que la matière saburrale de l'abdomen n'avoit pas encore passé, ou très-peu, dans le reste du corps, et le second, lorsque le poumon étoit affecté, non-seulement par sympathie, mais encore avoit tiré de l'estomac sa portion des divers vices.

Le traitement de la maladie qui ne s'étendoit pas au-delà de l'estomac, ou du moins très-peu, étoit facile et de peu de durée. Les émétiques, les eccoprotiques, et enfin les stomachiques et un régime approprié, le complétoient entièrement.

Mais lorsque je voyois le vice parvenu jusqu'aux autres viscères, il falloit faire attention à ce qui existoit ailleurs que dans l'estomac, et de quelle manière les choses étoient dépravées. Ainsi, lorsque je rencontrois un corps foible et languissant, consumé par des sueurs, que la chaleur du lit rendoit souvent très-copieuses, et une quantité considérable de crachats muqueux et puriformes qui épuisoient les forces, j'avois recours aux toniques, à la décoction de kina, au lichen d'Islande, au polygala amer ou autres semblables, après avoir nettoyé l'estomac, et en entretenant en même temps la liberté du ventre.

Mais j'avois coutume de prendre une autre route,

lorsque les poumons, par des secousses violentes et réitérées, avoient attiré une grande quantité de sang, d'où résultoit leur engorgement, leur pléthore et leur inflammation. Dans ce cas, la saignée étoit nécessaire pour commencer à remédier, non à l'estomac et à la toux qui en provenoit, mais à l'effet de la toux, effet très-pernicieux puisqu'il étoit devenu affection péripneumonique.

Aphorisme sur la coqueluche.

En pesant avec attention ce que j'avois appris sur la coqueluche, soit par mes propres observations, soit par mes lectures, j'ai cru qu'on pouvoit établir à ce sujet quelques aphorismes, et qu'ils étoient très-pratiqués, savoir :

1°. La toux convulsive, principalement l'épidémique, n'est qu'une certaine *modification* et une variété d'une autre maladie qui domine dans cette saison de l'année. Elle augmente, se soutient et décroit avec cette maladie principale.

2°. De-là, elle demande le *même* traitement que la maladie épidémique, le caractère de la cause morbifique et son siège étant le *même*.

3°. Comme la pituite, soit de tout le corps, soit sur-tout de l'estomac et des intestins, engendre les fièvres *du printemps*, la bile celles d'été, et la même humeur devenue plus épaisse, célles d'automne, nous observons en général les mêmes matières productrices de la toux convulsive.

4°. De-là, comme il se mêle plus ou moins de phlogose dans les fièvres du printemps, ensorte que la saignée est souvent nécessaire, de même la toux

convulsive, qui a lieu sur-tout dans un printemps froid, se change en une inflammation des poumons qu'il faut traiter par la saignée.

5°. L'émétique convient à la toux convulsive d'été, le kina précédé de l'émétique à celle d'automne, à laquelle la saignée seroit nuisible ; or ce traitement convient aussi aux fièvres populaires de ces saisons.

6°. La toux convulsive peut revenir, à cause de l'habitude qu'ont contractée les fibres trop irritables, quoique sa cause matérielle ait été enlevée ; or les opiatiques, le musc, le castoreum, l'extrait de jusquiame, la ciguë, la nicotiane, le camphre, les férulacés, etc., deshabitueront le systême nerveux de ce mouvement irrégulier ; le kina opérera le même effet.

7°. La plupart des toux convulsives sont *stomachiques*, à cause de la matière morbifique résidant dans l'estomac.

8°. Néanmoins, il n'y a aucune toux, quelle que soit son origine, qui ne puisse devenir quelqufois convulsive dans un corps très-irritable, tel qu'a coutume d'être celui des enfans, des jeunes personnes, et des femmes délicates. Voilà pourquoi on emploie avec succès contre cette maladie, tant de méthodes thérapeutiques diverses et quelquefois opposées entr'elles.

9°. C'est donc mal-à-propos qu'on met cette maladie au nombre de celles qui ont été inconnues aux anciens, et sont venues souiller enfin ces derniers siècles.

10°. Il est contraire aux observations, que cette maladie se propage par contagion, et qu'un individu

qui en a été une fois atteint, en soit exempt pour la suite.

11°. Il n'y a et ne peut y avoir aucun remède spécifique contre *cette toux*, dont le siège est si varié et les causes si multipliées.

Dans l'année 1775, pendant le mois de Mars, d'Avril et le commencement de Mai, la coqueluche affligea les enfans, dans tous les environs de Vienne, et n'épargna pas toujours les âges plus avancés; car je vis quelques jeunes personnes du sexe, très-délicates, et même des hommes toussant convulsivement; cette toux fut très-opiniâtre dans l'âge de l'enfance où elle se complaît particulièrement et se perpétua l'espace de deux ou trois mois.

Il y en avoit qui n'éprouvoient qu'un ou deux accès de cette toux, et cela avoit lieu sur-tout parmi les adultes.

Je trouve aussi dans mes notes cette remarque, que toutes les maladies de poitrine observées ce printemps, avoient participé de quelque manière à cette toux convulsive, soit dans le commencement, soit un peu plus tard; je trouve en outre noté, que le paroxisme de la toux, dans ce temps-là, étoit facilement provoqué par le rire, et rappellé de nouveau. Je pensois que cela avoit lieu, parce que dans le rire, comme dans la toux convulsive, le diaphragme est secoué par des coups réitérés, de manière qu'il doit se faire de continuelles expirations, qui ne sont entre-coupées d'aucune expiration. J'ai vu aussi le paroxisme menaçant être souvent retardé, affoibli, et même prévenu, en faisant une inspiration aussi longue qu'il étoit possible, et retenant l'haleine aussi long-temps que faire se pouvoit.

Je dirai par la suite quels changemens cette fièvre subit pendant l'automne, lorsque je décrirai les mois d'automne, Septembre, Octobre et Novembre. Je renvois donc à ce temps les choses qui lui appartiennent, afin de compléter l'histoire de la fièvre d'été et de sa prodigieuse variété.

J'ai appellé cette fièvre, fièvre d'été, parce qu'elle parut plus fréquemment pendant l'été, quoique d'une part elle eût commencé dès le printemps, et que de l'autre, elle se prolongea jusqu'à la fin de l'automne.

CHAPITRE ONZIÈME.

Réflexions sur les histoires déjà citées.

Voilà la fièvre d'été de l'année 1777, admettant mille variétés, et se cachant sous mille formes différentes ! Voilà des apoplexies, des phrénésies, des ophthalmies, des parotides, des angines, des paralisies, des affections des poumons, diverses et graves, des rhumatismes, des coliques, des convulsions, des paroxismes histériques et des efflorescences, comme autant de ruisseaux différens, partant de la même source, et qu'on ne dessèche qu'en tarissant la source elle-même.

Ce caméléon à différentes formes, je veux dire, la bile d'été a coutume d'en imposer à ceux qui ne se sont pas bien convaincus auprès du lit des malades, de ce circuit annuel de fièvres, et ne sont pas persuadés que le caractère des épidémies, est toujours le même en soi, mais qu'il se masque sous mille formes diverses.

Celui qui comparera les maladies de cet été avec celles que produisirent les étés des autres années, même dans des climats différens, trouvera la plus grande ressemblance dans les maladies d'été de toutes les années, le même caractère, la même matière morbifique, et la même méthode thérapeutique, si l'on considère l'essentiel de la chose.

Que si l'on y trouve quelque diversité, ce sera seulement dans le nombre des maladies, dans leur danger, leur durée, leur type, leurs efflorescences, leurs crises, leurs complications, leur apparition plus précoce ou plus tardive à l'approche de l'été, leur disparition pendant l'automne, plus tard pendant l'hiver, ou se prolongeant encore davantage, ou enfin, une partie du corps affectée plutôt qu'une autre dans telle année; variétés qu'on observe dans les différens étés; car comme la *même* maladie prend différentes formes dans le *même* été, de même et à plus forte raison, elle doit varier beaucoup plus fréquemment dans les *divers* étés des autres années.

Et certes, il existe un grand nombre des descriptions d'épidémies d'été, que ceux qui nous les ont transmises ont cru n'avoir jamais, ou que très-rarement paru, et le persuadoient ainsi à ceux qui venoient après eux; cela arrivoit parce qu'ils avoient saisi quelque symptôme fortuit, non *essentiel*, mais qui *cette* année avoit dominé d'une manière plus marquante et plus universelle, et que partant delà, comme d'une marque caractéristique, ils avoient fondé leur notion de l'épidémie, notion qui n'étoit pas la vraie, puisqu'elle étoit tirée d'incidens, non nécessaires et variables, et qui étoit même trompeuse, parce qu'une fausse notion de la maladie

doit être aussi suivie d'une fausse méthode dans le traitement.

Mais celui qui pour atteindre à la perfection de l'art, d'après le conseil de l'oracle de Cos, *aura fait attention avant tout aux saisons de l'année , et à ce que chacune peut produire ;* qui aura passé presque tout son temps auprès de nombreux malades, à la recherche du caractère des maladies d'après l'expérience ; qui ne se laissera entraîner par la prédilection d'aucune opinion ni d'aucun maître, occupé uniquement à être utile, à tout tenter et à conserver et à publier ce qu'il a trouvé de meilleur ; celui-là, dis-je, ne laissera point échapper cette admirable simplicité des maladies qui reviennent chaque été, sous quelque forme différente qu'elle se présente ; il lira avec avantage les descriptions des épidémies, quoique tronquées, et d'après les matériaux, il tracera, pour ainsi dire, la forme de l'édifice qui avoit existé autrefois.

La description de l'épidémie pestilentielle d'Hippocrate, prouve de même cette ressemblance des maladies d'été, quoiqu'elle ait été faite dans un climat bien éloigné, et dans des temps bien antérieurs.

» On vit pendant cet été, un grand nombre » d'érysipèles, de maux de gorge, d'ulcères dans » la bouche, d'ophthalmies humides, longues et re- » belles, avec douleur, des fièvres ardentes, sopo- » reuse, avec anxiété, frissons, des exacerbations » par fois, des phrénésies avec des dévoiemens, des » déjections des matières crues, limpides et abondan- » tes, des engorgemens au-dehors, au-dedans, aux » environs des aines, et beaucoup de charbons, etc.

» Du côté de l'abdomen, il arriva divers acci-

» dens aux différens individus ; des tenesmes, des
» lienteries, des dyssenteries, de déjections bilieu-
» ses, grasses, tenues, aqueuses, des tranchées et
» des volvulus malins ; plusieurs autres genres de fiè-
» vres se manifestèrent encore ; des fièvres tierces,
» nocturnes, continues, longues, irrégulières, agi-
» tées, inconstantes, où le ventre étoit dérangé chez
» la plupart. »

Les histoires elles-mêmes des malades que nous trouvons jointes à la description de l'épidémie, s'accordent parfaitement avec ce qu'a offert à nos yeux pendant l'été, la fièvre d'été bilieuse, pituiteuse, putride et maligne, soit de sa propre nature, soit par l'omission des remèdes, ou leur mauvais emploi.

Remarques sur l'émoptysie.

Nous observâmes cette année et l'année précédente, pendant l'été et le commencement de l'automne, de fréquentes hémoptysies avec fièvre, ardeur dans la poitrine, une respiration quelquefois gênée et une douleur pungitive au côté. Quelques personnes n'éprouvèrent aucune incommodité outre le crachement de sang ; il y en eut qui avoient déjà craché le sang d'autres fois et dans les étés précédens, et qui depuis long-temps rendoient par expectoration des matières copieuses, glutineuses et ressemblant à du pus, sur-tout pendant la nuit et le matin. Tous ces individus étoient atteints, ou d'une fièvre manifeste bilieuse, ou du moins d'une *disposition* bilieuse et d'une légère fièvre occulte ; le goût et la langue avoient quelque chose d'étranger, et l'appétit étoit tant soit peu diminué. Lorsqu'ils s'éveilloient le matin, ils trouvoient quelque chose d'amer et de dé-

sagréable plus que de coutume, ou la bouche remplie de pituite ou d'une salive insipide.

Nous les guérîmes tous d'une manière sûre, constante et en très-peu de temps, en présence d'un grand nombre de jeunes gens qui fréquentoient l'hôpital.

Je ne cessai de fixer l'attention de ceux qui suivoient mes visites *sur cette espèce d'hémoptysie* ; je leur montrai par des observations certaines et multipliées, qu'elle étoit produite par la bile d'été, comme un grand nombre d'autres effets étonnans. Nous donnions à tous ces malades de l'eau simple avec beaucoup d'oximel, quelques potions salines, et vingt-quatre heures après, nous renversions l'estomac avec un éméto-cathartique qui faisoit rendre ordinairement par haut et par bas une grande quantité de matières bilieuses et pituiteuses. Et avec quel avantage pour le malade ! Et en combien peu de temps il étoit obtenu ! Ils ne rendirent jamais en vomissant aucune goutte de sang, comme si l'émétique eût resserré les vaisseaux béans des poumons, plus promptement et plus efficacement qu'aucun autre remède ; et après le vomissement ou il ne parut plus du tout de sang, ou il n'en parut que très-peu, et pour peu de temps.

Après avoir nettoyé les premières voies, nous continuions les remèdes salins pour attirer l'abord des humeurs vers l'abdomen, alors débarrassé de la matière étrangère et plus propre à la libre circulation du sang.

Mais il falloit prémunir les individus contre les rechutes, prévenir une nouvelle formation d'un nouveau foyer bilieux, et fortifier les poumons relâ-

chés, de crainte qu'ils ne reçussent de nouveau plus de sang qu'ils n'auroient pu en contenir convenablement, et que l'ayant reçu, ils le renvoyassent mal. Cet abord du sang vers ce viscère lâche aura lieu principalement, lorsque ce premier ne pourra pas circuler librement par l'abdomen, rempli de matières étrangères. Telle fut la raison pour laquelle nous excitâmes les forces digestives et nous fortifiâmes tout le corps par les remèdes amers et par d'autres doués de la même faculté ; mais pendant leur usage, le ventre devoit être tenu libre et donner trois ou quatre selles par jour, afin que par ce moyen, les humeurs se portassent vers le bas ventre, étant continuellement attirées de ce côté, et par-là leur impétuosité fût détournée des poumons.

Avec cette méthode nous guérimes même ceux auxquels l'hémopthysie avoit coutume de revenir chaque année, et ceux chez qui, des saignées copieuses et répétées, avant d'arriver auprès de nous, bien loin d'avoir diminué cette hémorragie, l'avoient au contraire augmentée.

Celui qui connoîtra *cette* hémophtysie, qui connoîtra la vertu qu'a l'opium de raréfier le sang, qui saura qu'il est ennemi d'un estomac surchargé, saura aussi que ce n'est pas ici la place de l'opium, et qu'il ne pourroit que rendre la maladie plus grave.

L'événement qui n'étoit pas celui qu'on attendoit, a fait voir le peu de mérite des astringens.

La rougeur intense de la figure, les yeux comme engorgés de sang ne nous en imposèrent point pour une pléthore ou une phlogose, et n'établirent point pour nous la nécessité de la saignée. Les bilieux furent quelquefois extraordinairement rouges ; mais

après avoir vuidé l'estomac et chassé la bile, ils reprirent une pâleur salutaire. Nous ne regardions pas plus comme atteints de pléthore ou de phlogose ceux quis saignoient du nez, ou les femmes qui avoient des pertes, si le reste réclamoit. Le mouvement fébrile lui-même faisoit sortir le sang, soit du nez, soit de la matrice. Si quelque chose de semblable nous arrivoit pendant la maladie, nous n'en présagions aucun mal comme nous n'en espérions aucun bien, et nous n'en tirions aucune conséquence pour le traitement; il nous suffisoit d'avoir connu la maladie elle-même et sa cause principale, et de lui opposer un traitement direct et proportionné.

Nous avons rencontré quelquefois des maladies composées, savoir : d'une bilieuse, d'une inflammatoire ; cette réunion de deux maladies diverses arrivoit sur-tout dans le printemps, la phlogose de l'hiver n'étant pas encore dissipée, et s'étendant jusqu'à la saison de la bile.

L'inflammation se joignoit quelquefois d'une autre manière aux fièvres bilieuses, sur la fin du printemps, lorsque la bile rencontroit une diathèse disposée à la phlogose, et enflammoit le sang. L'automne offre aussi presque chaque année cette complication de fièvres, lorsque les froids se font sentir de bonne heure, ou qu'on approche de l'hiver, temps où l'inflammation hivernale chasse la bile d'été, et concourt quelquefois avec elle.

Les histoires des maladies apprendront quel parti nous primes alors pour le traitement, avec quels succès ou inconvéniens.

Lorsqu'une fièvre composée d'une bilieuse et d'une inflammatoire, exigea la saignée, nous vimes le

sorium du sang non blanc, comme il a coutume d'être dans les inflammations simples, mais jaunâtre, verdâtre, épais et tenace, nageant sur un serum d'un jaune verd. En répétant plusieurs fois l'éméto-cathartique, nous observions la règle suivante : nous excitions le vomissement et les selles tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce que la fièvre fût tout-à-fait tombée ou se fût beaucoup relâchée, pourvu que les forces permissent ce genre de remède. Pendant qu'elles se soutenoient, nous réitérâmes l'émétique, non-seulement pour les signes de la plénitude de l'estomac, ou parce que la fièvre se soutenoit avec la même force, ou même prenoit plus d'intensité, mais encore lorsque la langue étoit sèche, brûlée, noirâtre, grillée, semblable à du bois, lorsqu'il existoit une grande céphalalgie, une chaleur insupportable à la tête, et ce sentiment, comme si la tête *se fendoit en deux*, pour me servir de l'expression des malades. Nous avons vu très-souvent un soulagement étonnant et subit dans la chaleur fébrile, de la part d'un éméto-cathartique. Il arriva de-là, qu'il ne me vint jamais dans l'idée d'appliquer sur la tête de vinaigre rosat et je ne sais quels épithèmes qui flattent plutôt l'espoir du malade et des assistans, qu'ils ne soulagent réellement.

Lorsque des saignées pratiquées mal-à-propos, avoient abattu les forces vitales, il étoit dangereux de tenter les vomitifs ou les purgatifs ; car j'ai vu survenir une mort presque subitement, dans un cas où le malade énervé par des saignées antérieures, avoit pris un émétique, quoique cet émétique fût peu fort, qu'il fit sortir une grande quantité de matières étrangères, et que dans la même

maladie il eût été très-salutaire à un autre sujet plus vigoureux.

Je puis assurer ceci, *qu'il ne faut pas donner l'émétique jusqu'à ce que la bouche ne soit plus amère, que la langue soit nette et qu'il n'y ait plus de douleur vers l'estomac* ; car ces symptômes qui au commencement de la maladie étoient dûs à la saburre, et qui existent encore lorsqu'elle a été chassée, ne sont plus produits par les matières contenues, mais par la foiblesse de l'estomac, par le cours des humeurs bilieuses et salivaires, dirigé intérieurement, et par leur sécrétion et excrétion augmentée par le stimulus du reméde ; dans ce cas, j'ai fait ensorte de fortifier le systême gastrique, de resserrer les vaisseaux ouverts par les amers et sur-tout l'écorce du Pérou.

Chez tous, la langue devint propre et recouvra sa souplesse naturelle, et je ne croyois le malade assez à l'abri de la rechute, que lorsque la langue étoit en tout, comme dans l'état sain.

Si la maladie *principale* exigeoit l'émétique, il survenoit difficilement quelque incident qui le *contre-indiquât.* Aucune période des petites véroles, ou de la rougeole, ni les règles, ni la grossesse, ni les lochies, ni aucun autre incident ne m'empêchèrent de pratiquer le traitement anti-bilieux, par les vomitifs, lorsque sa nécessité étoit reconnue.

J'ai souvent vu avec étonnement, tous ces *co-incidens*, les petites véroles, les rougeoles, les règles, etc. écartés de leur sentier, par cette fièvre d'été ; devenus anomales, graves et plein de danger, avoir été ramenés de nouveau dans leurs limites, par la seule méthode qui combattoit directement et efficacement

cement la fièvre populaire. J'éprouve chaque jour que le nombre des contre-indiquans est beaucoup moindre que je ne le croyois autrefois.

Nous ne tirâmes point les *indications curatives* du différent type des fièvres, ou de la variété de leurs symptômes ; soit qu'elles fussent continues, ou rémittentes à des périodes fixes ou irrégulières, soit qu'elles fussent intermittentes d'une manière quelconque, accompagnées de quelques efflorescences que ce fût, ou enfin, de quelque nom grec que l'ancienne école se soit plue à les qualifier, nous fimes *à tous* la même médecine, lorsque nous voyions la *même* cause de fièvre, ou à-*peu-près la même* ; ainsi nous conformions notre traitement *à la cause morbifique*, et non aux divers effets de cette cause, à ses formes et à ses modifications accidentelles.

Le pouls peut induire en une infinité d'erreurs que nous évitions avec soin, en n'omettant ou n'entreprenant rien d'important et de décrétoire, d'après les indications ou les contre-indications du pouls, nous en rapportans toujours à des signes plus certains.

Un pouls plein, fort, dur, vibrant, et très-agité dans la fièvre bilieuse, donnoit souvent une fausse apparence de pléthore ou de phlogose ; mais après que l'estomac avoit été vuidé, et le stimulus de la bile détruit, il reprenoit sa souplesse, et différoit à peine du pouls naturel.

Nous vîmes une autre erreur du pouls, savoir, lorsque celui-ci restant dans son état naturel, le malade néanmoins étoit atteint d'une fièvre pleine de danger.

Notre matière médicale étoit très-bornée, non

par pénurie, mais parce que cela nous plaisoit ainsi. Que ceux-là gardent pour eux les formules apprêtées, qui sont dans la dure nécessité de flatter le palais des dames, ou de donner des remèdes recommandables par leur prix seulement.

Pendant les premières vingt-quatre heures, nous donnions abondamment de l'eau pure, à laquelle nous mêlions un peu d'oximel, composé par la seule mixtion, de parties égales, de vinaigre simple et de miel.

Nous préférions cette boisson à toutes les décoctions, parce qu'elle étoit facile à préparer, et agréable aux malades, qui en buvoient plus abondamment; pendant ce temps, nous faisions prendre une potion saline divisée en plusieurs doses, et composée d'une demi-livre d'eau simple et de deux gros d'arcanum duplicatum.

Nous ne voulions pas administrer plus de sel dans l'espace de vingt-quatre heures, de peur que le ventre ne fût trop relâché avant l'administration de l'émétique, et que ce dernier ne fît l'office d'un purgatif, ce qui arrivoit ordinairement, lorsque le vomitif trouvoit le ventre déjà dans un état de diarrhée; un cholera artificiel étoit plus avantageux, que des selles sans vomissement.

Le vomissement achevé, les malades faisoient usage d'eau seule, de miel et de vinaigre, et ne prenoient aucun autre remède pendant environ huit heures. Le temps lui-même et un sommeil paisible qui survenoit, appaisoient les agitations plus heureusement et plus sûrement qu'aucun narcotique, dont nous nous abstenions ordinairement; après ce temps nous examinions ce qu'il convenoit de faire, ou nous

prescrivions la même potion saline qu'auparavant, ou si les vomissemens avoient été glutineux plutôt que bilieux, nous donnions une mixture composée d'une demi-livre d'eau simple, de deux gros de sel ammoniac, d'un peu et de miel.

Mais lorsque une diarrhée trop forte, et la foiblesse accabloient le malade, nous faisions prendre toutes les quatre heures, ou toutes les deux heures, un demi gros ou un gros de racine d'arnica, ou seule ou avec d'autre *co-indiqués.*

Ceux qui arrivoient auprès de nous épuisés, soit par des saignées faites hors de propos, soit par la longueur de la maladie, firent promptement usage de la décoction de kina, le vomitif étant absolument écarté, ou donné avec beaucoup de précautions, en n'employant que la racine d'ipécacuanha.

Nous raffermission les forces des convalescens par les décoctions des plantes, de racines améres et un régime approprié.

Il reste encore beaucoup de choses observées pendant l'été, que je rapporterai à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire.

Vraie et fausse foiblesse du pouls.

C'est ainsi que j'ai souvent rencontré dans la fièvre d'été, des pouls petits, fréquens et se perdant presque sous le doigt. Dans ce cas, il falloit rechercher quelle étoit celle des deux causes qui rendent le pouls très-petit, qui existoient alors; car c'étoit souvent une véritable perte des forces causées par des saignées abondantes et multipliées, ou un cours de ventre symptômatique et grave; et alors, quoique les

malades fussent pleins quelquefois de saburre putride, ils ne pouvoient supporter l'évacuation des humeurs mêmes mauvaises.

Cause et traitement de la véritable foiblesse.

Une jeune fille qui avoit été réduite à l'extrêmité par des saignées avant d'être confiée à nos soins, après avoir prix un doux émétique, quoiqu'il lui fît rendre beaucoup de bile amère, devint froide comme du marbre, son pouls s'évanouit absolument et la mort qui seroit peut-être survenue dans quelques jours, si elle n'eût pas pris l'émétique, arriva peu d'heures après.

Dans cette vraie foiblesse, je ne pouvois plus employer une méthode directe par le moyen des éméto-cathartiques ; mais il fallut travailler à rétablir les forces vitales par la décoction de kina, l'infusion de la racine d'arnica et le vin, afin que relevées elles pussent elles-mêmes cuire la matière morbifique, et la chasser par différentes voies et de diverses manières, lentement à la vérité, par des détours et avec danger pour le malade.

Quelquefois les malades revenus de cette grande foiblesse retirèrent *plus tard* un grand avantage d'un doux émétique, qui, pris plutôt et pendant que cette foiblesse existoit, leur eût donné la mort.

Si les vésicatoires sont utiles dans la véritable foiblesse.

Il y a déjà long-temps que je n'ai pas fait usage des vésicatoires dans la vraie foiblesse des fièvres malignes. Leur stimulus disparoît bientôt, excite des sucurs sou-

vent nuisibles, resserre le ventre, diminue les urines, provoque la nécrose imminente des viscères, et laisse ordinairement une torpeur et un abattement de force plus considérables. Je me félicite de m'être heureusement abstenu de ce misérable secours dans les fièvres malignes, depuis que j'ai connu un meilleur traitement.

Il arriva quelquefois dans la vraie foiblesse, que l'estomac et les intestins rejettoient toute espèce de cordial, ne pouvoient faire passer aucun médicament dans les secondes voies, étoient plutôt accablés par les remèdes quels qu'ils fussent ; alors je faisois usage des vésicatoires, et j'introduisois la vertu excitante des cantarides, par les vaisseaux inhalans de la peau, laissant l'estomac de côté.

J'appliquai aussi les épispastiques aux jambes dans le même temps, et à-peu-près dans le même dessein.

Débilité apparente du pouls.

J'ai vu fréquemment une autre cause de la petitesse du pouls, dans ceux qui n'avoient subi aucune évacuation, ou du moins trop peu, pour qu'il pût en résulter une si grande foiblesse. Ceux-là avoient les premières voies surchargées de matières étrangères. Le cordial étoit un éméto-cathartique qui rétablit sur-le-champ la vigueur du pouls. Les excitans, bien loin de corriger cette foiblesse apparente, ne firent au contraire que l'augmenter.

Quelle est l'époque où les fièvres gastriques se changent en malignes.

J'ai assuré ailleurs que les fièvrés bilieuses pouvoient se changer en putrides, en malignes, de différentes

manières, sur-tout par la négligence, par le régime échauffant, ou par les saignées pratiquées à contre-temps. Tandis que les fièvres bilieuses de cette manière, cèdent aux incisifs et à un ou plusieurs émétiques, elles ne sont pas encore accusées de malignité ; mais lorsque la matière putride de l'abdomen a corrompu le sang, de manière qu'elle ne peut plus être enlevée par les incisifs, les éméto-cathartiques, et être chassée en peu de temps, alors nous pensions qu'il y avoit de la malignité.

Quelle méthode convient alors.

Nous employions alors un traitement *indirect*, et nous le faisions consister en ce que, 1°. les forces vitales ne fussent pas trop languissantes, mais qu'elles se soutinssent de manière à pouvoir atténuer la matière étrangère mêlée aux humeurs, la soumettre et la rendre propre à passer à travers les différens couloirs du corps vers lesquels elle aborderoit, pour être ainsi chassée au-dehors ; 2°. en ce que les forces vitales ne fussent pas trop considérables, et ne s'élevassent pas trop fortement contre cette matière ennemie, en exposant la vie du malade.

Dans cette circonstance, il falloit apprécier avec attention et justesse les forces du malade. Le vin, les amers, les autres médicamens amis de l'estomac relevèrent les forces languissantes. La décoction de kina, de racine d'arnica, fortifièrent la fibre relâchée. Quelques-uns, chez qui les forces vitales ne péchèrent d'aucun côté, prirent une décoction de racine de chiendent et de dent de lion avec de l'oxicrat, en aussi grande quantité qu'ils le pouvoient

sans s'incommoder, et sans que l'estomac fût surchargé.

Nous mettions tout notre espoir dans la conservation de cette juste proportion des forces, et en ce que tous les couloirs fussent ouverts, et disposés à recevoir et à laisser passer la matière morbifique qui y aborderoit; il étoit très-avantageux d'entretenir la liberté du ventre et celle des urines.

De-là, nous pensions que le point principal de la chose, consistoit dans une exacte compensation des forces vitales.

Cependant nous ne forcions aucune excrétion, nous ne permettions qu'aucune fût abondante, de maniére à faire craindre pour les forces du malade, ou que les autres languissent trop et se supprimassent.

Nous nous comportâmes ainsi dans cette maladie, lorsque la matière ennemie avoit déjà outre-passé ces limites, en-deçà desquelles, elle eût été soumise à l'action des incisifs et des évacuans.

Mais comme alors elle étoit déjà parvenue à un point où la force des dissolvans et des évacuans ne pouvoit plus atteindre, nous abandonnions presque entièrement la chose à la force médiatrice de la nature; nous excitions ses efforts languissans, nous modérions leur trop grande violence, nous ramenions ses écarts.

De-là, nous n'eûmes aucun remède, dont nous fissions toujours usage dans chaque fièvre maligne.

C'est pourquoi de l'eau récente et fraîche, avec du sucre et un peu d'esprit de vitriol, pour imiter la *limonade*, ou une décoction de chiendent, de dent de lion et de chicorée, ou bien ces deux genres

de remédes à la fois, une conduite lente et non précipitée, conservèrent la vie à beaucoup de malades, qu'un traitement tumultueux, le camphre, la serpentaire de Virginie, d'autres stimulans et alexipharmaques auroient perdus.

Mais ces remèdes et leurs semblables, peuvent trouver leur usage dans un cas de grande foiblesse.

Si cependant les excitans et les cordiaux me paroissoient nécessaires, je donnois la préférence à ceux que l'estomac recevoit volontiers, et qui fortifient un homme d'ailleurs bien portant, mais trop foible, les amers, la décoction du kina ou son extrait, le vin, etc.

Un air frais et pur, de l'eau fraîche, des boissons vineuses, sont très-souvent infiniment préférables aux stimulus de certains remèdes irritans et ennemis de l'estomac, qui après leur action ne laissent aucune addition permanente aux forces vitales.

Un air renfermé et putride abat les forces de l'estomac et provoque la fièvre gastrique.

Un air frais et récent a la plus grande force pour prévenir les maladies bilieuses. Ceux qui respirent pendant plusieurs jours un air chaud, et non renouvellé, sont incommodés de l'estomac, perdent l'appétit, ont la bouche amère et commencent à ressentir de la fièvre. Dans ce cas, après avoir fait précéder une boisson incisive et anti-bilieuse, nous faisions rendre aux malades une grande quantité de bile amère. Nous en avons vu plusieurs exemples dans ceux qui, pendant l'été, furent atteints de maladies chirurgicales, et couchés dans des lieux étroits, avec d'autres malades.

L'arrivée des fièvres gastriques de ce genre, rendirent sur-le-champ les maladies chirurgicales, les blessures, les ulcères, etc., beaucoup plus graves. Nous arrêtâmes fréquemment les commencemens de la gangrène, dans une partie blessée, par le traitement anti-bilieux; et nous prévenions les rechutes, en faisant renouveller l'air, et en donnant des remèdes stomachiques.

Fièvre d'hôpital que nous observions provenir toujours du vice de l'estomac.

Nous appellions cette fièvre, qui survenoit aux blessés, à ceux qui avoient des ulcères ou quelqu'autre maladie chirurgicale, *fièvre d'hôpital*, quoiqu'elle ne différât en rien de la fièvre gastrique, bilieuse, putride, soit que l'on considère leurs s'ymptômes, soit qu'on envisage leur traitement.

Cette fièvre d'hôpital n'eut aucun danger, lorsque nous nous ne la laissâmes pas passer ses premiers principes.

Les pronostics des fièvres gastriques étoient certains pour le salut du malade, ceux des fièvres malignes très-incertains : car, qui pourroit prédire certainement que la matière parvenue dans les viscères, rencontrera par-tout des canaux ouverts, ne s'écartera nulle part, ne s'accumulera en aucun lieu en trop grande quantité, et qu'elle ira en droiture gagner les voies par où elle peut sûrement être chassée au-dehors?

Si les jours critiques furent observés dans la fièvre bilieuse.

Ce qu'on dit des crises et de leurs jours déterminés,

ou ne put pas être observé chez nos malades, ou le fut de manière que plusieurs se rétablissoient lentement et sans excrétion remarquable et visible de matière, ou que cette excrétion arrivoit sans prédilection des jours. Plusieurs ignoroient le commencement de leur maladie, ceux sur-tout chez qui elle arrivoit d'une manière cachée, ou qui mépriserent les légers dérangemens de leur santé. La plupart doutoient du premier jour de la maladie; un très-petit nombre le connoissoit exactement.

C'est pourquoi, dans l'administration des remèdes, nous n'attendions aucun jour, ou présent ou prochain; car, quoique nous ne rejétions pas la doctrine des jours critiques, cependant dans l'incertitude du commencement de la maladie, cette doctrine devenoit ordinairement inutile et infidèle.

Preuve manifeste que la fièvre maligne n'est pas contagieuse.

On nous apporta une nouvelle accouchée attaquée de fièvre gastrique, mais négligée, et qui, par le mauvais régime, s'étoit changée en maligne. Cette femme mourut peu de jours après dans l'hôpital. Elle avoit alaité son enfant chez elle, lorsque sa fièvre étoit déjà très-maligne. Le mari nous assura que l'enfant n'avoit puisé aucune contagion de la maladie, et qu'il étoit resté sain et sauf.

Difficulté d'uriner dans la fièvre d'été.

Ceux qui furent attaqués de la fièvre bilieuse, sur-tout vers la fin de l'été, rendirent leurs urines difficilement; chez un petit nombre, elles furent

tout-à-fait supprimées ; les incisifs salins et un émétocathartique, débarrassèrent sur-le-champ les reins et la vessie ; nous nous abstenions avec soin des émolliens, des mucilagineux et des huileux, qui auroient augmenté par leur poids et leur mauvaise qualité, les matières crues de l'abdomen.

Une diarrhée très-incommode.

La plupart des fébricitans dans l'été et pendant l'automne, furent tourmentés par un cours de ventre très-incommode, épuisant beaucoup les forces et souvent très-difficile à arrêter ; les malades se trouvoient très-incommodés d'un léger purgatif. Il arriva à nos malades la même chose qu'Hippocrate assure être arrivée aux siens, liv. III, sect. VII, de la maladie populaire. « Les purgatifs en incommo-
» doient un très-grand nombre ; ceux qui se trou-
» voient dans cet état, mouroient pour la plupart
» subitement, d'autres résistoient plus long-temps ;
» mais pour finir enfin, ils périrent presque tous,
» tant ceux qui furent attaqués de maladies longues,
» que ceux qui furent attaqués de maladies aiguës,
» provenant du vice du ventre : car le ventre les
» perdit tous également.

Origine de la fièvre scarlatine.

Les fièvres scarlatines, dont le printemps et l'automne donnèrent une grande quantité, furent très-rares pendant l'été ; mais toutes celles que nous vîmes, furent d'origine gastrique, où se mêloit souvent le vice inflammatoire : car cette fièvre tomboit dans ces temps, où les deux différentes cons-

titutions de l'année, savoir : la constitution hivernale sur sa fin, et la constitution d'été commençante, et *vice versa*, se reçoivent mutuellement.

De quel vomitif je fis principalement usage. De la manière.

Cette année, j'avois coutume d'exciter le vomissement avec deux scrupules d'ipécacuanha, auxquels j'ajoutois un grain de tartre émétique ; si quelqu'un dans l'âge adulte, où les cours de ventre furent fréquens, arrivoit auprès de nous, avec une diarrhée copieuse, l'émétique excitoit rarement le vomissement, mais faisoit l'office d'un purgatif, et rendoit la diarrhée beaucoup plus considérable, en épuisant le malade ; delà, j'arrêtai plutôt le cours de ventre, par le moyen de la thériaque d'andromaque, et une ou deux heures après le narcotique, je donnai l'émétique.

La diarrhée s'arrêta quelquefois après le vomissement ; lorsqu'elle persévéra plus long-temps, la décoction de racine d'arnica, ou la racine elle-même réduite en poudre, l'arrêta peu-à-peu et d'une manière certaine.

Temps de dònner l'émétique.

Dans les fièvres intermittentes, comme dans les remittentes, je donnai le vomitif à la fin de l'accès, dans le temps où toutes les superficies externes et internes sont humectées de sueurs.

Sommeil, sueur salutaire après l'émétique sans opium.

Après l'effet de l'émétique, je ne donnai point d'opiatique, à moins qu'il ne survînt quelque symptôme particulier qui demandât avec urgence d'être appaisé par le moyen de l'opium; la plupart après le vomissement, s'endormirent tranquillement au milieu des sueurs salutaires.

Origine et traitement des aphthes.

La saburre de l'estomac produisit les aphthes chez les adultes, et je n'en ai vu nulle part sans la crudité de l'estomac; un éméto-cathartique et ensuite des gargarismes légèrement astringens, étoient nécessaires, pour que les ulcères de la bouche, qui ne sont certainement pas critiques, ne s'étendissent pas trop dans le tissu lâche et putressible de la gorge.

Je n'examine jamais le pouls au moment du réveil, pour juger de l'augmentation ou de la diminution de la fièvre; car j'ai observé que tous les malades au sortir du sommeil, ont plus de chaleur, plus de fièvre, et se trouvent plus mal; mais lorsqu'ils sont éveillés depuis quelques temps, ils donnent alors une juste mesure de l'intensité de la fièvre.

Observations sur les pronostics dans les maladies bilieuses.

Je vais vous exposer maintenant à quoi je faisois principalement attention, pour prévoir en quelque manière quel devoit être le résultat de la maladie.

Je me suis convaincu certainement que les pronostics dans les maladies aiguës étoient infidèles, et que

les préceptes donnés à cet égard, étoient chancelans et sujets à faillir ; néanmoins, la vue continuelle d'un grand nombre de maladies aiguës, dispose l'intellect de manière à concevoir les différens états de la maladie, une probabilité plus ou moins grande de vie ou de mort, et certains degrés de cette probabilité, à juger enfin, si le malade est encore en-deçà de cette ligne, où les motifs pour la vie et pour la mort sont égaux, et l'espoir et la crainte se contrebalancent, ou s'il l'a déjà outre-passée, de combien, et pour quelle partie.

Voici à ce sujet quelques remarques que me fournit actuellement ma mémoire.

S'il nous arrivoit une fièvre inflammatoire, qui après beaucoup de boissons anti-phlogistique et trois saignées copieuses, ne continuât pas moins à acquérir de la force et de la violence, le malade étoit dans un grand danger ; je ne veux pas dire par-là, qu'il ne soit pas besoin de plus de trois saignées pour guérir toute inflammation, mais, j'affirme avec confiance qu'une inflammation après trois saignées assez copieuses, doit être beaucoup abattue, ou du moins ne faire plus de progrès, de manière que l'espoir du salut peut surpasser la crainte de la mort.

Les pleurésies et les péripneumonies vraies, furent ordinairement mortelles pour les cacochimes, ceux dont le tissu cellulaire étoit rempli d'eau, qui avoient les jambes œdématiées, ou qui y portoient d'anciens ulcères.

Ceux dont l'abdomen renfermoit une saburre putride capable d'entretenir une fièvre putride, et dont les intestins ou les poumons furent atteints d'une inflammation grave, ceux-là, dis-je, périrent.

A la campagne, des inflammations de poitrine, qui, d'abord sembloient très-graves et qui parurent pendant l'hiver et dans le printemps, cédèrent néanmoins le plus souvent avec assez de facilité et de promptitude, tandis que dans la ville, elles étoient beaucoup plus difficiles, et plus fréquemment mortelles.

Je tirai aussi mon pronostic sur la maladie présente, de la constitution de l'année et des maladies qui régnoient pendant ce temps; il importoit encore beaucoup en prononçant sur les différens dangers de la vie, d'examiner quelle avoit été antérieurement la profession du malade. Ainsi les bucherons, cet été, furent plus maltraités que les autres, restèrent malades plus long-temps et se rétablirent plus difficilement.

Ceux qui, dans un voyage long et fait avec beaucoup de fatigue, tombèrent dans la fièvre d'été et vinrent de leur route à l'hôpital, en échappèrent rarement.

J'ai vu des fièvres, qui dans le principe paroissoient légères et exemptes de danger, être longues, difficiles à se juger, et souvent mortelles, lorsqu'elles avoient été précédées d'un long chagrin, de beaucoup de veilles, et d'un genre d'alimens modique et cru.

Les servantes qui étoient auprès des familles malades, ou que la fuite de leur amant, un amour trompé de quelque manière, avoient plongées dans un long chagrin, commençoient par éprouver des lassitudes, des dégoûts, une amertume de la bouche, une légère fièvre imitant une fièvre bilieuse, et tomboient enfin dans une maladie grave et pleine de danger.

Les fiévres des jeunes orphelins et des jeunes filles furent dangereuses. Les fièvres bilieuses récemment développées dans un homme antérieurement sain et sans affections morales, quelle que fût leur intensité, étoient ordinairement exemptes de danger, et guérissoient en peu de jours, si on leur opposoit à temps un traitement convenable.

La même fièvre exaspérée par plusieurs saignées, ou emportoit le malade, ou le conduisoit à une convalescence douteuse et chancelante.

La fièvre bilieuse dominoit plus au loin pendant l'été, mais elle donna à peine quelques morts, à moins qu'elle ne fût secondée par un mauvais traitement. Elle fut beaucoup plus rare pendant l'hiver et le printemps, mais son événement fut plus douteux.

Comme j'ignorois fréquemment ce qui étoit arrivé au malade hors de l'hôpital, quel avoit été le genre d'alimens dont chacun avoit fait usage, son genre de vie, quelles avoient été les dernières maladies qu'il avoit essuyées, quoique je m'informasse soigneusement de toutes ces choses, je m'attachai à examiner si, après l'usage des remèdes incisifs suivis d'un éméto-cathartique, le malade se trouvoit beaucoup soulagé, et sur-tout, si la rougeur des joues avec la couleur jaune et verte de la bouche et des lèvres se changeoit en une couleur plus pâle et plus uniforme de toute la face.

J'augurai de-là un résultat heureux, quoiqu'après vingt-quatre heures tous les accidens se renouvellassent : car un émétique réitéré le dissipoit de nouveau. Mais lorsque cette rougeur des bilieux persista toujours dans le même état, je n'appellois plus leur maladie une fièvre gastrique, mais une fièvre ma-

ligne,

ligne, grave, et d'un événement douteux. J'ai vu quelquefois la fièvre bilieuse commencer chez les femmes par un accès épileptique, mais il se dissipoit spontanément, et le traitement anti-bilieux les guérissoit promptement, sans que les convulsions revinssent.

J'ai observé que les convulsions qui arrivoient plus tard, étoient pleines de danger, principalement pour les hommes, quoiqu'elles parussent légères, obscures et topiques.

Néanmoins je me suis convaincu que dans toute convulsion, sur-tout fébrile, la science du pronostic, étoit très-incertaine ; car j'ai vu des individus revenir de convulsions très-graves, et d'autres périr de convulsions beaucoup plus légères.

L'affection des nerfs, vague et errabonde, qui a jusqu'actuellement secoué fortement et ébranlé tous les membres, sans porter atteinte à la vie, peut dans un instant, à cause de son génie versatile, les abandonner, pour se porter ou sur le cœur ou sur les muscles de la poitrine, et donner la mort en arrêtant la respiration.

De-là, dans les convulsions mêmes des enfans, et encore les plus légères, il faut s'attacher de toutes ses forces à découvrir la cause irritante des nerfs, et l'enlever, mais ne rien prédire, et n'être point surpris si l'on apprend que celui qu'on vient de laisser comme bien portant, et déjà au-delà de la portée du trait, est tombé peu après inopinément dans de nouvelles convulsions, et a disparu du milieu des vivans.

CHAPITRE DOUZIÈME.

De la complication de la fièvre d'été avec d'autres maladies, et de son caractère parasite.

Différentes complications de fièvres d'été avec d'autres maladies.

Je peux démontrer par des preuves innombrables, tirées de l'observation journalière, que la maladie épidémique est de la partie dans presque toutes les maladies qui affligent sporadiquement pendant ce temps, quelque différence qu'il y ait entre ces maladies, entre chacune d'elles en particulier, et cette influence générale de la saison ; qu'elle les écarte beaucoup de leur marche ordinaire, et les rend souvent mortelles, tandis qu'elles eussent été très-bénignes, sans cette participation de la maladie épidémique.

La connoissance de cette complication est très-nécessaire.

Puisque la constitution épidémique met comme sous son joug, toutes les autres maladies, et leur dicte ses lois, il doit arriver que telle maladie survenue dans tel temps, que vous aurez guéri avec telle méthode, sera guérie dans un autre temps, avec une méthode infiniment différente.

Car quoiqu'une maladie soit la même, dans quelque

saison, quelque année et quelque lieu qu'elle arrive, et qu'elle demandât toujours le même traitement si elle étoit seule, néanmoins comme il résulte souvent plus de danger de ce vice épidémique de la saison, qui a coutume de varier, que de l'affection sporadique ellè-même, il faudra remédier à la même affection par des méthodes différentes.

Celui qui n'aura pas observé scrupuleusement la constitution régnante, et n'en aura pas tiré les règles de sa conduite, celui-là ne s'exposera-t-il pas en haute mer, pour devenir le jouet des vents et des flots.

Cette étude de la constitution épidémique a encore d'autres avantages, et beaucoup plus grands que ne le croit l'opinion commune; car nous prévoyons par des conjectures heureuses tirées de la constitution connue de l'année, les premiers principes des maladies naissantes, qui ne seroient pas encore marqués par des caractères assez spécifiques et laisseroient de l'ambiguité, et nous arrêtons d'avance, la force du danger qui menace.

Complication de la fièvre d'été avec des blessures et des ulcères.

Nous eûmes à soigner pendant ces mois où la bile diminuoit, plusieurs malades atteints de blessures, contusions, ulcères ou fractures. Lorsqu'on mettoit en usage, selon les préceptes de l'art, et avec beaucoup de soin, tout ce qui nous paroissoit utile, voilà que tout-à-coup il se déclaroit une légère fièvre, qui par fois prenoit de la force, suivoit différens types, et étoit en tout semblable à la fièvre

d'été, dont j'ai décrit plus haut le caractère variable. Cependant les ulcères, qui jusques-là avoient rendu un pus louable et présenté une belle incarnation, commençoient à nager dans un suintement ichoreux, limpide, gris, jaune et verd, et à se couvrir de chairs pâles, livides et noires; un gonflement douloureux, étendu au loin, d'un rouge pâle et accompagné de vésicules, telles qu'en produit la brûlure, s'emparoit des membres eux-mêmes; mais personne n'en étoit dangereusement affecté, parce que nous opposions de bonne heure à la maladie principale, un traitement prompt et efficace; après avoir incisé et évacué la matière bilieuse, nous faisions prendre toutes les deux heures, un demi-gros ou un gros de racine d'arnica, à laquelle nous joignions par temps un peu de camphre; nous obtenions toujours les effets desirés, et nous étions souvent surpris de leur promptitude.

Pour le membre tuméfié, comme brûlé, et couvert d'une phlogose érysipélateuse, nous l'arrosions avec de l'eau commune, à laquelle nous mêlions quelques gouttes d'esprit de vin camphré et d'extrait de saturne.

Des chûtes, des coups à la tête.

Ceux qui étoient blessés d'une chûte ou de quelques coups, étoient affectés à raison de leur accident, et peu de jours après atteints d'inflammation, si la constitution inflammatoire régnoit dans ce temps-là, ou d'une fièvre bilieuse, dans les temps propres à ces maladies. Cette complication de maladies me fut long-temps inconnue, et m'embarrassa quelque-

fois, lorsque je voyois que les mêmes moyens, qui avoient été très-avantageux dans un temps, étoient employés en vain, et même devenoient nuisibles dans un autre, la maladie, comme je le croyois alors par erreur, étant parfaitement la même.

Nous avons plusieurs observations de cette complication de la fièvre d'été, avec d'autres maladies externes, qui sembloient n'avoir rien de commun avec la fièvre régnante; observations qu'il seroit long et inutile de rapporter; nous nous contenterons de l'histoire seule d'une jeune fille, que nous avons insérée au dernier chapitre de ce livre, où nous parlerons plus au long des lésions de la tête.

Complication de la fièvre d'été; avec la petite vérole et la rougeole.

La fièvre d'été se compliquoit aussi avec la rougeole et la petite vérole; nous avons vu ce genre de complication, dans un jeune homme attaqué de la petite vérole, et chez tous ceux que nous eûmes dans notre hôpital, atteints de rougeole pendant tout l'été.

Mes observations de cette année, et beaucoup d'autres que j'ai recueillies dans la Hongrie, avec un esprit attentif, libre de préjugés, et extrêmement occupé à conserver des enfans chéris à des parens affligés, m'ont amené à cette opinion; *que la petite vérole et la rougeole, sont toujours la même maladie, et d'un caractère très-benin, si non toujours, au moins la majeure partie du temps, que seules, et sans un vice de complication, elles parcoureroient leur temps avec promptitude et sans danger*;

mais que le vice de la constitution les détourne de leur caractère benin, les rend graves, et les fait dévier de leur marche ordinaire.

D'après cette opinion, je me suis proposé cette règle dans le traitement de l'une et de l'autre maladie, *de traiter par une méthode efficace et directe, la fièvre épidémique, dont la présence m'étoit annoncée, soit par la marche irrégulière des petites véroles ou des rougeoles, soit par les caractères propres de l'épidémie elle-même*, appuyé sur cet espoir, qu'il arriveroit que les petites véroles et les rougeoles, qui avoient été éloignées du caractère qui leur est propre, par une mauvaise association, reviendroient de nouveau d'elles-mêmes à leur naturel benin; car j'avois vu de très-légères blessures, et des ulcères de peu d'importance, prendre un mauvais caractère, et oublier leur naturel benin, à cause de leur société avec la fièvre populaire, et les choses ne pouvoir être rétablies dans leur premier état, qu'en détruisant cette association, et en enlevant le vice épidémique. Pourquoi l'épidémie n'auroit-elle pas la même influence sur les petits ulcères véroliques? Pourquoi ne résistérions-nous pas à cette influence, et ne les détruirions-nous pas de la même manière?

J'exécutois ce que j'avois conçu en moi-même, et sans avoir aucun ou presque aucun égard à la petite vérole ou à la rougeole: j'étois tout entier occupé à la recherche de la fièvre populaire, si je conjecturois sa complication, d'après les signes déjà mentionnés, et à lui porter remède, non par des détours, mais directement. De-là, je fis dans la petite vérole et dans la rougeole, le même usage des saignées, des purgatifs, des vomitifs, des anti-phlogistiques,

des anti-septiques et des opiatiques, que celui qu'auroit exigé dans le même individu, le caractère de la maladie épidémique, s'il n'y avoit eu aucune complication de petites véroles ou de rougeoles. Voici avec quel désavantage ou quel succès, je suivis mon projet.

Histoire d'une petite vérole.

Un maçon, âgé de 17 ans, d'un tempérament robuste, et qui jusques-là, avoit toujours joui d'une bonne santé; le 19 Mai, sur le soir, souffrit de la tête, se trouva sans appétit et avec altération; la langue étoit légèrement rude, tout l'épigastre lui paroissoit tendu et rempli extraordinairement, le malade se plaignoit, il dormit néanmoins.

Le 20 Mai, il eut un peu de chaleur, le mal de tête fut plus grand, il éprouvoit une douleur pungitive, avec ardeur dans les entrailles et vers l'ombilic, de la chaleur et de la tension dans le dos et dans les lombes; la foiblesse fut plus grande, les urines abondantes, le dégoût et la soif avoient augmenté, l'âpreté de la langue persistoit; la nuit fut tranquille.

Le 21 Mai, le mal de tête augmenta, la douleur des lombes fut moindre, celle de tout l'abdomen fut plus intense, pungitive, avec ardeur, le reste étoit comme la veille; le malade marcha et traîna son corp accablé à ses travaux ordinaires; il dormit.

Le 22 Mai, l'ardeur des entrailles fut insupportable, tout le reste persistoit, il y eut quelques légères sueurs; la nuit fut bonne.

Le 23 Mai, les symptômes de la veille furent plus graves; il y eut des sueurs; l'abdomen étoit enflé,

tendu et douloureux ; sur le soir, il sortit quelques pustules véroliques.

Le 24, il ne parut guère plus de pustules que la veille ; les autres symptômes furent plus intenses : le mal de tête cependant s'étoit relâché ; le ventre fut libre.

Le 25, le ventre s'étant resserré de nouveau, la céphalalgie devint plus violente ; la soif fut considérable, et les douleurs des entrailles, de tout l'abdomen et des lombes s'aggravèrent.

Le 26 Mai, la langue étoit sèche, le goût amer ; la nuit se passa sans sommeil.

Le 27 Mai au matin, il fut livré à nos soins. Il paroissoit un petit nombre de pustules très-menues, sur la face, la poitrine et les mains ; mais il y avoit un très-grand nombre de pétéchies, principalement sur le dos, interposées entre les pustules varioliques. Ayant pris, ce jour-là, une grande quantité de boisson aqueuse, accidulée, miellée et saline il rendit sur le soir spontanément beaucoup de pituite ductile. Cette nuit, il souffrit moins de l'abdomen, il ne fut pas altéré, la petite vérole sortit en abondance, comme si on eût ouvert sa prison ; la nuit fut plus tranquille, mais sans sommeil.

Le 28 Mai, tout étoit amendé. L'urine étoit chargée avec un dépôt imparfait et furfuracé ; la bouche étoit amère, la déglutition embarrassée, avec ardeur dans la gorge qui étoit parsemée de pustules blanches ; la douleur de l'épigastre étoit moindre ; les pustules étoient très-nombreuses sur la face, la poitrine et les bras ; le dos étoient couvert d'un grand nombre de pétéchies, de couleur rose, et d'un contour lenticulaire.

Comme dans ce temps-là, il régnoit un genre de fièvre mixte, où le sang étoit disposé à la phlogose et l'estomac étoit surchargé de saburre, nous commençâmes par faire ouvrir la veine, puis nous donnâmes un éméto-cathartique qui évacua beaucoup de pituite et de bile, avec ce résultat, qu'aussi-tôt après le vomissement, l'abdomen ne fut plus douloureux; la soif et la chaleur furent éteintes et que le pouls devint régulier; la nuit, le sommeil fut long, tranquille, non interrompu, refaisant le malade; le sang tiré par la saignée, étoit couvert d'une croûte gélatineuse, étendue et livide.

Le 29 Mai, il n'y avoit plus de fièvre; les amigdales étoient très-tuméfiées, et le palais parsemé d'un grand nombre de pustules blanches et milliformes; les pustules varioliques sur la figure, étoient très-épaisses, confluentes, aplaties, enfoncées; sur les bras, plus élevées en sommet, plus grandes, plus écartées et discrètes; sur les mains, elles étoient confluentes et aplaties; sur le dos, quelques-unes étoient confluentes, la majeure partie étoient discrètes; mais ces dernières étoient ou aplaties ou enfoncées, et parmi elles, quelques-unes avoient leur sommet de couleur de cendre et livide, toutes présentoient un contour d'un rose vif; le milieu du dos offroit un grand nombre de pétéchies lenticulaires, et d'une rougeur pâle; le malade sentoit de l'appétit; les urines étoient naturelles, la couleur de la plupart des pustules varioliques étoit bonne; mais le malade ne dormit pas pendant la nuit, à cause de l'ardeur de la gorge.

Le 30 Mai, les lèvres, la bouche, la langue et le gosier, étoient couverts de pustules nombreuses

et blanches ; il n'y avoit aucune douleur nulle part dans le gosier, aucune salivation, aucun gonflement de la face, aucune fiévre ; les yeux étoient larmoyans, le ventre réglé, il ne restoit que quelques pétéchies.

Le 31 Mai, les pustules commencèrent à roussir, la fièvre étoit très-légère, les pétéchies peu nombreuses, et profondément jaunes ; la face n'étoit point tuméfiée, à peine y avoit-il un vestige de salivation ; il passa la majeure partie du jour, hors du lit et se promenant.

Le premier Juin, la face et les paupières étoient plus tuméfiées, il y avoit un peu de fièvre, les pustules jaunissoient et s'ouvroient par leur sommet.

Le 2 Juin, la salivation commença. La nuit, le malade éprouva un étranglement, à cause de la suspension du ptyalisme ; mais les selles ayant été fréquentes, et la salivation étant revenue, il fut bientôt soulagé. Les mains se tuméfièrent, le gonflement de la face gagnant les parties inférieures.

Le 3 Juin, le ptyalisme étoit copieux ; le ventre sollicité avec la manne et les sels neutres, devint libre ; à peine y avoit-il de fièvre ; les urines furent abondantes ; la boisson du malade fut copieuse, émolliente, diurétique et acidulée par le mêlange de l'acide vitriolique.

Le 6 Juin, le ventre avoit jusqu'alors conservé sa liberté. La salivation étoit médiocre, les nuits tranquilles ; il restoit un léger gonflement aux carpes, les pustules étoient sèches.

Le 13 Juin, le malade étoit bien en tout. Nous adoucimes l'incommodité du prurit, en arrosant avec du lait tiède, les croûtes sèches des pustules.

A cette époque, il survint plusieurs furoncles, dont la douleur, les veilles, et l'abondante suppuration maltraitèrent le malade beaucoup plus que la petite vérole elle-même.

L'écorce du Pérou arrêta l'abondance du pus, et le malade recouvra des forces suffisantes pour reprendre son pénible métier.

Périodes des petites véroles, et méthode qui convient à chaque période, cause des irrégulières.

La petite vérole a coutume de parcourir divers temps, qui ne sont ni les mêmes, ni en même nombre, ni composés d'un même nombre de jours, chez les différens auteurs.

Je vais exposer comment nous divisâmes les différentes fièvres, et les divers temps de la petite vérole.

Nous considérions dans la maladie trois époques et trois périodes.

Et d'abord, nous observions ce temps, ou le miasme reçu commence à se manifester par une fièvre particulière et spécifique, de laquelle, quoique nous ignorassions la nature, nous connoissions cependant le caractère sociable; car quoique cette fièvre, lorsqu'elle est seule, parcourt ordinairement sa période dans l'espace de trois jours, et sans danger, néanmoins elle reçoit souvent en société la fièvre épidémique, s'égare avec elle, et entraîne fréquemment le sujet à sa perte.

Dans ce premier temps; nous employions tous nos soins à résister d'une manière puissante et prompte, à cette fièvre compliquée : par ce moyen, je pré-

venois heureusement la malignité qui étoit présagée par les principes irréguliers de la maladie, ou si l'on n'avoit aucun égard à la complication de l'épidémie, je prévoyois avec cerritude la difficulté de l'issue.

Il y avoit un autre temps remarquable, celui où la matière cuite étoit portée à la peau, par une loi inviolable, et où poussée au dehors, elle terminoit la fièvre.

Si le malade continuoit à avoir la fièvre, ou avec la même intensité ou avec moins de force ; je ne croyois plus avoir affaire avec la fièvre variolique, que je savois avoir été jugée entièrement par la métastase cutanée, mais avec toute autre fièvre, et principalement la fièvre populaire.

De-là, nous lui opposâmes un traitement, ou anti-phlogistique, si le froid de l'hiver ou des premiers jours du printemps favorisoit l'inflammation, ou anti-bilieux, dans une constitution bilieuse.

Je n'eus aucun égard à la petite vérole, et je pratiquai la saignée, ou je purgeai, ou j'excitai le vomissement, avant, pendant, et après l'éruption, selon que la fièvre compliquée l'exigeoit.

Depuis la première éruption des pustules, nous mesurions une autre période, dans laquelle nous ne conisdérions plus la petite vérole, mais beaucoup de petites tumeurs d'un *caractère inflammatoire*, et devant tourner en suppuration. Quoique ce passage des tumeurs en abcès, ne se fasse point sans fièvre, néanmoins nous ne la regardions point comme une fièvre particulière ou spécifique, mais comme celle qui accompagne toute tumeur enflammée, la développe, et la conduit à maturité.

Cette autre fièvre de la petite vérole, chaque fois

qu'elle est seule, parcourt en général son temps aussi innocemment qu'elle a coutume de le faire, chez un autre homme qui a quelque partie externe enflammée et tendant à suppuration. De-là cette fièvre a rarement besoin des secours de l'art.

Que si néanmoins dans un sujet pléthorique, disposé à l'inflammation, et dans une constitution inflamatoire, elle prenoit trop d'intensité, nous modérions l'impétuosité fébrile, par la saignée et tous les moyens anti-phlogistiques.

Il arrivoit aussi que chez un sujet cacochime et foible, cette fièvre étoit trop languissante, et n'avoit pas la force de convertir en pus d'un bon caractère les mauvaises humeurs du corps, et de former de bons accès. Dans ce cas, nous faisions usage des alimens et des remèdes qui excitent les forces vitales et fortifient les corps, du kina sur-tout, et du *kina des pauvres*, ou de la poudre de racine d'arnica. Mais soit que cette fièvre languit, ce qui arrivoit rarement, soit qu'elle fût trop violente, le traitement fut ordinairement facile, pourvu qu'elle fût seule et ne fût compliquée d'aucune autre fièvre épidémique. Nous redoutions sur-tout la fièvre populaire bilieuse, pituiteuse, putride, maligne, si elle se joignoit à la première fièvre des *varioleux*, et se propageoit jusqu'au second et troisième temps de la petite vérole, ou si elle arrivoit plus tard, et troubloit la seconde fièvre.

En général, nous nous proposâmes cette règle, dans le second temps des petites véroles, *de traiter la fièvre mâturatoire de cette époque, de la même manière que nous traitons la même fièvre chez tout autre individu atteint d'une inflammation et d'une tumeur*

à la veille de suppurer, mais d'en écarter avec le plus grand soin, l'influence de l'épidémie.

Cette seconde période de la maladie est renfermée entre le commencement du quatrième jour et la fin du dixième, espace que d'autres auteurs divisent en deux périodes, et que nous ne divisons pas, parce qu'une seule et même fièvre embrasse tout ce temps.

La troisième et dernière période part du commencement du onzième jour, où la maturation est complette et le pus formé. Dans ce temps, la fièvre maturatoire fait place à une troisième que forme le pus résorbé des pustules, et circulant dans la masse des humeurs; *fièvre sans dénomination*, à moins qu'on ne veuille l'appeller *purulente.*

Il ne se trouve aucune rémission entre la seconde et la troisième fièvre, toutes deux se touchent par leurs extrêmités, parce que les pustules ne mûrissent pas toutes dans le même-temps, et que les unes sont déjà pleines d'un pus bien formé, tandis que les autres ne sont pas encore mûres.

Nous pensions que cette fièvre *purulente*, dans ce troisième temps, ne différoit point d'un autre que produit un foyer purulent quelconque reçu parmi les humeurs circonvoisines, si une partie du corps quelconque est en suppuration.

Nous nous attachions dans ce dernier temps de la maladie, à tenir libres toutes les voies par lesquelles le pus a coutume d'être chassé hors du corps, le ventre sur-tout et les urines; car la force conservatrice de la vie pousse avec sûreté la matière étrangère vers l'un et l'autre de ces couloirs. Nous ouvrions en outre par leur sommet autant de pustules qu'il nous étoit possible; mais si les forces chance-

loient, si le pus devenoit trop abondant et faisoit dépérir le malade, nous faisions usage de toniques, d'anti-septiques, et en général de tous ces remèdes, qui dans tout autre cas combattent les fièvres de consomption provenant d'un pus.

Sur la fin du second temps, et pendant le cours du troisième, nous sollicitions le ventre avec la manne et les sels neutres, et nous excitions les urines au moyen d'une boisson copieuse, émolliente, acidule et légèrement rafraîchissante ; nous ordonnions une décoction de mauve, d'althéa et de beaucoup de racine de réglisse, et nous ajoutions à cette décoction froide un peu d'esprit de vitriol.

Par cette purgation à temps, je gagnois encoré ceci, *que la face se tuméfioit moins*, *et que la salivation étoit moins abondante.*

Je pensois que ces deux symptômes, savoir : la tuméfaction de la face et le ptyalisme, n'étoient dûs qu'à la seule irritation des parties supérieures, qui attiroit plus d'humeur de ce côté ; mais je savois combien il résultoit de danger pour les yeux, d'une tuméfaction considérable de la face, je connoissois aussi les désagremens du ptyalisme ; je n'ai pas suivi exactement mes propres règles dans *le varioleux* précédent, l'ayant purgé trop tard, et avec trop de modération, aussi la face se tuméfia-t-elle, quoique légèrement, et le malade fut tourmenté d'une abondante salivation.

La tuméfaction de la face et la salivation, m'ont paru n'avoir rien de critique, ou être une crise très-difficile et accompagnée de beaucoup d'inconvéniens ; c'est pourquoi je m'attachois, en tenant les urines et le ventre libres, à détourner les humeurs de la

face, et à substituer au ptyalisme, une évacuation qui en tint la place.

Je me rappelle avec plaisir d'avoir rendu par le moyen d'un éméto-cathartique, la raison à une femme qui étoit dans le délire, ayant la figure tuméfiée d'une manière prodigieuse.

Je suis fâché de ne pouvoir établir dans le traitement des petites véroles, aucunes règles ou du moins bien peu qui conviennent toujours et dans tous les cas.

Qu'il suffise d'avoir donné des notions exactes des périodes, des fièvres différentes et de leur différente complication, pour qu'on puisse se diriger, si l'occasion se présente, et voir ce qu'il convient de faire, dans chaque temps de la maladie et dans ses diverses circonstances.

Je ne loue pas l'opinion de ceux qui, lorsque les petites véroles s'écartent de leur cours ordinaire et deviennent anomales, conseillent les saignées, les vésicatoires, le kina et l'opium, dans toutes les époques de la maladie, confondant ainsi les choses les plus opposées; et qui, lorsqu'ils ont pratiqué toutes ces choses et dans le même temps, et chez le même individu, pensent avoir employé un beau traitement anti-phlogistique, sans avoir considéré ni les divers temps, ni leurs différentes fièvres, ni la différente constitution de l'année.

Il me semble avoir observé que la petite vérole aimoit de préférence aux autres fièvres, les fièvres bilieuses, putrides, malignes, ou celles que nous appellons *gastriques*, à cause de leur origine dans les premières voies.

Est-ce que le miasme variolique affecte principalement

palement le suc gastrique, et l'altère ? Est-ce que le même miasme, reçu dans le torrent de la circulation, dispose l'individu, de manière que l'épidémie le frappe plutôt que les autres et d'nne manière plus efficace ? C'est ce que j'ignore.

La cause des fièvres d'un mauvais caractère qui surviennent, pourroit encore être celle-ci, que le virus variolique atteint souvent un homme très-sain, et peut-être à la suite du repas, lorsque l'estomac est rempli : et si la nature elle-même, par un effort salutaire, ne le renverse et ne l'évacue, beaucoup de matière étrangère corrompue par un long séjour, l'accablera, et de-là, naîtra une source de maux, avec le laps du temps.

On divise les petites véroles en *confluentes* et en *discrètes*, en *régulières* et *anomales*. Que seroit-ce donc, si nous ajoutions cette autre division, qui distingue des petites véroles *simples*, *compliquées*, et subdivise de nouveau celles-ci, selon les divers caractères de la fièvre compliquée ?

Dans quelle saison de l'année il convient d'inoculer la petite vérole, et quelle est la préparation nécessaire.

Comme le point principal dans le traitement des petites véroles, est de la préserver de la fièvre populaire, principalement de la bilieuse, putride, maligne, ou si elle existe déjà, de la repousser par tous les secours de l'art, ce temps de l'année sera le plus propres à les inoculer, qui produira le moins de maladie ; car puisque le plus grand mal pour les petites véroles provient d'une constitution insalubre et

morbifère ; elles devront nécessairement être plus bénignes dans une constitution salubre.

De-là, l'été plus fertile en maladie que toutes les autres saisons de l'année, donnera l'espèce de petites véroles la plus dangereuse de toutes, souillée par les différens vices de la saison, le vice bilieux, putride et malin. Après l'été, viendra immédiatement l'automne ; mais l'hiver et le printemps, si ces saisons sont telles qu'elles doivent être, produiront plutôt que les autres, des petites véroles, simples, régulières et d'un caractère benin.

D'après ce qui a été dit, on voit dans quelle partie de l'année, il convient d'inoculer la petite vérole.

L'âge qui se tirera le plus heureusement de cette maladie, est celui qui souffre le moins de la fièvre populaire, et qui est hors du temps des grands changemens dans le corps. C'est pourquoi les petites véroles sont ordinairement bénignes et régulières chez les enfans à la mamelle, et funestes à ceux qui sont dans la dentition ; la puberté commençante éprouve souvent des dangers dans cette maladie.

Les divers auteurs ne s'accordent pas sur la manière de préparer le sujet ; mais celle-là paroît l'emporter sur toutes les autres, qui remédie d'abord à ce qu'il y a de vicieux dans l'individu, et qui l'éloigne le plus de l'attaque de l'épidémie, ou présente, ou imminente, comme si elle le plaçoit hors de la portée du trait meurtrier. Cependant le point principal pour un résultat heureux, est que le miasme rencontre le sujet très-éloigné de la fièvre, ayant l'estomac et les intestins sains et purs.

C'est pourquoi, avant ou pendant l'inoculation, on fera un usage plus fréquent d'un doux émétique

que de purgatif seul, et ces deux secours auront lieu plus souvent que la saignée, à moins que la sécheresse de l'hiver ou du printemps, la phlogose dominante, l'âge adulte et le sujet inflammable, n'exigent la saignée.

Quant à l'usage des émétiques et des éméto-cathartiques, j'affirme que ces secours ne sont *contre-indiqués* par aucun temps des petites véroles, ni par l'éruption imminente, ou présente, ou déjà faite des pustules, si toutefois il existe une complication de fièvre d'un genre qui exige un pareil remède : car soyez sûr que tout ce que vous opposerez de secours à la fièvre étrangère, tournera plus que toute autre chose à l'avantage des petites véroles elles-mêmes.

Cause de la malignité et de l'irrégularité des rougeoles.

Comme la fièvre d'été tendoit des pièges à la petite vérole, elle en tendoit de même à la rougeole, et en faisoit une maladie compliquée, qui auroit été appelée rougeole, anomale et maligne, par celui qui l'auroit crue simple et sans complication, mais ce qui étoit étranger au caractère benin de la rougeole étoit dû entièrement à la fièvre compliquée, à laquelle, pour cela, nous résistions par tous nos moyens.

Nous avons soigné plusieurs personnes atteintes de rougeole, depuis le commencement du printemps jusques bien avant dans l'été; nous les avons toutes vues affectées de deux maladies en même-temps, savoir, de la rougeole et d'une autre bien distincte, la maladie populaire.

Quelques-uns, plusieurs jours avant que les symp-

tômes de la rougeole se déclarassent, commencèrent à avoir des rapports, des nausées, à souffrir de la poitrine, de la région épigastrique, à éprouver des frissons légers et fréquens, des chaleurs brûlantes pendant la nuit, et de légères sueurs, un embarras de la tête et des tintemens d'oreilles; ils avoient le ventre resserré, ou ne rendant qu'une petite quantité de matière grasse et très-fétide.

Chez les autres, ces mêmes incommodités paroissoient être survenues dans le même temps que le miasme de la rougeole se déclara par sa fièvre particulière et spècifique.

Nous en vîmes un assez grand nombre n'être attaqués d'abord que de la fièvre de la rougeole, mais qui le furent plus tard de la fièvre populaire aussi.

Je vais citer quelques exemples de malades de ce genre.

PREMIER MALADE.

Rougeole, avec fièvre bilioso-pituiteuse.

Une fille âgée de 19 ans, ayant jusqu'alors joui d'une bonne santé, le 21 Juillet, se trouva au sortir du lit, avec fièvre, difficulté de respirer, et une douleur pungitive de toute la poitrine; elle éprouvoit dans les hypocondres de l'ardeur et un sentiment, tel que si ont les eût serré avec une corde; une douleur déchirante parcouroit les lombes et les membres; la bouche et la langue étoient empâtées d'une matière lente, muqueuse, fort incommode à la malade, elle urinoit avec ardeur.

A midi, on appella un médecin, qui fit tirer du sang. Le rhumatisme des membres se relâcha, mais la lassitude augmenta davantage, et le corps étoit douloureux, comme s'il eût été frappé des verges.

Ce même soir, une nouvelle saignée ne procura aucun soulagement ; le sommeil fut léger, court, avec des insomnies.

Le 22 et 23 Juillet, les symptômes furent les mêmes ; vers midi, l'éruption de la rougeole commença à paroître, tout le reste étoit dans le même état.

Le 25, rien ne s'étoit amélioré ; il y avoit une toux considérable, ardeur des yeux, corysa, enrouement, point de sommeil.

Le 26, aux symptômes précédens je joignoit une douleur ardente, déchirante, s'étendant depuis la partie supérieure du sternum, jusqu'au pubis.

Ce jour-là, elle entra à l'hôpital, on lui donna une boisson composée d'eau, de miel, de vinaigre et d'un sel neutre ; la nuit fut plus tranquille.

Le 27 Juillet, elle se plaignit d'une grande quantité dé muquosité dans la bouche, d'une ardeur de la poitrine et de tout l'abdomen ; on lui donna l'émétique, elle rendit une pituite copieuse, amère, et alla plusieurs fois à la selle ; depuis le vomissement, tout fut amandé, il ne resta plus aucune ardeur.

Le 28, l'oppression de la poitrine fut moindre ; l'ophthalmie plus modéré et la voix moins rauque ; l'abdomen, les membres et les lombes ne furent plus douloureux ; il ne resta que peu de mucosité dans la bouche, et pas du tout de fièvre ; elle prit une

infuso-décoction de racine d'arnica, avec le sel ammoniac et le sirop de fumeterre.

Le 29 et 30 Juillet, elle éprouva quelques douleurs dans les membres pendant la nuit ; mêmes remèdes.

Le 6 Août, elle fut guérie.

Voilà une fièvre bilioso-pituiteuse compliquée avec la rougeole, fièvre que nous avons traitée par sa méthode propre, sans avoir aucun égard à la rougeole.

Bien loin que les deux saignées eussent tourné à profit, elles ne firent qu'inviter la fièvre dominante alors, à s'associer à la rougeole.

Nous n'attendions dans cette circonstance rien de spécifique de la racine d'arnica ; il étoit besoin d'un remède qui pourvût à la lenteur froide des humeurs et à la laxité des fibres, sur-tout de l'estomac et des intestins.

SECOND MALADE.

Rougeole précédée, accompagnée et suivie de fièvre bilioso-pituiteuse, avec éruption miliaire et des exanthêmes imitant l'éruption scarlatine.

Une fille âgée de 20 ans, étoit sujette depuis une année à des maux de têtes qui revenoient souvent, à des palpitations de cœur, à des règles qui avançoient, et par fois à des fleurs blanches, sans âcreté.

Depuis trois semaines elle étoit tourmentée par une céphalalgie plus fréquente, un poids dans tout l'épigastre, et un dégoût avec altération.

Après le repas, elle avoit des sueurs, des envies

de vomir et la bouche amère. Le matin, le ventre étoit resserré plus que de coutume. Elle éprouvoit par temps de légers frissons entrecoupés d'une courte chaleur. Les glandes près des jugulaires, des deux côtés, étoient légèrement tuméfiées ; il s'y joignit les trois derniers jours, un éternûment fréquent et une cuisson des yeux.

Le 22 Juillet, sur le soir, la rougeole se déclara ; les autres choses étoient dans le même état.

Le 24 Juillet, elle entra à l'hôpital. Elle étoit dégoûtée, avoit la tête pesante avec des vertiges, la bouche amère, la langue blanche, humide, villeuse, les yeux rouges et douloureux ; les crachats étoient écumeux et fréquens le matin ; il y avoit une petite toux et de la fièvre, avec un pouls plein, fort, fréquent, et une chaleur considérable ; le ventre étoit resserré ; les pustules de la rougeole persistoient.

Le 25, la bouche étoit plus amère, la langue plus chargée ; il y avoit de la fièvre et de la chaleur. Ayant pris un émétique, elle rendit beaucoûp de matière bilieuse, et alla du ventre ; plusieurs choses s'améliorèrent, sur-tout l'état de la tête.

Le 26, l'amertume fut moindre, la poitrine moins oppressée, la fièvre plus légère, les exanthêmes commencèrent à disparoître, la nuit fut meilleure.

Le 27 Juillet, l'oppression de la poitrine revint ; la bouche fut plus muqueuse, la chaleur plus grande. Un éméto-cathartique entraîna beaucoup de matière muqueuse et ductile, avec un soulagement remarquable dans la poitrine et dans la chaleur.

Les 28, 29 et 30, les nuits furent tranquilles, il ne restoit plus de fièvre, la bouche étoit muqueuse.

Dans ces derniers jours, je donnai une teinture aqueuse de rhubarbe, aiguisée d'un peu de sel neutre ; mais cette femme très-morose se dégoûta surtout de ce genre de remède, et en faisant semblant de le prendre, elle trompoit les gardes, de manière qu'elle en prit plus rarement et beaucoup moins qu'on ne lui en prescrivoit. Elle desira aussi avec opiniâtreté, à la manière des femmes, beaucoup de choses déplacées.

Le 31 Mai au matin, elle avoit une forte fièvre, la langue étoit d'un blanc jaune, et la bouche très-muqueuse ; le ventre et la poitrine étoient douloureux ; vers midi, elle rendit spontanément une grande quantité de pituite gélatineuse et ductile ; bientôt il sortit une espèce d'éruption scarlatine sur la face, la poitrine, les deux bras, les jambes et les cuisses.

Le premier Août, les taches étoient plus nombreuses, confluentes, la gorge fort rouge, et couverte des pustules rouges, miliformes, la bouche étoit très-muqueuse et la fièvre forte.

Le 2 Août, il sortit une éruption miliaire sur l'avant-bras et la carpe gauche ; les aphthes persistoient, il y avoit une grande oppression des entrailles.

Un éméto-cathartique évacua par haut et par bas, une quantité considérable de matières bilieuses et pituiteuses, le ventre fut soulagé et la fièvre très-calmée.

Le 3 Août, les crachemens étoient continuels, elle avoit par intervalle des vomissemens spontanés, pituiteux, qui la soulageoient ; l'ardeur des entrailles persistoit ainsi que la fièvre et les exanthêmes, les selles étoient fréquentes, elle eut à peine quelque repos.

Le 4, le ptyalisme et les autres choses étoient comme la veille, le ventre étoit libre.

Le 5, il restoit peu d'efflorescences ; tout étoit amélioré ; les selles furent fréquentes.

Le 6 Août, il restoit à peine quelque fièvre ; les selles continuèrent ; le reste étoit en bon état.

Le 7 et jours suivans, elle se trouva bien en tout.

Le 29, elle se trouva bien portante et se retira, ayant recouvré ses forces plus promptement que nous l'espérions.

Cette malade avoit fait usage depuis le commencement d'Août, de la décoction de kina avec l'oximel simple, le sel ammoniac et l'arcanum duplicatum.

La rougeole fut précédée et accompagnée d'une fièvre bilioso-pituiteuse, à laquelle seule nous eûmes égard dans le traitement.

Pendant le temps de la rougeole, nous avons excité les selles et le vomissement par des remèdes actifs, impunément, avec avantage, et sans que l'éruption rentrât.

La fièvre scarlatine miliaire qui suivit la rougeole, eut la même origine que celle qui la précéda et l'accompagna, savoir : la pituite séjournant sur-tout dans l'estomac et les intestns. Les vomissemens spontanés, ceux excités par l'art, soulageant la malade, évacuant beaucoup de matière étrangère et enfin la liberté du ventre furent salutaires. La quantité de la matière peccante et sa qualité étoient telles, que celui qui, sans y avoir égard, auroit cherché la cause de la maladie dans un miasme inconnu et contagieux, eût été ridicule.

Je ne me souviens pas qu'il soit jamais survenu à

aucun de nos malades, une éruption miliaire qui ait commencé à paroître dans l'hôpital, mais j'ai vu fréquemment de ces efflorescences apportées du dehors ; et cette fille elle-même, en eût sans doute été exempte comme les autres, si au sortir de sa première maladie, elle eût suivi le traitement *confirmatoire* selon notre intention, d'une manière et pendant un temps proportionnés à la maladie qui avoit précédé.

Je n'ai jamais observé de fièvre miliaire sans des signes manifestes de saburre dans les premières voies. Je n'ai jamais vu ni pétéchies, ni érysipèles, ni éruption ortiée ou scarlatine, lorsque l'estomac et les intestins étoient purs.

Je n'ai point cherché de vertu spécifique dans le kina contre la fièvre miliaire ; j'avois en vue de fortifier la fibre relâchée, et d'empêcher la formation d'une nouvelle pituite. Je pensois que la décoction de kina fortifioit très-bien, resserroit les parties relâchées, et que son doux aromate n'agitoit point le sang. Cependrnt je m'efforçois de vaincre la lenteur avec le sel ammoniac, et après avoir incisé la saburre, je la chassois au dehors, en excitant par intervalle les selles et le vomissement.

J'ai guéri d'une manière sûre et en peu de temps, plusieurs personnes affectées de miliaires ; la plupart n'eurent pas besoin de kina, mais toutes sans exception eurent besoin d'éméto-cathartiques.

TROSIÈME MALADE.

Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse miliaires.

Une fille âgée de 21 ans, conservant quelques traces de la petite vérole qu'elle eut autre fois, réclama nos soins le 10 Juin de cette année.

Ses règles depuis quelques années, revenoient toutes les deux ou trois semaines et très-abondamment.

Depuis un an, elle avoit des fleurs blanches presque continuelles et âcres. Ces fleurs blanches eurent de l'âcreté aussi-tôt qu'elles parurent, et causèrent de la douleur en urinant ; la matière coula toujours blanche, jamais verte, jamais jaune, ou mêlée de l'une et de l'autre, la personne se trouvoit bien du reste.

Le 5 de Juin sur le soir, elle fut saisie de fièvre, la nuit fut agitée.

Le 6 Juin, il y eut fièvre, mal de tête, corysa, ardeur des yeux, anorexie et amertume de la bouche ; la poitrine étoit oppressée avec une légère toux ; le ventre lui sembloit être serré avec une corde, et ne rendoit rien ; la nuit se passa sans sommeil et avec beaucoup de sueurs.

Le 7 et 8 Juin, tout avoit empiré, la bouche étoit très-amère ; jusqu'alors, la malade n'avoit pas gardé le lit.

Le 9, elle se trouva dans un état pire et s'alita ; elle fut saignée pendant la nuit ; au milieu de sueurs abondantes parut l'éruption de la rougeole, entremêlée de miliaires rouges.

Le 10 Juin, étant entrée à l'hôpital, elle offrit un pouls fort, fréquent et plein; la face et les parties supérieures étoient légèrement tuméfiées; la chaleur étoit brûlante; il couloit quelque peu de sang des narines; la bouche étoit amère, la langue bilieuse, le goût des alimens altéré; la poitrine étoit oppressée, et la toux fréquente; le ventre étoit sensible au toucher, et restoit resserré.

Ayant fait usage, ce jour-là, de boisson rafraîchissante en grande quantité, sur le soir, elle vomit spontanément beaucoup de matières amères, jaunes, vertes et pituiteuse; sur le tard, elle prit un émétique pour seconder les efforts salutaires de la nature; elle vomit de nouveau en aussi grande quantité qu'auparavant, et des matières du même caractère; elle eut plusieurs selles; la nuit fut agitée.

Le 11 Juin vers le point du jour, elle vomit une fois spontanément; la fièvre fut moins forte, la langue villeuse, muqueuse, d'un blanc-jaune, la poitrine restoit dans le même état; la toux étoit fréquente, et n'amenoit rien; le creux de l'estomac étoit douloureux au toucher et pendant la toux; le soir, elle vomit spontanément beaucoup de bile mêlée de pituite, les miliaires disparurent, sa peau imitoit la peau d'oie, les rougeoles étoient pâles et prêtes à disparoître, la gorge étoit très-rouge, douloureuse et sans tuméfaction; il y avoit de la fièvre, de l'altération; elle eut onze selles.

Le 12, il ne restoit plus de rougeole que sur les bras, où elles étoient très-pâles; le bras droit offroit une vaste étendue d'un rouge foncé, comme si on l'eût frotté avec du suc de groseille; la toux étoit plus éloignée, plus douce, et moins douloureuse, il

ne restoit presque plus de cardialgie ; la langue étoit jaune, le goût bon, les urines comme celles des personnes en santé ; il n'y avoit plus d'altération, et que peu de fièvre ; les selles furent fréquentes.

Le 13, plus de fièvre, l'estomac et la poitrine étoient en meilleur état.

Le 14, 15, 16, elle étoit sans fièvre, la toux étoit rare, elle parut entrer en convalescence.

Le 17 Juin, elle toussa plus souvent, elle éprouva par fois de la chaleur, de l'altération, la langue se chargea.

Le 18, aux symptômes précédens se joignirent des efforts pour vomir, la langue étoit très-chargée, la bouche pleine de mucosité ; elle fit usage ce jour-là, de beaucoup de boisson saline, afin que le saburre incisée pût ensuite être évacuée convenablement.

Le 19 Juin, ayant pris un émétique, elle rendit beaucoup de matières bilieuse ; il resta à peine quelque fièvre après l'émétique, mais sur le soir, elle eut des frissons et de la chaleur, suivis de quelques sueurs.

Le 20 Juin, elle fut sans fièvre ; jusques-là elle avoit fait usage de dissolvans salins et d'éméto-cathartiques seulement.

Le 21, point de fièvre ; ce jour, nous lui donnâmes l'écorce du Pérou, auquel nous ajoutâmes un sel neutre, afin que ce qui restoit d'étranger fût soumis par le moyen du remède fortifiant.

Le 23 Juin, la bouche devint amère de nouveau ; il y eut des rapports amers, une légère fièvre, un émétique fit rendre beaucoup de pituite, et procura du soulagement ; elle prit ensuite par intervalle une

mixture composée de sel ammoniac, d'eau simple et de sucre.

Le 24, au matin, elle rendit beaucoup de pituite, avec un grand soulagement, il n'y avoit aucune fièvre.

Le 25, nous donnâmes la décoction de kina, avec addition d'oximel et d'un peu de sel neutre, afin de dissoudre le reste de la matière, fortifier la laxité du corps, et pourvoir sur-tout à l'économie gastrique, pour qu'il ne se formât pas de nouvelle pituite.

L'usage continué de ces remèdes satisfit à la maladie présente, et détruisit la mauvaise disposition du corps.

Nous eûmes cette année très-peu d'hommes et beaucoup de femmes attaquées de rougeoles, celles sur-tout d'un tempérament lâche et pituiteux; mais nous n'avons vu personne, homme ou femme, attaqué de rougeole, que la fièvre de ce temps, bilieuse, pituiteuse, ou composée de l'une ou de l'autre, ait épargné. Nous combattions cette fièvre presque seule et avec activité. Delà, nous donnions l'émétique dans tous les temps des rougeoles, si la maladie compliquée l'exigeoit, et je n'ai jamais observé pour cela, qu'elles soient rentrées ou devenues anomales.

J'ai eu à traiter un grand nombre de rougeoles dans la Hongrie, pendant un hiver sec, et au commencement du printemps; mais comme alors l'inflammation dominoit, la pleurésie sur-tout, et la péripneumonie, la réunion de la rougeole avec l'inflammation étoit facile et fréquente. De-là, l'usage même réitéré de la saignée, dans tous les temps

de la maladie, et les remèdes émolliens furent d'un très-grand avantage.

L'ignorance de la complication de ces différentes fièvres avec la rougeole, a rendu souvent cette maladie irrégulière, opiniâtre et maligne.

La crise des fièvres pituiteuses se fait très-heureusement par le vomissement et les selles, pourvu que la matière ait été rendue mobile et disposée à l'action de l'éméto-cathartique; je la crois au contraire très-difficile et pleine de danger par les pores de la peau.

Les malades rendent fréquemment une quantité prodigieuse de pituite, et à différentes fois, soit spontanément, soit forcément, de manière qu'on ne peut pas soupçonner que tant de matière séjournât auparavant dans l'abdomen, mais qu'on croira plutôt qu'elle a été rappellée de tout le corps, et déposée dans l'estomac et les intestins, y ayant été attirée par les médicamens salins, les eccoprotiques, les émétiques, et les éméto-cathartiques.

Dans ce genre de fièvre qu'engendre la pituite, il importe beaucoup de ne pas insister plus qu'il ne faut sur les dissolvans et les éméto-cathartiques; car en même temps que ces remèdes entraînent la pituite qui siègent dans l'estomac et les intestins, ils détruisent aussi la force des fibres, et cette force détruite, il se forme de nouvelle pituite. Voilà pourquoi dans une fièvre déjà invétérée, où on a fait précéder les dissolvans et les vomitifs, il est nécessaire de fortifier l'estomac par des remèdes légérement astringens, un peu austéres, et d'un aromate qui ne soit pas brûlant, et qui ne resserre pas le ventre; il faut quelquefois interposer de doux

émétiques, s'il se forme de nouvelle saburre, et revenir de nouveau aux toniques.

Je crois d'un grand intérêt, et très-digne d'attention, ce que je viens de dire de l'usage des toniques, lorsque la fièvre a déjà traîné en longueur; car si le malade les prend trop tôt, et avant que les incisifs et les évacuans ayent été mis en usage, il tombera dans la malignité et perdra la vie; mais comme les incisifs et les éméto-cathartiques, suffisent seuls dans une maladie peu difficile, et qui n'a pas passé beaucoup au-delà du systême gastrique, de même lorsque la fièvre a attaqué un corps foible, qu'elle persévère trop long-temps, et que le sujet est innondé d'une grande quantité de pituite, ces remèdes en détruisant les forces, perdent enfin le malade qu'ils ont soulagé dans les commencemens.

QUATRIÈME MALADE.

Rougeole avec fièvre vernale bilioso-pituiteuse.

Un manœuvrier âgé de 45 ans, robuste et ayant toujours joui d'une bonne santé depuis son enfance, le 17 Mai, se fit ouvrir la veine, non pas qu'il fût malade, mais par l'habitude qu'il en avoit chaque année.

Le 18 Mai, il étoit sans appétit, dégoûté, avoit la bouche amère; il eut des nausées, et rendit ce qu'il avoit pris avec quelques matières muqueuses et amères; il éprouvoit du froid et de la chaleur alternativement, se plaignoit de tous les membres; il avoit

avoit une toux fréquente et sèche, avec douleur vers le bas du sternum.

Le 19, il eut de la fièvre, des vomissemens fréquens de ce qu'il avoit pris, et de matières muqueuses et bilieuses ; les autres symptômes étoient comme la veille, mais plus intenses ; il resta levé.

Le 20 Mai, il s'alita ; tout avoit empiré.

Le 21, il se leva avec peine et promena ; son état étoit le même.

Le 22 au matin, il se vit couvert de rougeoles, les symptômes étoient les mêmes que les précédens ; jusqu'alors il vomit chaque jour.

Le 23, il eut des nausées, mais ne vomit point ; le reste persistoit.

Le 24 Mai, il vint à l'hôpital. Rien n'étoit amélioré ; le pouls étoit fort, plein, sans être plus fréquent que le pouls naturel ; les urines étoient bilieuses ; il y avoit de la chaleur.

Le 25, les taches de la rougeole pâlirent, la langue étoit d'un blanc-jaune, la toux étoit aqueuse ; muqueuse, la fièvre médiocre ; les urines avoient un dépôt furfuracé d'un blanc-roux. Il prit l'émétique, qui lui fit rendre un peu de pituite avec quelque peu de bile, et lui procura quelques selles. Il resta à peine de la fiévre après l'émétique, il toussa rarement, à peine restoit-il quelque douleur vers le cardia.

Le 26, les selles étoient fréquentes, il ne restoit aucune tache ; la toux étoit plus rare, la douleur médiocre ; il n'y avoit point de chaleur.

Le 27 et 28, il se trouva bien, eut de l'appétit ; la toux fut très-rare ; il entra en convalescence.

Le 3 Juin, il retourna bien portant auprès des siens.

Les vomissemens spontanés, muqueux, bilieux, de même que ceux que nous excitâmes par l'art faisoient connoître le caractère de la fièvre compliquée; comme aussi, la santé du malade rétablie sans peine et en peu de temps, faisoit l'éloge de la méthode de traitement.

Ce résultat heureux n'étoit point dû à la saignée pratiquée avant la maladie. Que peut en effet la saignée contre la bile et la pituite de l'estomac? C'est un poignard de plomb, contre un lion qui doit être attaqué avec la massue d'Hercule, l'émétocathartique.

La saignée, bien loin d'être avantageuse, auroit nui, si elle n'eût rencontré un corps robuste d'ailleurs, et capable de supporter cette perte.

Je ne sais comment l'usage des saignées qu'on appelle prophilactiques a pu se fortifier dans ce pays sur-tout, au point que les femmens chlorotiques, foibles, privées de bons sucs, la froide vieillesse même, croient ne pouvoir pas se bien porter, sans prodiguer leur sang deux ou trois fois chaque année.

Des gens de l'art même péchent beaucoup à cet égard et observent fidèlement cette coutume endémique et épidémique? Qu'y a-t-il en effet de plus facile que de tirer du sang souvent fort innocent, dans le plus léger mouvement de fièvre, que le repos, la diète et une boisson convenable eussent appaisé facilement? *Il n'est pas nouveau*, dit Celse, *qu'on tire du sang; mais qu'il n'y ait presque aucune maladie dans laquelle on n'en tire pas, c'est ce qui*

est nouveau. Il est aussi nouveau qu'il n'y ait aucune saison quoique *très-bilieuse*, dans laquelle on ne tire pas du sang.

CINQUIÈME MALADE.

Rougeoles compliquées de miliaires et de pétéchies.

Je ne rapporte pas une histoire de cette année, mais de l'année dernière ; je la choisis de préférence à un grand nombre d'autres de l'année actuelle.

Un jeune homme, dans sa quinzième année, apprentif cordonnier, commença à souffrir de la tête le premier Juillet 1776.

Le 2 Juillet le même mal de tête persista ; le jeune homme s'acquitta encore de son travail.

Ce jour-là, depuis midi, il éprouve des frissons fréquens entrecoupés de chaleur, la poitrine est oppressée, la respiration laborieuse : il est un peu altéré, il tousse, éternue fréquemment, a les yeux larmoyans et rouges ; il est enchifrené, la nuit est sans repos et fort agitée.

Le 3 Juillet ; il entre à l'hôpital ; il est mal à son aise ; il se couche et vomit spontanément de la bile. Outre les symptômes des jours précédens ; nous trouvâmes une rougeur intense des joues, et la langue bonne à l'aspect, mais comme si elle eût été couverte de poils, d'après le sentiment du malade. La soif n'étoit pas considérable. Il goûtoit assez ce qu'il prenoit. La toux étoit fréquente ; les crachats aqueux, muqueux, abondans, avec un peu de

matière cuite ; il se couchoit difficilement sur le côté gauche, respiroit très-difficilement, et se tenoit ordinairement sur son séant ; il y avoit beaucoup de chaleur, le pouls étoit fréquent, fort, dur ; il étoit sorti des pétéchies lenticulaires, brunes, et beaucoup de miliaires blanches et rouges, sur-tout sur la poitrine et sur le dos.

Ce jour-là, nous lui donnâmes une abondante boisson avec le vinaigre, le miel et un sel neutre ; je m'étois proposé de lui donner l'émétique sur le soir ; mais après avoir tiré un peu de sang, afin que le vomissement fût plus facile et excitât moins de troubles. Je me contentai de tirer six onces de sang, me réservant d'en tirer davantage, si le malade le supportoit facilement ; mais voilà que la poitrine bien loin d'éprouver du soulagement, commença à être plus oppressée, et la veine fut à peine fermée que le malade délira ; il se perdoit le plus souvent dans ses discours, de manière néanmoins que lorsqu'il vouloit par fois s'échapper, il se laissoit ramener facilement, et se rendoit aux menaces.

Après la saignée, il commença à avoir des envies de vomir, et même à rendre, mais avec peine, une petite quantité de matières bilieuses ; bientôt je lui donnai l'ipécacuanha aidé d'un grain d'émétique, qui lui fit rendre beaucoup de matières très-bilieuses ; après le vomissement, il recouvra pleinement son bon sens, la nuit fut plus tranquille ; la rougeole parut.

Le 4 Juillet, il rendit spontanément deux ou trois fois, des matières aqueuses, muqueuses ; la fièvre étoit modérée, la poitrine en meilleur état ; il eut quelques selles.

Le 5, la fièvre fut très-modérée, les selles fréquentes.

Le 6, les pustules de la rougeole disparurent en grande partie, d'autres restèrent très-pâles; les miliaires et les pétéchies furent rares; le ventre fut libre, tout alla mieux.

Le 9 Juillet, il ne restoit aucune éruption, aucune fièvre, le malade se trouva bien, il entra en convalescence.

Il fit continuellement usage d'incisifs salins et deccoprotiques; dans les derniers jours, je lui donnai l'antimoine diaphorétique non-lavé, afin que la matière lente et tenace qui auroit pu s'arrêter dans les petits vaisseaux fût atténuée, et en fût chassée; enfin il fut pourvu aux forces digestives, par les stomachiques.

Je me réjouissois dans le délire qui suivit de près la saignée, de n'avoir pas tiré plus d'une demi-livre de sang, mais je me repentois d'en avoir tiré tant soit peu. Dans des cas semblables, qui ne furent pas rares dans la suite, je ne craignis pas facilement des troubles de l'émétique, et je ne fis pas précédemment ouvrir la veine, afin de les prévenir; car je connoissois mieux chaque jour le caractère des fièvres gastriques, et leur influence sur les viscères les plus nobles, même éloignés; j'avois appris à ne pas craindre leurs attaques graves, et l'observation journalière m'avoit fait connoître l'usage multiplié des émétiques et les différens buts qu'on atteignoit en les donnant.

Il me reste encore plusieurs exemples des complications de ce genre; mais je les passe volontiers sous

silence, soit parce que ceux-ci paroissent suffire pour prouver ce que nous avons avancé, soit pour ne pas abuser du temps et des lecteurs, en m'étendant trop dans la narration de ces histoires; je pense qu'il est suffisamment démontré que la rougeole qui est toujours et partout la *même*, est rarement seule, qu'elle prend ordinairement pour compagne la fièvre populaire, et que celle-ci est différente, selon les différentes saisons de l'année.

Par-là, nous concilierons aussi les auteurs médecins qui sont d'avis différens, en établissant un traitement pour les petites véroles et la rougeole : car vous concevrez que les uns et les autres ont bien observé, et ont établi des principes vrais, si vous les regardez comme parlant non de la rougeole ou des petites véroles, mais des diverses fièvres qui les compliquent.

De-là, on peut voir combien se sont éloignés du vrai, ceux qui ont dit que toute maladie de ce genre, je parle des rougeoles et des petites véroles, devoit être traitée par les émétiques, ou qui ont banni entièrement ces secours, quoique puissans et souvent uniques, du traitement de ces maladies, et qui n'approuvent que le régime anti-phlogistique, qu'ils font presque tout consister dans des saignées copieuses et réitérées, comme si la saignée seule pouvoit éteindre la chaleur fébrile, ne la ranimoit jamais, ou que rien, excepté elle, ne pût la tempérer. Pour moi, je ne vois pas d'empirisme plus honteux et plus nuisible que celui-là.

La boisson d'eau froide, lorsque le corps est échauffé, invite la fièvre épidémique.

Nous avons souvent vu la même cause produire des effets différens, dans des temps différens aussi, je veux dire l'eau froide, que lorsque le corps étoit échauffé soit par la marche, soit par un exercice quelconque : car ceux qui, pendant la rigueur de l'hiver, introduisoient de l'eau froide dans un corps échauffé et couvert de sueurs, étoient saisis d'inflammation de poitrine, à la manière des pleurétiques, tandis que ceux qui faisoient la même chose pendant l'été, commençoient à sentir un poids sur l'estomac, à éprouver des frissons, de la chaleur, et à être dégoûtés et tourmentés par des rapports amers. Les uns avoient besoin de saignées copieuses et réitérées, les autres d'un émétique, les premiers étant atteints d'une fièvre *inflammatoire*, les derniers d'une fièvre *bilieuse*, provenant toutes deux de la même cause productrice, mais n'ayant pas lieu dans le même temps.

Effets nuisibles de la terreur et de son influence pour produire la fièvre bilieuse.

Nous nous sommes apperçus que la terreur étoit sur-tout ennemie du genre nerveux. Elle produit souvent l'épilepsie, ou irrite les nerfs d'une autre manière ; mais outre cela, ceux qui sont effrayés, principalement dans le temps où la bile domine, ont coutume de tomber bientôt dans des fièvres bilieuses, de manière à pouvoir compter exactement le com-

mencement de la maladie, du moment où cette affection de l'ame avoit eu lieu. J'ai vu, à n'en pouvoir douter, cette influence étonnante de la terreur sur le systême bilifère, produire des maladies bilieuses, putrides et malignes.

Comme celle du chagrin.

De même, le long chagrin, les peines, les inquiétudes ennemies du sommeil, abattent les forces de l'estomac, et des intestins, vicient les humeurs gastriques, alors sur-tout que la saison de l'année y concourt. De-là provient souvent une longue infirmité qui permet au malade d'aller, la perte de l'appétit, des chaleurs et des frissons légers, un goût amer des alimens, la maigreur, enfin un état de choses qu'on pourroit appeller avec raison *fièvre bilieuse chronique.*

Mais chez quelques-uns, cette diathèse se développe en une fièvre manifeste, bilieuse, maligne, pituiteuse, qui le plus souvent ne cède pas aux secours de l'art ; j'ai vu les femmes principalement être ainsi affectées, et celles sur-tout de la classe du peuple, qu'un sort inexorable avoit privées de leurs époux, qui avoient perdu avec lui les ressources de la vie, et ne pouvoient plus suffire aux besoins d'une nombreuse famille.

De la colère.

Il me semble avoir observé que la colère étoit plus nuisible dans l'été que dans l'hiver, car il n'est pas rare de voir des personnes atteintes de fièvre bilieuse, compter les jours de leur maladie, du moment d'une forte colère : mais, si je ne me trompe,

j'ai vu cela pendant l'été, rarement ou jamais dans l'hiver.

Il y en eut quelques-uns, qui maltraité par un commerce impur, commencèrent avec nous le traitement anti-vénérien, selon toutes les règles de l'art; les uns n'éprouvèrent rien d'étranger à la marche ordinaire de cette maladie, ou s'il survint quelque chose d'extraordinaire, cela ne regarde pas notre sujet, et trouvera ailleurs une place plus convenable.

Mais il y en eut qui avoient à peine commencé leur traitement, qu'ils ressentirent d'abord une fièvre légère et irrégulière, puis enfin une fièvre plus intense. Je n'en cherchai point la cause dans l'estomac et les intestins qui avoient été bien nettoyés auparavant et chez des personnes saines d'ailleurs; je ne la cherchai point dans le mercure employé avec soin et ménagement; cependant survinrent aussi les symptômes qui avoient coutume d'accompagner la fièvre bilieuse, et bientôt je m'apperçus que l'estomac et les intestins que je croyois purs et nettoyés par les remèdes, étoient remplis de matière bilieuse.

Nous attaquâmes aussi-tôt cette fièvre par la méthode usitée dans cette saison de l'année, et après l'avoir détruite, après avoir long-temps raffermi les forces, nous recommençâmes de nouveau le traitement anti-syphilitique.

Complication de la colique de plomb avec la fièvre d'été ; description complette de cette colique.

J'ai vu aussi plusieurs fois, une autre complication de la fièvre d'été, savoir : lorsque cette fièvre étoit réunie avec la colique de plomb. Je ne puis exposer ce que j'ai observé sur la complication de ces deux maladies, qu'après avoir développé le caractère de cette étonnante affection produite par le plomb, lorsqu'elle est seule, simple, et n'est associée à aucune autre maladie ; mais plusieurs choses s'opposent à ce que je le fasse sur-le-champ ; car le grand nombre d'observations recueillies à ce sujet s'est accru et s'accroit encore tous les jours, de telle sorte que cette matière demanderoit à elle seule une dissertation particulière ; et si je ne traitois qu'une partie de cette matière, je craindrois qu'en ne donnant que des aphorismes nuds sur cette maladie, et ne rapportant point à l'appui un grand nombre d'observations, je n'exécutasse qu'une chose sujette aux doutes et aux litiges ; or, l'exposition de tous les cas que j'ai observés et dont je conserve les nombreuses descriptions, seroit un épisode qui nous écarteroit trop de la contemplation des fièvres de cette année.

Ces coliques sont si fréquentes chez nous, il y a dans cet hôpital une telle affluence de personnes attaquées de cette maladie, que j'ose assurer qu'on n'en trouveroit pas facilement ailleurs un plus grand nombre. Il y a beaucoup d'hommes dans cette ville qui sont occupés aux poteries de terre, aux peintures, et qui font usage de préparations de plomb, la céruse, le minium et la litharge.

Cette maladie, vue si souvent par nous, tentée par des méthodes différentes, et guérie tant de fois, nous a donné cette opinion, que nous pouvions en parler avec confiance et qu'on devoit s'en rapporter à nous préférablement à beaucoup d'autres.

En attendant que je puisse traiter pleinement de cette maladie, et lui consacrer une dissertation particulière, je donnerai seulement le gros des observations, de celles encore qui paroîtront le plus appartenir à notre sujet, et je ferai ensorte de ne pas blesser par une briéveté aphoristique, et de ne pas m'écarter de mon but, en entrant dans des narrations trop longues et trop nombreuses.

Je décrirai d'abord cette maladie simple et sans complication, exactement de la maniére que nous l'avons vue nous-mêmes chaque jour. J'exposerai ensuite son traitement, puis j'expliquerai quels changemens elle éprouve de la réunion d'une autre fiévre, sur-tout de la fièvre populaire, et comment son traitement doit changer dans cette complication.

Tous ceux qui ont été atteints de cette colique, avoient manié des préparations de plomb. Je n'en ai jamais vu qui, sans cette condition, ayent été tourmentés de ce mal.

Je ne doute pas que cette colique ne soit *spécifique et d'un genre particulier*; car quoiqu'elle n'ait pas des symptômes particuliers et qui ne soient communs à aucune autre maladie, si néanmoins nous les considérons chacun séparément, leur *collection* et leur *somme*, si la maladie n'est plus dans son principe, mais a déjà pris de l'intensité, distingueront évidemment la colique de plomb de toute autre colique, quoique d'après mon plan, je ne discute point

ici si elle peut être confondue avec les autres espèces de colique, ou si elle provient du plomb seul ou de toute autre cause.

J'ai recueilli des symptômes nombreux et variés de la colique de plomb : j'en donnerai ici le catalogue.

Lorsque le mal approche, le ventre, qui avant étoit libre et facile, commence à se resserrer avec un sentiment de pesanteur dans l'épigastre, et des borborygmes ; ensuite l'abdomen et ses différentes parties sont saisis d'une douleur vague, brûlante, déchirante, perçante, terrible de toutes les manières, et pour me servir de l'expression des malades, comme si on leur tordoit et arrachoit les intestins.

Les membres, les bras, les jambes et les cuisses, commencent aussi à devenir douloureux, comme s'ils étoient atteints d'un rhumatisme très-aigu ; chez les uns ; c'est un lombago ; chez les autres, une sciatique qui s'étend jusqu'aux malléoles ; chez d'autres, les articulations des doigts, des mains, des pieds, sont affectés plus que les muscles, et les unes plus que les autres, chez les différens individus.

Il y en a qui ressentent dans un petit espace, une ardeur violente, comme s'ils étoient brûlés par une vive flamme ; l'endroit douloureux supporte le toucher, même fort, sans que la douleur augmente ordinairement ; il en est cependant dont le ventre ne supporte pas le toucher.

Quelquefois la chose se borne à la seule douleur des membres, à un sentiment de fourmillement, ou à une certaine impuissance des forces musculaires ; il se joint souvent une douleur de la poitrine, et parfois une difficulté dans la respirarion.

Quelques-uns pressentent l'accès de la maladie, à un abattement de l'ame inaccoutumé et sans sujet; le mal allant se déclarer, ils tombent dans un état d'ivresse, de stupidité, de vertige et d'insomnie, la vue s'obscurcit par fois et subitement, et lorsque la maladie est déjà avancée, il survient une amaurose momentanée, cessant tout-à-coup et revenant de nouveau, la vue est altérée de différentes manières, le regard est semblable à celui des maniaques, ayant quelque chose d'étranger, de surpris, de furieux, de menaçant, de pensif, de triste; les uns ont l'esprit inquiet, les autres turbulent, impétueux, ne sachant rester long-temps au même endroit, desirant tantôt une chose, tantôt une autre, et avec impatience; la langue et la bouche sont dans un état qui a coutume de caractériser dans d'autres cas la fièvre bilieuse; ils éprouvent dans l'œsophage, le sentiment de quelque chose qui rampe, une strangulation, le globe hystérique; ils ont le sanglot, des nausées, des renvois amers, acides, acido-austères, putrides, doux, des vomissemens fréquens, bilieux, d'alimens, de matières fécales, vomissemens très-pénibles, très-difficiles, et quelquefois avec un bruit plus semblable aux mugissemens d'un bœuf, qu'aux clameurs d'un homme.

L'abdomen est plus souvent mou, quelquefois dur, inégal; j'ai rarement vu l'ombilic retiré en dedans, quoique dans des cas d'ailleurs très-graves; la peau du ventre est ridée avec douleur; une mamelle, ou les deux se tuméfient avec une induration variable et momentanée, quelquefois un côté est engourdi, la voix éteinte, ou à peine perceptible; les malades ont des fayeurs sur-tout pendant la nuit, s'éveillent

subitement avec peur, sautent de leur lit et prennent la fuite.

La plupart ont le ventre serré, pendant plusieurs jours, sans qu'aucun genre de clystère puisse l'ouvrir; quelquefois, il sort un peu de matière dure, comme du crotin de chèvre; l'anus est rentré, comme si le rectum étoit serré avec une corde, et n'admet point les lavemens, ou les rend sans effets, il y a des tenesmes très-douloureux, muqueux, sanguinolens; néanmoins quelques-uns ont des selles plus fréquentes qu'à l'ordinaire, copieuses, et paroissent avoir quelque soulagement de plus que ceux qui ont le ventre totalement et constamment resserré; d'autres ont des hémorroïdes.

Les urines sont crystallines, copieuses, fréquentes, en petite quantité, tombent goutte à goutte; il y a strangurie, dysurie, ischurie, ardeur au pubis, envie continuelle et vaine d'uriner. Lorsque le malade rend ses urines, elles s'arrêtent tout-à-coup, la verge se contracte, devient très-petite, et disparoît presque tout-à-fait, étant retirée vers sa racine, comme avec une corde; le scrotum se ride, et se relâche subitement; tantôt l'un, tantôt les deux testicules sont tournés douloureusement, entraînés, tiraillés vers le ventre, et comprimés comme avec la main.

Presque tous les genres de convulsions ont lieu dans cette maladie, mais principalement celui qui est le plus grave, qui attaque tout le corps, je veux dire l'épilepsie, qui dans tous les temps, lorsqu'ils y pensent le moins, les saisit, les quitte, les reprend.

Quelques-uns tombent des convulsions dans l'apoplexie, celle-ci a coutume de se dissiper, et

parmi un grand nombre, j'en ai vu périr deux seulement, arrivés depuis peu auprès de nous, et n'ayant encore fait usage d'aucun remède.

La dureté du pouls est étonnante, et telle que je ne l'ai jamais observée dans aucune autre maladie ; les artères représentent un fil de fer, fortement tendu, qui frappe le doigt d'un mouvement égal, tardif et vibrant ; je n'en ai vu qu'un seul qui n'eût pas cette dureté du pouls, mais qui au contraire l'avoit mou, remittent, intermittent et inégal de toute manière.

La saignée même réitérée que les malades avoient pratiquée chez eux, ou que nous avions ordonnées nous-mêmes dans l'hôpital, ne changea pas la moindre chose à la dureté des artères ; le sang tiré ne montra rien de vicieux, à moins que la maladie ne fût avancée, époque où le sang forme une croûte comme dans la pleurésie, et cela peut être, parce que ce sang a été trop long-temps exposé aux coups des artères.

Cette dureté du pouls persévère plus long-temps que tous les autres symptômes, et ferme ordinairement leur marche.

Je ne croyois le caractère de cette maladie détruit, et le malade assez à l'abri de la rechute que lorsque j'observois le pouls plus souple, et tel qu'il doit être dans l'état de santé.

Néanmoins quelques-uns recouvrèrent une santé constante, quoique cette dureté particulière du pouls, et cette vibration restassent indestructibles.

Un individu après la guérison de cette colique, tomba dans une fièvre très-maligne, qui fut traitée par le moyen du kina et du camphre ; cette vibra-

tion et cette dureté des artères s'observa pendant tout le cours de la fièvre.

Dans la maladie simple et seule, il n'y a que la chaleur naturelle.

Chez plusieurs, et chez ceux principalement qui ont été souvent atteints et fort maltraités de cette maladie, il se forme des ganglions sur le dos des mains, derrière les tendons des doigts, auxquels ils tiennent quelquefois très-fortement. Ces tubercules sont de la grosseur d'une fève, ou de la moitié d'une noisette; ils sont douloureux dans leur origine, et cèdent dans leur principe à la pression du doigt, mais se relèvent bientôt par leur propre élasticité au-dessus des traces de la pression; ils durcissent avec le temps, ne changent plus de place, ne sont plus douloureux, et empêchent le mouvement du tendon auquel ils sont adhérens.

J'ai vu dans un sujet plusieurs tubercules formant un cordon sur le pubis, passant derrière et par-dessus les anneaux des deux côtés, et s'étendant de-là dans la peau de l'abdomen, disparoissant presque tout-à-coup et reparoissant de nouveau.

Quelquefois ces ganglions se forment dès le commencement de la maladie, sans que pour cela leur naissance préserve le ventre de tranchées, les détourne ou les dissipe. Quelques-uns ont commencé à avoir les mains affectées de ce genre de tubercules douloureux, avant qu'il existât aucun autre signe de l'approche du mal, les tranchées ne s'étant déclarées que long-temps après.

Il y en eut dont presque tout le dos des mains se tuméfia très-douloureusement, comme s'ils eussent été atteints d'un rhumatisme inflammatoire.

J'éprouvois

J'éprouvois constamment ceci dans tous ceux qui vinrent à l'hôpital, que les symptômes exposés jusqu'actuellement, et principalement les douleurs de rhumatisme étoient beaucoup plus marquans et plus graves sur le soir et pendant la nuit, et qu'ils se calmoient de nouveau à l'appoche du jour.

J'ai vu cette règle s'observer plus exactement et plus évidemment dans la colique de plomb que dans le rhumatisme vénérien, qui s'exaspère quelquefois irrégulièrement, et de manière que par temps il tourmente plus violemment pendant le jour, est plus modéré pendant la nuit, ou qu'il afflige sans interruption; nous avons quelquefois observé avec soin cette irrégularité dans des douleurs sur l'origine syphilitique desquelles il n'y avoit aucun doute.

J'ai fait l'observation suivante sur la paralysie de plomb. Chez la plupart, la faculté motrice des extrêmités supérieures ou inférieures, ou de toutes ensemble, n'est détruite que lorsque la maladie a déjà traîné en longueur, le sentiment du toucher persistant toujours.

Les membres paralysés sont ordinairement en proie à une douleur brûlante, déchirante, ou pungitive. Les battemens des artères de ces mêmes membres sont vibrans, lents et très-forts, quoiqu'ils soient paralysés depuis long-temps, que les chairs soient exténuées et presque détruites.

Un poids de plomb presse les articulations, les épaules, les coudes, et plus que les deux premières, les carpes qui guérissent les derniers et recouvrent lentement leur vigueur, les épaules guérissant les premières, et les coudes ensuite.

La paralysie des parties supérieures est la plus

fréquente, et dans celles-ci, la paralysie des mains, qui les embrasse toutes entières, ou n'affecte qu'un ou deux doigts seulement. Ce mal arrive quelquefois dans les deux membres, il arrive aussi dans un seulement. J'ai vu plus rarement la paralysie des jambes et je ne l'ai jamais vue seule, les bras restant sains et saufs. Lorsque la force de tous les membres a été perdue, elle revient plus promptement aux parties inférieures. L'intensité du mal varie, puisque quelquefois les bras pendent du tronc, presque morts et émaciés, et que d'autres fois ils sont susceptibles de mouvement, si le malade emploie tous ses efforts.

Il arrive souvent que la chose se borne à la crainte et que les membres ne tombent pas en paralysie, quoiqu'ils soient pesans, douloureux, brisés et peu propres au mouvement.

Cette paralysie n'arrive point à tous dans le même temps; les uns ont un doigt, ou la main, ou le bras paraliysés presque tout-à-coup et en peu d'heures, avant de ressentir aucune autre incommodité, aucune tranchée; chez d'autres, cela n'a lieu qu'après que les douleurs des intestins ont duré pendant quelques jours, et même plus tard, sans que pour cela les malades éprouvent aucun soulagement dans leurs tranchées, que je n'ai jamais vue, dans un si grand nombre de malades, être jugées ni par les ganglions, ni par la paralysie des membres.

J'ajoute qu'à peine un malade sur quinze a quelque partie de son corps paralysée, et que sur cinquante, il y en a à peine deux qui perdent pour long-temps toute la force et tout le mouvement des bras et des jambes: mais s'il arrive à quelqu'un de les perdre, il lui faudra beaucoup de temps, un

traitement efficace et non interrompu pour recouvrer son ancienne force, et lors même qu'il l'aura recouvrée, il ne sera jamais aussi musculeux.

Parmi tous ceux que j'ai guéri de cette colique, il n'y en a aucun qui, s'il avoit porté ses membres sains en arrivant auprès de nous, en ait perdu l'usage dans l'hôpital; ceux dont nous avons vu les membres paralysés, étoient arrivés ainsi maltraités.

Cette colique n'a point un nombre de jours déterminé; tantôt elle se termine en peu de jours, tantôt elle se prolonge à un temps plus long, à plusieurs semaines et même plusieurs mois; il y en a qui sont affligés pendant des années entières, de ce mal, alors plus incommode par sa durée que par sa violence.

Les uns ont le ventre irrégulier, tantôt lâche, tantôt resserré; les autres ont des pincemens des intestins et de l'orifice de l'estomac, des rhumatismes vagues, la respiration quelquefois difficile, et devenant libre tout-à-coup, l'esprit inquiet, de l'ennui, évitent la société, et cependant vaquent à leurs travaux.

J'ai vu des personnes, en petit nombre à la vérité, qui avoient loué leurs services à des peintres, l'espace de dix-huit ans ou plus, et qui pendant ce temps, avoient été occupées presque uniquement à préparer des couleurs où entroit le plomb, sans que la force du poison les eût atteintes jusqu'alors, et qui quoique tard, en furent enfin affectées.

J'ai connu un homme, qui en peu d'années fut attaqué vingt-huit fois de cette maladie, quoiqu'il se fût toujours abstenu de broyer la céruse et de préparer les couleurs, ouvrage réservés aux novices, et

qu'il s'occupât seulement à peindre ; mais il reçut plusieurs fois, par la bouche, les vapeurs de l'amalgame de plomb encore chaude.

Les potiers de terre qui réduisent la litharge en une poussière très-fine, et qui s'élève dans l'air, sont sujets à la même maladie ; mais j'en ai eu peu de ce genre, et ils ne répondoient point au nombre de ceux qui manient la litharge ; est-ce que la litharge nuit moins aux potiers, que la céruse aux peintres ? Est-ce qu'il y auroit quelqu'autre raison accidentelle ? C'est ce que j'ignore.

Il est des individus auxquels le plomb nuit d'une manière particulière, plus grave, plus prompte et plus fréquente.

Je n'ai pu rechercher encore quelle diathèse du corps est favorable ou contraire à ce poison ; je crois seulement avoir observé que lorqu'on fait broyer des couleurs à des mercenaires, gens durs et d'esprit et de corps, et accoutumés auparavant à des travaux pénibles, ils en sont moins incommodés ; que ceux-là aussi en sont moins affectés, dont le ventre est libre et facile, et que tous enfin en sont moins maltraités dans l'été que dans l'hiver.

Peut être que la plus grande abondance de bile et le sentiment moins vif de l'estomac, deux choses qu'on peut observer plus ou moins chez tous les individus et dans tous les étés, fournissent la cause de cette observation : car la bile d'été s'opposera au poison, l'énervera, et défendra l'estomac, qui lui-même plus languissant, sera moins affecté par le stimulus du plomb.

J'ai remarqué deux choses dans tous ceux que j'ai connu travaillant à des ouvrages où entroit le plomb,

savoir : l'état de la figure et des yeux qu'on ne sauroit décrire, mais différent de celui des hommes qui jouissent de leur bon sens, et chez quelques-uns véritablement maniaque, quoiqu'ils n'eussent jamais encore éprouvé la maladie, ou qu'ils en fussent guéris.

L'autre chose que j'ai observée chez ces mêmes hommes, et qui leur est sur-tout générale et constante, est la plénitude des artères tendues, leur dureté, leur vibration, quoique les sujets se portent bien d'ailleurs.

L'épilepsie, l'apoplexie, et les autres affections qui s'y rapportent, arrivent dans différens temps de la maladie, et ont des résultats différens ; quelques-uns en se promenant, sans être prévenus par aucune tranchée, ou ne l'étant que par de très-légères seulement, succombent subitement à la force du mal qui les terrasse au milieu des convulsions épileptiques ; les autres ne sont atteints de ce mal que lorsque la maladie est déjà avancée ; d'autres enfin, lorsqu'ils paroissent entrer en convalescence ; les uns en sont affectés plus gravement et plus longtemps, les autres n'en sont que légèrement atteints, chez un très-petit nombre, cet accès ne se dissipoit pas ; ceux-là périrent enfin dans l'apoplexie soutenue par plusieurs attaques épileptiques répétées antérieurement.

J'en ai vu deux, légèrement attaqués de cette colique, en apparence, qui en arrivant auprès de nous ; ayant à peine été interrogés sur la maladie, et avant que nous eussions pu leur faire rien prendre, tombèrent dans des convulsions, et périrent bientôt d'une mort apoplectique, qu'il fut impossible de détourner.

Quelques-uns qui paroissent les jours et les nuits à se rouler dans leur lit au milieu des tranchées les plus cruelles, n'éprouvèrent pour cela aucune affection convulsive ou apoplectique, tandis que d'autres qui souffroient à peine, tombèrent dans un accès funeste de convulsions où ils périrent.

J'ai vu aussi résulter de cette maladie, une mort lente causée par l'hydropisie ; le systême des urines éprouvent sur-tout l'action du plomb, qui en le resserrant, et le mettant dans un état convulsif, l'empêche de sécréter et d'excréter une juste quantité d'urines : d'où il arrive que la matière des urines retenue, accumulée et poussée dans des cavités étrangères, produit l'hydropisie, que j'ai beaucoup soulagée dans un certain malade, par le moyen de l'opium joint à la scille, mais que je n'ai pu guérir.

Deux autres malades me périrent d'une autre manière, savoir : d'une fièvre maligne qui étoit survenue à cette colique avant qu'ils fussent apportés auprès de nous ; je trouvai que la maladie avoit déjà trop outre-passé les bornes, pour que l'art pût quelque chose ; ou s'il arrive qu'un malade en revienne, ce cas est hors de la loi. J'avois bien distingué l'une et l'autre maladie, et leurs symptômes particuliers ; mais lorsque je remédiois à la fièvre maligne, l'affection du plomb s'exaspéroit, et *vice versa.*

La fièvre maligne compliquée rejettoit l'usage efficace de l'opium, et le plus souvent unique dans cette colique, comme je le dirai dans la suite.

Ayant ouvert les crânes des cadavres, je trouvai tous les vaisseaux du cerveau beaucoup plus dilatés, et plus engorgés de sang qu'ils n'ont coutume d'être chez ceux qui sont morts d'une autre maladie.

Je vais exposer maintenant quelle méthode curative j'ai adoptée, quel résultat et quelle complication j'ai observé de la fièvre épidémique avec cette colique.

Dans toute colique de plomb, j'ai considéré principalement deux choses, savoir : la maladie elle-même, et quelques-uns de ses effets particuliers ; car ceux qui étoient tourmentés par des vomissemens, guérissoient plus facilement et plus promptement, et il en étoit de même de ceux qui avoient le ventre relâché ; tandis que ceux qui ne rendoient rien ni par haut ni par bas, guérissoient très-difficilement, quoique ces derniers souffrissent moins que les premiers.

Ceux qui vomissoient à cause de la violence de la maladie, rendoient des matières très-bilieuses, et dont la quantité excédoit fréquemment celle qu'on rend dans une fièvre et une constitution très-bilieuses, même en prenant un émétique ; et ceux-là même qui souffroient de la colique de plomb sans vomissement, avoient la langue et le goût des alimens extraordinairement bilieux.

Cet amas de bile pouvoit exister avant la maladie, quoiqu'il fût innocent peut-être, et en moindre quantité, mais je pensois que le stimulus du poison venant à s'y joindre, l'estomac, les intestins et les viscères voisins commençoient à être irrités et comprimés violemment, ce qui augmentoit l'abord des sucs gastriques, plus qu'il ne convient à des hommes bien portans ; j'estimois que le même stimulus du poison pouvoit encore produire la même chose, quoique aucune matière étrangère n'eût séjourné dans le ventricule antérieurement.

Il étoit donc constant que tous ceux que je voyois attaqués de colique de plomb, étoient en même temps surchargés d'une saburre biliforme, de quelque part et de quelque manière qu'elle vînt.

De-là, je voyois deux indications à remplir, savoir : émousser le stimulus qui excitoit une trop grande sécrétion de sucs gastriques, et évacuer ce qui étoit déjà ramassé, et qui devenoit nuisible par sa trop grande abondance.

Je croyois faire peu, en ne remplissant que l'une ou l'autre indication; car qu'auroit produit le vomissement ou les selles excités par les plus puissans remèdes, lorsqu'après avoir chassé une grande quantité d'humeurs étrangères, l'ancienne irritation du plomb existeroit toujonrs, et qu'il s'y en joindroit une nouvelle, celle du remède lui-même ?

Cette méthode ne me suffit que quelquefois dans de légères coliques, où le stimulus du plomb se dissipa plutôt de lui-même, après l'évacuation de l'estomac et des intestins; mais le plus souvent je ne gagnai rien; les symptômes étoient aggravés par les émétiques, et le ventre éludoit constamment les forces de tous les purgatifs. Ce ne fut qu'à regret et après avoir été souvent trompé dans nom attente, que j'abandonnai cette méthode que j'avois lue ailleurs être si efficace dans cette colique. J'adoptai à regret l'opium, quoiqu'il eût été vanté par de Haen, soit parce que je croyois que le ventre, très-opiniâtre, ne feroit que se resserrer davantage, soit parce que je pensois que ce genre de remède ne convenoit nullement aux bilieux, tels qu'étoient tous ceux qui se trouvoient attaqués de cette colique.

Touché des cris d'un certain malade dont le ven-

tre depuis sept jours ne pouvoit être ouvert par aucun moyen, et qui au milieu des tourmens les plus cruels, eut quelques vomissemens, je lui donnai de l'opium; le ventre s'ouvrit bientôt spontanément, rendit beaucoup de matières étrangères, et les douleurs et le vomissement cessèrent.

Dans la suite, je me servis plus volontiers de l'opium que je faisois prendre, ou avec de l'huile ou dans une infusion de camomille, et je fis des cures très-heureuses, promptes, constantes et nombreuses.

Néanmoins, chez quelques malades, il survenoit des symptômes que je ne croyois plus produits par le poison, mais par la saburre des premières voies; saburre que je voyois s'être beaucoup accrue par l'huile que prenoient les malades, les décoctions émollientes, et l'ancienne matière des intestins. En effet, quelques-uns qui paroissoient déjà se relever de la colique, éprouvoient de nouveau des envies de vomir, du froid, de la chaleur, d'une manière vague, ou se plaignoient de cardialgie et de douleurs dans le ventre, et enfin tombèrent dans des fièvres putrides et malignes; la tête étoit affectée diversement et dangereusement, quoiqu'on n'eût rien changé jusqu'alors, ni dans le régime, ni dans le traitement.

Depuis ce temps, je réunis les deux méthodes que j'avois jusqu'alors suivies séparément, savoir: la méthode *évacuante* et la *narcotique*.

Lorsque la maladie elle-même n'avoit opéré aucune évacuation, et qu'aucun symptôme urgent ne demandoit un prompt secours, je commençois le traitement par les incisifs salins et la manne; je lâchois le ventre, ou même j'excitois le vomissement, sur-

tout dans une saison bilieuse ; ensuite je donnois une forte dose d'opium dans une décoction de camomille, laissant l'huile de côté : ainsi je donnois tous les jours ou tous les deux jours un eccoprotique et un anodin, de manière que l'opium et le doux évacuant étoient pris le même jour.

Cette méthode me réussit parfaitement, et fut exempte des désavantages auxquels l'une et l'autre étoient exposées si elles étoient employées séparément.

Pour ceux qui étoient tourmentés par de violens et fréquens vomissemens, je n'entrepris point leur cure par les évacuans, mais par l'opium. Ceux-là pareillement n'avoient pas besoin de ce genre de remède, qui avoient le ventre facile ou même relâché, ce que j'ai observé dans un bien petit nombre.

Cette maladie exigea des doses d'opium copieuses, fréquemment répétées et long-temps soutenues. Les malades prenoient ordinairement dans les 24 heures, la potion suivante qu'ils continuoient ordinairement pendant plusieurs jours. ℞. Eau de fleurs de camomille, six onces ; extrait de fleurs de camomille, un gros et demi ; sirop de fleurs de camomille, une once et demie ; opium pur et camphre, aa dix grains. Faites-en prendre toutes les quatre heures la sixième partie jusqu'à ce que le tout ait été employé dans les 24 heures.

Un malade dans des vomissemens très-violens, prit avec succès, pendant une nuit, treize grains d'opium et de camphre.

Je joignis dans la suite le camphre qui n'est pas absolument nécessaire ; car l'opium guérit très-bien

cette maladie, et jamais le camphre seul, quoiqu'il ait paru quelquefois l'adoucir.

L'opium ne *pallie* jamais la maladie, mais la *guérit* constamment. Je le prouverai dans un autre temps et un autre lieu, en rapportant les observations d'un grand nombre de malades ; mais il faut donner des doses proportionnées à un si grand mal et les continuer long-temps.

Je voyois plusieurs fois avec étonnement que le ventre, qui auparavant n'avoit pu être ouvert par aucun moyen, après une dose copieuse d'opium, ou s'ouvroit spontanément, ou cédoit à un clystère, ou enfin à un doux purgatif.

Pendant la convalescence, je donnois chaque jour à différentes doses, six ou huit grains d'opium que je mêlois à quelque remède amer et stomachique, ce qui tenoit le ventre ordinairement libre et un peu relâché.

Chez ces malades, l'opium ne paroissoit point avoir les inconvéniens qui ont coutume d'accompagner son usage, d'autres fois et dans d'autres maladies : je veux dire l'ivresse, les insomnies, la peur, les sueurs avec démangeaison et beaucoup d'autres. Il détruit l'engourdissement des sens, dissipe la langueur des membres, rend l'esprit vif et présent, et allégit la tête.

Je ne laissois point l'opium, quoique le malade fût pleinement exempt de toute espèce de douleur. J'exigeois, outre cette exemption de souffrance, la souplesse du pouls, auparavant vibrant, et l'expérience m'avoit appris que toute la force du poison n'étoit pas entièrement détruite, si le pouls ne se ramolissoit.

La saignée même copieuse et répétée, ne corrigea point la dureté des artères.

Dans une colique de plomb très-grave, accompagnée de fréquens vomissemens, d'un délire imminent et même présent, trois copieuses saignées ne produisirent aucun bon effet ; l'opium rétablit sur-le-champ la raison.

Un particulier essuyoit une légère colique de plomb, sans vomissemens et sans selles. Les évacuans furent omis, et le traitement commencé par l'opium. Bientôt le malade commença à être assoupi, à avoir de légères convulsions et à délirer par intervalle : il prit un éméto-cathartique, qui dissipa l'affection soporeuse, et lui rendit le bon sens.

Voilà l'opium avantageux dans un cas et nuisible dans l'autre, peut-être parce que dans le premier la seule force du plomb avoit troublé l'esprit, cas auquel l'opium est principalement consacré, et que dans le second la tête étoit troublée par les humeurs gastriques, trop copieuses, renfermée dans l'abdomen, et attirées là par le stimulus du plomb quoique léger. Ainsi l'opium avoit dû nuire et l'éméto-cathartique être avantageux.

Les évacuans furent nécessaires à tous ceux qui eurent des tranchées sèches, je veux dire sans selles et sans vomissemens spontanés.

Ce genre de remèdes bien loin de guérir les douleurs de l'abdomen, ne faisoit que les augmenter le plus souvent. C'est pourquoi nous ne cherchions en eux aucun remède contre la colique elle-même, contens d'avoir débarrassé par leur moyen le systême gastrique d'un saburre qui auroit

été nuisible, et d'avoir préparé la place aux remèdes anti-saturnins.

Ainsi nous nous donnions bien des gardes de répéter les évacuans, à moins d'une grande nécessité ou de trop prolonger leur usage.

Nous obtenions encore des succès, si après l'action du remède évacuant, nous ne laissions pas écouler beaucoup de temps sans assoupir par une juste dose d'opium, et les nouveaux troubles excités par le remède lui-même, et les anciens produits par le plomb, avant que les humeurs gastriques pussent de nouveau se ramasser en trop grande quantité.

Un purgatif ou un émétique donné sans nécessité et à un convalescent, cause facilement une rechûte; j'ai vu plusieurs fois la maladie être renouvellée par un seul lavement purgatif.

Comme il étoit avantageux pour les convalescens d'avoir le ventre libre, nous leur donnions un remède composé d'opium, de camphre, de sel polychreste et de stomachiques.

Nous aurions peut-être difficilement distingué dans quelques cas, la colique de plomb de celle qu'on appelle bilieuse, que, les évacuans presque seuls guérissent, et que les narcotiques augmentent, si nous n'avions su que nos malades travailloient sur le plomb.

Il paroît d'après ce qu'il vient d'être exposé, que ces deux coliques peuvent se trouver réunies, que la bilieuse peut venir à la suite de celle de plomb, et l'expérience m'a appris que cela arrivoit effectivement bien des fois.

Outre cette réunion de la colique bilieuse avec celle de plomb, on observe encore une autre com-

plication, lorsque la fièvre d'été attaque en même temps ceux qui étoient déjà affligés par la colique de plomb. Ces malades étoient dans un cas très-dangereux. Nous portions remède à la fièvre d'été *directement*, et par *des détours* seulement à la colique de plomb, écartant l'opium dans le principe; et ne le donnant ensuite qu'avec précaution et furtivement; car nous avions observé que la fièvre s'exaspéroit par l'usage des narcotiques, et menaçoit de malignité; nous nous abstenions pareillement d'huile qui ne pourroit être que nuisible aux maladies bilieuses.

Dans les saisons phlogistiques hivernales, vernales, la colique de plomb fut ordinairement exempte du vice bilieux, mais elle admit une autre complication fréquemment pernicieuse, l'inflammation des intestins; cet état rejettoit absolument les éméto-cathartiques, et changeoit la méthode de traitement; car les saignées, qui dans la complication de cette maladie avec la fièvre d'été, n'étoient pas avantageuses, devenoient nécessaires dans cette circonstance, devoient être copieuses, réitérées, accompagnées de beaucoup de boisson tiède, émolliente, huileuse, et il falloit leur interposer l'opium.

Il étoit très-difficile de juger s'il y avoit inflammation, ou si le plomb seul faisoit le mal. Certes, j'ai vu des tranchées très-cruelles, et les malades se rouler dans leur lit à cause de leur violence, quoiqu'il n'y eût aucune inflammation dans l'abdomen, comme j'en ugeai *a posteriori*, je veux dire par la méthode de traitement, n'ayant usé que de narcotiques, de spiritueux et de carminatifs; et dans un autre cas, cette colique fut mortelle, et l'abdomen

ouvert, présenta une inflammation grave, quoique le malade n'eût que des douleurs sourdes, ou souffrît à peine, et qu'il supportât sa maladie facilement et sans s'aliter. Le pronostic étoit infidèle et douteux. L'épilepsie saisit quelqufois des hommes qui ne paroissoient pas fort malades, et leur donna même la mort, en se changeant en apoplexie. Ce mal horrible en enleva aussi quelques-uns subitement, lorsqu'ils commençoient à entrer en convalescence.

Je vais exposer les règles que je suivis en traitant cette maladie.

Dans les saisons bilieuses, j'employai un traitement composé, *anti-bilieux* et *narcotique*, les laxatifs, les émétiques, les éméto-cathartiques, l'opium, beaucoup de boisson adoucissante et anti-bilieuse.

Dans les saisons inflammatoires, le traitement fut anti-phlogistique, beaucoup de boisson émolliente, mucilagineuse, huileuse, les cataplasmes, les bains, et plus tard le narcotique.

Quelquefois, les anti-bilieux, les anti-phlogistiques les narcotiques, furent employés dans le même malade, selon la différente complication du mal.

Voilà ce que nous avions à dire sur la colique de plomb, et en général sur la différente complication de la fièvre d'été, avec les diverses autres maladies.

CHAPITRE TREIZIÈME.

SEPTEMBRE.

Pendant les douze premiers jours de ce mois, il fit un vent continuel, impétueux, avec froid et abondance de pluie ; passé ce temps, le vent s'appaisa, il régna une sérénité très-agréable avec chaleur, non seulement à midi, mais encore le matin et le soir ; les trois derniers jours, le vent souffla du nord, et porta un froid aigu, le ciel conservant sa sérénité.

Pendant ce mois et le mois précédent, une certaine épidémie emporta un grand nombre de chiens, dans la toux, le coriza et une extrême maigreur.

Les fruits furent rares, sans maturité et insipides.

Le 22 Septembre, la plus grande chaleur de l'atmosphère, au thermomètre de Reaumur, fut de 17 degrés et demi.

Le 14, 29 et 30 Septembre, la moindre chaleur fut de 8 degrés.

La chaleur moyenne fut de 12 degrés $\frac{5}{6}$.

Le 17 Septembre, la plus haute ascension du baromètre fut de 28 degrés, 5 lig. et demie.

Le 3 Septembre, sa plus grande descente fut de 27 degrés, 7 lignes.

Les maladies de ce mois furent à-peu-près les mêmes que celles du mois précédent, si l'on considère leur caractère ; mais leur nombre et leur rapport furent beaucoup différent ; en effet, il y eut peu de fiévres *continues* et celles qui avoient des rémissions par intervalles, les avoient plus marquées que le mois

mois précédent, de manière à les faire prendre pour une apyrexie, presque plutôt que pour une rémittence, la violence des continues s'adoucit un peu, mais leur durée fut plus longue; les *rémittentes* avoient une grande disposition à devenir *intermittentes*, changement que les boissons salines, et l'émétique effectuoit avec succès.

Changement des continues et des rémittentes en intermittentes.

La matière morbifique fut plus lente ce mois que le mois précédent, mais elle fut moins copieuse; le nombre des *continues* et des *rémitientes* fut moindre, celui des intermittentes fut plus considérable, soit de celles qui l'étoient véritablement dans leur principe, soit de celles qui se changèrent de *rémittentes* en *intermittentes*.

Il y eut un petit nombre de dyssenteries, et quelques ictères survenus spontanément; les yeux des fièvreux pendant ce mois furent souvent ictériques.

Notre fébrifuge.

Le kina fut fréquemment nécessaire pour comprimer les intermittentes les plus rebelles, et lorsqu'il fut insuffisant employé seul, nous aiguisâmes sa force avec les fleurs martiales de sel ammoniac.

Les tierces principalement furent fréquentes et parurent sous différentes formes, de sorte que tantôt le malade éprouvoit chaque troisième jour une grande chaleur, sans que le froid eût précédé, ni qu'elle fût suivie de sueurs, tantôt il été affligé d'un violent mal de tête seulement.

Remède des ictères.

Les ictères cédèrent heureusement aux boissons salines, aux émétiques, aux amers, à l'extrait de mouron à fleurs jaunes doué d'une puissante vertu incisive, et aux fleurs martiales de sel ammoniac.

Nous n'avons vu dans ce temps de l'année que très-peu de pleurésies bilieuses, et qui déjà n'étoient plus simples et purement bilieuses, mais auxquelles le froid avoit mêlé quelque chose d'inflammatoire, de manière que la saignée dût précéder l'éméto-cathartique, ou y être jointe, et être même répétée, selon que la phlogose ou la bile l'emportoit.

La fièvre d'été commença à prendre dans ce mois quelque changement.

Comme j'ai dit plus haut qu'il y avoit eu un certain changement, sur-tout dans les fièvres continues, et que la fièvre d'été avoit paru sous une forme un peu différente, il ne sera pas hors de propos de reprendre ici la chose et de l'expliquer.

La fièvre populaire d'été sur la fin du mois précédent, et pendant les quinze premiers jours de Septembre, avoit coutume de se prolonger plus qu'auparavant, de prendre son accroissement, et d'avancer avec lenteur, et sous une fausse apparence de bénignité, d'affliger long-temps le malade, de le quitter tard, et après un jugement pénible et tardif.

Le pouls et les urines n'étant pas en mauvais état, la fièvre étoit grave et avec un grand mal de tête.

Les symptômes de ce temps-là furent les mêmes que ceux qui accompagnoient la fièvre bilieuse d'été, si ce n'est que le pouls, les urines et la chaleur s'écartoient peu pour l'ordinaire de l'état de santé, quoique le malade ne s'en trouvât pas mieux, et se plaignît d'un violent mal de tête et d'une espèce d'ivresse, qu'il parût fréquemment comme étonné et ne sentant que confusément, qu'il restât couché sur le dos, les cuisses écartées, et glissant vers les pieds.

Quoique vous eussiez dit que le malade avoit à peine la fièvre, néanmoins il avoit quelquefois une chaleur âcre, ou dans un bras seulement, ou dans les deux ensemble, et disoit toujours que sa tête sembloit se mettre en pièces, par la violence de la douleur et de la chaleur ; il se plaignoit toujours d'amertume de la bouche, et de dégoût.

Une diarrhée ennuyeuse.

Chez tous ceux qui dans ce temps furent attaqués de la fièvre populaire, il survint une diarrhée qui d'abord soulagea le malade, mais qui dans la suite en persistant ne fit qu'abattre ses forces, sans avantage ultérieur.

Un grand nombre qui avoient méprisé les principes de cette maladie et ses premiers progrès, ayant appellé à leur secours un traitement quelconque, eurent à supporter une diarrhée colliquative, une toux, sur-tout pendant la nuit, avec une abon-

dance de crachats pituiteux, et une œdême opiniâtre des jambes.

Cette fièvre dégénéra en une espèce de phthisie.

Nous guérimes ordinairement *cette phthisie pituiteuse* avec le lichen d'Islande, le polygala, les frictions aromatiques, un régime restaurant, et le relâchement des intestins avec la racine d'arnica.

Elle n'étoit pas bilieuse, mais bilioso-pituiteuse.

Nous n'appellions plus cette fièvre *bilieuse*, mais *bilioso-pituiteuse*, à cause de la pituite amère dont se plaignoient par temps les malades, et qu'ils rendoient dans l'effet de l'émétique.

Son traitement.

Nous la traitions à-peu-près de la même manière que *la fièvre bilieuse simple*, si ce n'est que nous prolongions davantage l'usage des incisifs, et que connoissant la longueur de la maladie, nous nous occupions de bonne heure des forces, en donnant des cordiaux agréables, la racine anti-septique d'arnica, ou des décoctions de plantes et de racines apéritives et amères.

Que si les premiers éméto-cathartiques n'avoient pas étouffé la maladie dans son berceau, et si les évacuations établies plus tard ne pouvoient plus rien sur la matière morbifique, qui peut-être avoient déjà passé dans le systême vasculaire, nous nous attachions sur-tout à soutenir les forces, afin que la nature conservant ainsi ses ressources, pût atténuer, chasser, assimiler ou cuire la matière qui avoit éludé

la force *directe* des remèdes, en s'échappant du ventricule dans le torrent de la circulation.

Il eût été inepte et dangereux pour le malade, de tourmenter par des remèdes violens la maladie déjà trop avancée ou négligée, si l'on se fût ennuyé de sa trop grande lenteur; c'étoit alors le cas de ce proverbe, *c'est assez tôt, si c'est assez bien.*

État de la langue pendant ce mois.

Les langues de ces malades parurent rarement bilieuses, ou comme couvertes d'un limon jaune; elles furent plus fréquemment rouges, unies, sèches, luisantes, et comme enduites de vernis.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

OCTOBRE.

Le temps fut sec, un peu froid, le ciel serein avec des gêlées blanches pendant la nuit, jusqu'au huit de ce mois. Ce jour, il y eut des pluies abondantes; de-là, un foid humide, des brouillards et de vaines apparences de pluies. Le 19, la sécheresse et le froid revinrent, avec des gêlées pendant la nuit et la matinée, jusqu'au 25 qui donna de la pluie. Depuis ce jour, il y eut matin et soir des brouillards abondans, épais, fondant en pluie, beaucoup d'humidité, le soleil s'éclaircissant sur le midi, et adoucissant le froid. Les trois derniers jours, le vent souffla du midi, la température fut molle, tiède, rendant la tête pesante, et énervant tout le corps;

le soleil pendant ces jours fut très-languissant et enveloppé de nuages très-légers.

L'humidité domina et fut très-froide vers le milieu du mois.

Les 3, 4 5 et 31, la plus grande chaleur de l'atmosphère fut de 16 deg.

Le 24, la moindre chaleur fut de 3 deg.

La chaleur moyenne de 9 deg. $\frac{2}{3}$.

Le 21 Octobre, la plus grande élévation du baromètre fut de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lig.

Les 3, 30, 31, sa plus grande descente de 27 pou. 7 $\frac{1}{2}$ lig.

Changement dans la fièvre dominante.

L'année tirant sur sa fin, et étant parvenue comme à une vieillesse froide, séche et rude, la face des choses commença à changer, et les maladies d'été à être détruites par les approches de l'hiver : car quoique les fièvres de ce temps observassent les mêmes pèriodes, eussent les mêmes exacerbations, régulières et irrégulières, néanmoins elles eurent rarement la bile seule et pour origine.

Idée de la malignité dans cette fièvre.

Un grand nombre de fièvres continues rémittentes, soit qu'elles attaquassent une certaine partie du corps, ou qu'elles fissent leur cours, sans aucune invasion topique, naissoient d'une matière lente, ductile, par fois sans amertume, ou si elle avoit le goût de la bile sans couleur et en petite quantité. Cette espèce de fièvre attaqua les femmes préférablement aux hommes, et parmi elles, les plus pâles, celles qui étoient mal réglées et affectées de fleurs blanches.

Le nombre de malades de ce genre, ne fut pas considérable, mais la maladie fut longue, difficile et laborieuse; la plupart arrivèrent à nous, après avoir essuyé des saignées, qui firent pousser à la maladie des racines plus profondes, et la rendirent plus opiniâtre et plus dangereuse; l'éméto-cathartique lui-même fut moins efficace, dans ces individus, affoiblis et par la saignée et par la longueur de la maladie; avant d'être confiés à nos soins; néanmoins, lorsque nous leur donnâmes l'émétique, ils vomirent avec quelque soulagement, quoiqu'il ne fût ni prompt, ni bien marqué.

Nous donnâmes deux fois, rarement trois, le vomitif, dans tout le cours de la maladie.

J'ai parlé plus haut de la matière rejettée par le vomissement; elle étoit pituiteuse, en petite quantité, rarement et très-foiblement biliforme. Je pensois que cette matière productrice de la maladie, étoit en petite quantité renfermée dans l'estomac et les intestins, mais dispersé en grande partie dans tout le corps, et que la fièvre étoit de ce genre, où *il ne faut pas que le médecin porte le trouble, en entreprenant beaucoup et de grandes choses.*

Règle observée dans le traitement de cette malignité parttculière dans cette fièvre.

Après avoir tout tenté, j'éprouvai ceci, qu'il valoit mieux, *après avoir vuidé l'estomac, si le malade pouvoit le supporter, soutenir les forces vitales, remédier aux symptômes urgens lorsqu'il en survenoit quelques-uns, et attendre que la fièvre se terminât d'elle-même, qu'elle assimilât la matière morbifi-*

que, ou qu'après l'avoir préparée, elle la chassât peu-à-peu et sans efforts par différentes voies, dans des temps différens.

Je me servois ordinairement de ce remède ; une demi livre d'eau commune, ou d'eau distillée, par exemple, de menthe, deux ou trois gros de poudre de racine d'arnica, une once et demie de sucre, et un gros d'esprit de vitriol ; quelquefois sur-tout dans les principes de la maladie, j'y ajoutai un gros de sel ammoniac, ou d'arcanum duplicatum : mais lorsque la maladie étoit déjà avancée, que la foiblesse augmentoit, ou que le ventre étoit libre, je m'abstenois de sel.

Pour boisson, nous donnions de l'eau simple avec l'oxicrat.

Avec cette méthode, je n'ai vu que rarement, ou jamais, la fièvre devenir trop violente, de sorte qu'il n'étoit point besoin de saignée que presque tous avoient supportée une ou deux fois avant de venir à l'hôpital, et qui loin d'être nécessaire, leur devenoit plutôt nuisible.

Je ne voulois pas donner des remèdes trop forts et trop stimulans, de peur de pousser cette matière tenace trop avant dans les petits vaisseaux, d'où elle ne pourroit plus être retirée par aucun moyen, ni abattre les forces vitales, de crainte qu'elles fussent insuffisantes pour la coction.

Traitement de la diarrhée très-incommode dans cette fièvre.

Il résultoit quelquefois beaucoup de peine et d'ennui d'un trop grand relâchement du ventre, qu'il étoit

avantageux d'avoir libre et facile, mais très-nuisible d'avoir trop relâché ; lorsque cela avoit lieu, nous donnions toutes les deux heures un demi gros ou un gros de poudre de racine d'arnica. Par ce moyen, nous faisions que les selles étoient moins fréquentes et avoient plus de consistance.

La fièvre dont je viens de parler ne différoit de celle du mois passé, *bilioso-pituiteuse*, qu'en ce que dans ce mois, elle attaquoit presque les femmes seules, et parmi elles, les plus foibles, et celles dont les humeurs étoient lentes, tandis que dans le mois de Septembre, elle affectoit aussi les hommes, qu'elle étoit un peu plus aiguë, plus fréquente que celle de ce mois et avoit plus de bile compliquée.

Les rémissions de cette fièvre étoient incertaines ; son invasion et sa marche lente, et le cours de toute la maladie fort long ; elle n'avoit aucun jour critique marqué, aucune crise manifeste, mais elle se terminoit d'une manière insensible ; il n'y avoit nulle part de douleur violente, mais une grande prostration de forces ; tous conservèrent leur bon sens, ils eurent le pouls un peu plus fréquent et la chaleur un peu augmentée, la peau étoit sèche, la langue lisse, rouge, sèche, sans croûte ; les urines étoient plus jaunes que les naturelles et nébuleuses, la couleur de la face étoit changeante, de manière que tandis que les joues sembloient frottées de rouge, la bouche et les environs des narines étoient pâles, ou que lorsqu'une joue étoit rouge, l'autre étoit d'un pâle-verd, ou enfin que tantôt une rougeur vive occupoit toute la figure, et tantôt une pâleur verte. Les malades se plaignoient peu, restoient en repos, avoient des légers sommeils,

Toux incommode survenant à la maladie.

Sur la fin de la maladie, une toux incommode fatiguoit la poitrine des malades et emmenoit quelques crachats muqueux. Le vomissement ou la liberté du ventre, soulageoit cette maladie de la poitrine ; il arriva rarement que nous prévinsions cette incommodité dans cette maladie, et seulement lorsque les malades nous venoient d'assez bonne heure et avec des forces capables de supporter les émétiques réitérés.

Nous appellions *fièvre pituiteuse* cette fièvre ordinairement simple, et le produit de la pituite seule.

Fièvres compliquées.

Il y eut néanmoins dans ce mois quelques fièvres qui ne provenoient pas de la même origine, mais d'origines différentes : car elles furent bilioso-pituiteuses et bilioso-inflammatoires, ou compliquées du triple vice, de la bile restante d'été, de la pituite et du sang enflammé.

Un appréciateur prudent de la saison, des tempéramens, de l'âge et d'autres choses que l'usage apprend et qu'on ne peut décrire, distinguoit facilement si c'étoit la bile, ou la pituite, ou le sang échauffé qui péchoient le plus, et avec quel danger pour le malade.

De-là nous employions différentes méthodes de traitement.

Cette différente intensité des causes morbifiques, leur prédominance, leur réunion ; exigeoit de la diversité dans la méthode de traitement. De-là,

il fallut quelquefois faire un plus long usage des dissolvans que dans les mois précédens, employer plus fréquemment la saignée, y joindre plus tard l'émétique, ou l'abandonner entièrement. Souvent nous n'avions besoin ni d'émétique, ni de saignées ; les seuls dissolvans, lorsque la matière n'étoit pas disposée à être évacuée, les sels neutres les plus doux et en petite quantité, l'eau, le vinaigre et le miel, en guérirent un grand nombre, chez qui, par ce moyen, nous favorisâmes la circulation des humeurs et nous tînmes toutes les voies libres, pendant que sur ces entrefaites la fièvre arrivoit à sa fin.

Grand nombre de métastases dans ce mois, de rhumatisme, des suppurations ichoreuses, des érysipèles, des charbons, des bubons.

Sur la fin du mois précédent et au commencement d'Octobre, jusqu'à son milieu, cette fièvre d'automne eut cela de particulier et différent de la fièvre d'été, qu'elle affecta les métastases non critiques, difficiles et plus graves que la fièvre elle-même : car chez plusieurs individus, où la fièvre, un ou deux jours auparavant, faisoit paisiblement son cours, les muscles du bras s'endurcirent tout-à-coup, avec un gonflement qui ne changea pas la couleur de la peau, mais qui étoient très-douloureux et ôtoit la faculté de mouvoir ce membre ; chez d'autres, les muscles de la cuisse à côté de l'aine devenoient roides comme du bois, et douloureux ; les glandes de cet endroit s'engorgeoient ; chez d'autres enfin, c'étoient les glandes axillaires. Quelquefois la main, le bras se couvroient d'une rougeur érysipélateuse, qui étoit bientôt suivie

de phlictènes, et d'une plaie gangreneuse, d'un pus ichoreux et rongeant, qui formoit des clapiers sous les chairs, et détruisoit au loin le tissu cellulaire.

Ces tumeurs des aines et des glandes axiliaires, ne jugeoient point la maladie, et ne pouvoient pas elles-mêmes être fondues; mais elles parvinrent à une maturation tardive, suppurèrent lentement, et se cicatrisèrent très-tard.

Nous traîtâmes la suppuration des carpes avec les anti-septiques, soit appliqués sur la plaie, soit donnés intérieurement pour cette fin; nous donnions toutes les deux heures un gros de poudre de racine d'arnica, réunie au camphre, ou sans lui. J'avoue que j'ai modéré et même arrêté entièrement d'abondantes supputions ichoreuses, avec fièvre de consomption, par le secours de cette seule racine.

Pleurésie inflammatoire bilieuse.

Après la première quinzaine, et vers la fin du mois, ces fièvres composées se jettoient sur l'un ou l'autre côté de la poitrine. Cette pleurésie étoit inflammatoire bilieuse. La douleur occupoit une vaste étendue et prenoit depuis la clavicule jusqu'à la crête des os des iles. Les malades crachoient ordinairement du sang, avoient beaucoup de chaleur, le pouls plein, élevé, et frappant le doigt comme une corde tendue; la bouche étoit muqueuse, amère, avec cardialgie. Ils s'étoient fait tirer du sang avec avantage ou du moins sans inconvéniens, avant d'arriver auprès de nous. Après une boisson abondante, rafraîchissante et légèrement saline, nous donnions un émétocathartique qui soulageoit bientôt le malade,

Quelquefois il fallut faire précéder l'émétique de la saignée, ou l'y joindre, ou employer l'un et l'autre alternativement. Le sang tiré présentoit ordinairement une croûte épaisse, jaune, verte, ou nageoit dans un fluide jaune, et verd.

Lorsque la maladie étoit sur son déclin, il étoit très-avantageux que le ventre fût libre.

Après que la maladie avoit déjà été combattue, il resta assez souvent une douleur opiniâtre, mais légère, qui au milieu de la toux seulement picotoit le côté. Un vésicatoire emporta cette douleur, tandis que l'opium assoupissoit la toux elle-même, reste de la maladie et incommode principalement pendant la nuit.

Coliques bilieuses légèrement inflammatoires.

Il parut aussi pendant ce mois des coliques bilieuses en petit nombre, mais graves, difficiles à guérir, et légèrement inflammatoires. Les saignées réitérées et les anodins les calmèrent d'abord, et ensuite les évacuans les guérirent totalement.

Fièvre rhumatismale.

Un grand nombre étoient attaqués de fièvre rhumatismale, parcourant tous les membres, et tourmentant davantage pendant la nuit ; chez la plupart, les articulations, les muscles à l'extrêmité des cuisses, ou les lombes étoient extrêmement douloureux ; les doux salins, en excitant les selles et les urines, leur furent très-avantageux ; mais lorsque la douleur persistoit encore, quoique la fièvre fût tombée, un vésicatoire appliqué à différentes fois, et sur plusieurs endroits, la fit disparoître pour toujours.

Comment les nouvelles accouchées furent traitées dans ce mois.

Les nouvelles accouchées furent pendant ce temps exemptes de cette fièvre, qui n'en respecta aucune de celles qui accouchèrent auprès de nous pendant l'été, mais qui n'en maltraita aucune trop gravement.

Fièvres quartes.

Les fièvres quartes levèrent la tête, au commencement de l'automne, mais ceux qui s'ennuièrent de cette maladie, ne vinrent à l'hôpital que dans les quinze premiers jours d'Octobre ou sur sa fin.

Tous ceux que je vis attaqués de cette fièvre pendant l'automne, avoient été légèrement fébricitans depuis quelques mois, comme je m'en convainquis par des recherches exactes, jusqu'à ce temps où cette diathèse fébrile se développa en fièvre quarte; et autant que j'ai pu le connoître, cette maladie n'attaqua aucun individu bien portant auparavant, tout-à-coup et comme par embûches.

Leur traitement.

Nous nous efforcions de lever les obstructions, avec les sels neutres en grande quantité, et principalement avec le sel ammoniac, et quelquefois en excitant le vomissement, et nous stimulions ensuite l'inertie de l'estomac, par les remèdes amers, auxquels nous mêlions les fleurs martiales de sel ammoniac, alors la maladie ou disparut d'elle-même, ou fut combattue par le moyen du kina.

CHAPITRE QUINZIÈME.

NOVEMBRE.

Pendant les quatre premiers jours du mois, la température fut très-douce, avec un soleil clair et continuel; ensuite des brouillards épais, très-humides interceptèrent le plus souvent les rayons solaires, le temps continuant à être doux.

Le 3, il y eut une aurore boréale.

Le 8, il fit un froid humide, le ciel fut couvert de nuages. De-là au 17, le ciel changea souvent de face, des pluies très-légères, le soleil, des brouillards, des nuages se succédoient mutuellement, avec des coups de vents assez forts, mais le froid ne fut pas grand.

Le 17, il fit un froid plus aigu; les jours suivans il y eut beaucoup d'intempéries, du froid, de la pluie, des vents violents, de la grêle, sans soleil, jusqu'au 25. Ce jour apporta le premier, les prémices de l'hiver, des neiges très-lègères, qui fondirent aussi-tôt.

De-là, un temps serein, de la glace, et un froid sec; ce mois, le froid fut moindre que ne le comportoit la saison de l'année.

Le premier Novembre, la plus forte chaleur fut à † o 13 deg.

Le 28, la moindre chaleur fut à — o 1 $\frac{1}{2}$ deg.

La chaleur moyenne † o 4 $\frac{3}{4}$ deg.

Le 5, la plus grande élévation du baromètre fut de 28 pouces 3 lignes.

Les 9, 10, sa plus grande descente de 27 p. 5 lig.

Ce mois produisit moins de maladies que tous les autres temps de l'année, la fièvre d'été ayant presque partout disparu.

Nous avons vû ce petit nombre de maladies être encore très-bénignes, presque exemptes de tout danger et sans violence.

Les fièvres des mois précédens paroissoient, ou avoir tout-à-fait disparu, ou s'être changées en diathèses seulement fébricitantes, en catarrhe, cardialgies, céphalalgies et en rhumatismes légers, de peu de jours, que les malades supportèrent facilement et sans s'aliter.

Voici ce que nous avons connu du petit nombre des fièvres de ce temps et de leur caractère benin.

Nous nous sommes apperçus que la matière morbifique étoit la même que le mois précédent, savoir : la pituite, mais très-rarement compliquée de bile et en petite quantité, qu'elle produisit de fausses péripneumonies, pleurésies, des toux stomachiques, des tranchées, des douleurs, des articulations, selon la partie du corps sur laquelle elle se jettoit. Ces fièvres pituiteuses étoient irrégulières dans leurs redoublemens et leurs rémittences, et exigeoient le même traitement que celles des mois précédens; car après l'usage antérieur des incisifs, un émétocathartique seul, ou même plusieurs fois répété les enleva tout-à-fait, ou les diminua beaucoup, ou enfin les changea en intermittentes.

Péripneumonies fausses.

Ce mois produisit des péripneumonies fausses, ou pituiteuses, ainsi que des pleurésies du même caractère,

ractère, pas en grand nombre à la vérité, les fièvres de toute espèce ayant été peu communes dans ce temps.

La fièvre fut de la classe des rémittentes, mais avec peu de violence, des accès obscurs et vagues; les malades respiroient difficilement le soir sur-tout et pendant la nuit, se tenoient assis sur leurs lits, la respiration se faisoit avec un bouillonnement et un sifflement, comme si les voies de la respiration eussent été rétréchies: ils avoient des maux de tête, des envies de vomir, avec des efforts pénibles et vains, ou ne rendoient qu'une petite quantité de pituite; ils rejettoient leurs alimens: plus fréquemment après le repas et sur le soir, ils ressentoient une ardeur dans toute la poitrine, ou une douleur pungitive, ou une cardialgie beaucoup plus incommode, et une douleur violente dans tout l'épigastre, en toussant; les crachats au commencement étoient en petite quantité, augmentoient dans la suite, devenoient ductiles, gélatineux, et teints quelquefois d'une couleur d'herbe; les malades n'éprouvoient aucun appétit, avoient à peine quelque soif, mais ils étoient tourmentés d'une toux sonore et sépulcrale; les urines étoient d'un jaune saturé, le pouls plein, et un peu plus fréquent que le naturel.

Cette maladie fut celle des tailleurs et des femmes les plus pauvres, ou de celles qui avoient beaucoup d'embonpoint.

Son traitement.

Nous n'eûmes pas besoin de saignées, dont ne pouvoit se passer cette péripneumonie appellée fausse par Sydenham, qui peut-être avoit contracté plus de

phlogose que la nôtre, dans ce pays-ci et pendant un mois moins froid qu'il n'a coutume d'être, les autres années.

Il suffisoit donc de lâcher le ventre, ou ce qui paroissoit plus expéditif, d'exciter le vomissement ensemble avec les selles et à différentes fois : mais il falloit faire précéder, interposer et faire suivre les remèdes salins. Les malades rendoient une pituite pure, quelquefois légèrement mêlée de bile, en petite quantité ordinairement, mais avec un soulagement marqué.

Nous avons eu une malade dont je rapporterai l'histoire plus bas, qui, dans cette maladie rendit une quantité de pituite si prodigieuse qu'on ne croiroit pas facilement qu'elle eût pu être contenue dans l'estomac et l'intestin suivant, mais plutôt qu'elle avoit été exprimée de tous les vaisseaux du corps, rejettée vers le ventre, et de-là chassée par la bouche et par le bas, comme les voies les plus communes des matières crues.

Nous avons tiré du sang à peine à quelques-uns, et lorsque la saignée a été nécessaire, nous l'avons pratiquée avec économie, et une fois seulement.

Colique de ce mois.

Le traitement des coliques fut le même, puisqu'elles provenoient de la même pituite, quoiqu'ici elle affecta le corps différemment. Les malades ordinairement respiroient avec difficulté, avoient de la toux, et ne différoient pas beaucoup de ceux qui étoient atteints de fausse péripneumonie, si ce n'est qu'ils ne crachoient rien digne d'être rapporté, et qu'ils souffroient cruellement du ventre; leur fièvre

étoit obscure ; interrogés s'ils sentoient une oppression de poitrine, ou une douleur qui les empêchât de respirer librement, et qui leur rendît cette toux incommode, ils répondoient que non, et assuroient que l'abdomen seul étoit douloureux, que l'épigastre seulement sembloit être accablé d'un poids, de manière qu'ils ne pouvoient élever la poitrine pour prendre la respiration et tousser sans de grandes douleurs du ventre.

J'ai vu un grand nombre d'orthopnées, provenant du vice seul de l'abdomen.

Je ne rencontrai pas pendant ce mois, cette diarrhée des fébricitans que j'avois vue fréquemment les mois passés, longue, épuisant les ressources de l'art et les forces du malade, sur-tout lorsque la maladie avoit été livrée à elle-même ; négligée ou maltraitée ; tous en général eurent le ventre très-sec.

Nous eûmes quelques métastases non critiques, ichoreuses sur les membres et sur les glandes, telles qu'elles parurent fréquemment sur la fin de l'été et au commencement ds l'automne.

Traitement des ictères.

Quelques jaunisses survenues à la suite d'une légère fièvre d'un caractère bilieux, cédèrent facilement à l'extrait de Mars-rosat avec le sel ammoniac, où à ses fleurs *martiales*, avec la décoction d'absynthe et de chardon béni, mais nous faisions précéder les boissons salines et le vomitif.

Toux stomachiques.

La toux accompagnoit ou suivoit la plupart des fièvres de ce mois. Elle étoit importuue le soir surtout et pendant la nuit, sèche au commencement, et emmenant dans la suite une petite quantité de matière ductile, lente et assez semblable au sperme de grenouilles.

La poitrine n'étoit point douloureuse, à moins que la maladie principale ne fût une fausse pleurésie, ou une fausse péripneumonie, ou que cette toux eût long-temps ébranlé les poumons : mais pendant la toux et un peu avant, le cardia, l'épigastre le milieu du ventre même, et les deux hypocondres, étoient douloureux, comme si on les eût serré avec une corde, ou percé avec une pointe.

Quelques-uns n'avoient que cette toux seule, et ne se plaignoient que d'elle.

Son origine.

Il est constant d'après les signes communs de la présence de la saburre dans le systême gastrique, et le son lui-même de la toux, qui sembloit sortir d'un antre profond, que sa cause réside dans l'abdomen, soit que cette toux soit symptôme d'une autre maladie, soit qu'elle forme la maladie principale.

Un paysan affecté de cette toux, que j'interrogeois sur l'état de sa poitrine, et à qui je demandois s'il y ressentoit quelque douleur, me répondit que non, et ajouta *qu'il ne toussoit point de la poitrine, mais de l'estomac, qui seul étoit affecté.*

Son traitement.

Nous dirigeâmes nos soins chez ces malades du côté de l'estomac, en y incisant les matières étrangères, et ensuite les chassant au-dehors par un éméto-cathartique.

Chez la plupart, ce traitement suffit et en peu de temps ; chez d'autres, la toux persista quoique plus modérée, mais les remèdes stomachiques et toniques, la comprimèrent en peu de temps.

Cette toux est fréquente et se change en phthisie.

J'ai observé que ces toux stomachiques ou abdominales, étoient très-fréquentes chaque année, et souvent étoient prises mal-à-propos pour des toux de poitrine ; que les émolliens, les boissons tièdes, les huileux, qui ont coutume d'être d'ailleurs très-salutaires dans la toux provenant de la diathèse inflammatoire des poumons, aggravent celles-ci ; que l'estomac s'en trouve plus mal, que les poumons enfin eux-mêmes ébranlés par de continuelles secousses, s'affoiblissent, contractent leur vice particulier et divers, savoir : une congestion d'humeurs crues, l'ouverture de leurs vaisseaux affoiblie, des crachats pituiteux, puriformes, sanguinolens, purulens, qui consument le malade.

Ouverture de phthisiques.

J'ai ouvert des cadavres d'individus morts de cette espèce de phthisie, qui dans le principe n'étoient affectés que d'une simple toux stomachique ; mais qui pour avoir été méconnue ou négligée, ou trai-

tée par des saignées, s'étoit changée en une ruine des poumons, et enfin de tout le corps; je les ai trouvé remplis en partie de points durs, en partie détruits; flétris, consumés.

Je guéris sans difficulté et en peu de temps, cette toux, lorsqu'elle étoit récente et qu'elle n'avoit pas passé plusieurs semaines; mais lorsqu'elle s'étoit invétérée pendant quelques mois, je fis attention à deux choses, et portai mes recherches sur deux époques de la maladie; 1°. si cette toux dont la cause étoit contenue dans l'estomac, étoit encore seulement symptômatique, les poumons restant encore intègres, ou étant si légèrement lésés, qu'en remédiant à l'estomac, ils pussent se rétablir eux-mêmes; 2°. si déjà ce vice avoit passé dans les poumons, long-temps et fortement ébranlés, de manière que lors même que la cause de la toux symptômatique auroit été détruite, et l'estomac rétabli, ils n'en auroient pas moins conservé dans leur propre substance, plusieurs causes d'une toux idiopatique, des tubercules, des varices de leurs vaisseaux, des sacs pleins de sanie, de pus, et des ulcères?

Classe d'hommes la plus exposée à cette phthisie.

J'ai vu un grand nombre de phthisies provenant plus de cette origine, que d'aucune autre cause, attaquant les tailleurs et les cordonniers, et ces derniers principalement, presque jamais susceptibles de guérison, et rarement d'un soulagement durable.

Nous avons connu l'automne funeste au phthisiques, mais sur-tout aux phthisiques de ce genre.

Nous apprécions beaucoup dans ce cas le lichen

d'Islande, et le polygala amer, lorsque la seconde époque de la maladie n'existoit pas encore, ou existoit depuis peu seulement, après toutes fois avoir nettoyé l'estomac, s'il y restoit encore quelque mauvais foyer.

Ophthalmie particulière et fréquente que l'auteur appelle gastrique.

Outre la péripneumonie, la pleurésie fausse, les coliques et les toux décrites jusqu'actuellement, il y eut encore une autre maladie plus fréquente qu'on ne le croit ordinairement, et ayant quelques particularités, je veux dire l'ophtalmie, provenant du vice bilieux ou pituiteux de l'estomac; cette ophtalmie tourmente quelquefois les malades plusieurs semaines, et même plusieurs mois; l'œil est très-rouge, pleure, est douloureux, comme si on y eût jetté de la poussiére ou du sable, ne peut supporter la lumière pendant le jour; la douleur augmente et est continuelle sur le soir et pendant la nuit, disparoît pendant le jour; se calme ou a des interruptions; la rougeur est continuelle, la tempe voisine de l'œil malade, est aussi douloureuse, et quelquefois la douleur s'étend plus au loin de ce côté de la tête; la cornée transparente devient opaque, et souvent il s'y forme des vésicules blanches.

Les malades ne se plaignent pas ordinairement d'autres symptômes, mais après une recherche exacte, on s'apperçoit que l'estomac et l'appétit languissent depuis ce temps, que la bouche est amère ou pleine de mucus, qu'il y a un poids sur l'épigastre, des mouvemens obscurs de fièvre par intervalle, des

frissons entrecoupés de légères sueurs, d'une modique chaleur, instantanée, et cela, le soir sur-tout, et pendant la nuit; de l'agitation dans la nuit, des sueurs fétides, et des insomnies.

Qui en impose souvent pour l'ophthalmie vénérienne.

Une ophthalmie longue de ce genre, m'en imposa une fois, pour une ophthalmie vénérienne, lorsque indépendamment des exacerbations nocturnes, il se joignoit beaucoup d'autres choses, qui n'étoient pas étrangères à ce soupçon. J'ennuiai beaucoup une certaine femme, attaquée d'une ophthalmie de cette espèce, et je me fatiguai moi-même d'employer des traitemens variés et ennuieux, jusqu'à ce que je m'apperçusse que la chose dépendoit de l'estomac.

Parmi un grand nombre d'exemples, j'en choisirai quelques-uns seulement, qui feront connoître les principales maladies de ce mois.

PREMIER MALADE.

Fièvre de ce mois.

Une veuve âgée de 38 ans, avoit perdu son mari depuis six mois, et nourrissoit avec peine trois jeunes enfans qui lui restoient, et qui étoient souvent malades. Le premier jour de Novembre, lorsqu'elle se livroit toute entière à la douleur et aux larmes que lui arrachoit le souvenir de la perte de son époux, elle éprouva des frissons et de la chaleur pendant plusieurs heures.

Le lendemain, elle prit une once et demie de sel amer, qui la purgea beaucoup ; mais sans soulagement ; elle garda le lit.

Le 7, elle nous fut apportée, elle étoit très-foible, n'avoit qu'une fièvre obscure et légère, elle étoit sourde au point qu'elle n'entendoit rien, si l'on ne crioit fortement à ses oreilles : il y avoit stupeur, confusion des sens, vacillation dans la mémoire ; nous recueillimes d'un de ses voisins, l'histoire de ce qui s'étoit passé.

La langue étoit lisse, sèche, nous lui donnâmes une mixture incisive, composée d'un sel neutre, et de l'eau simple avec le miel et le vinaigre.

Le 8, la langue étoit rouge, sèche, gercée.

Le 9, elle prit un éméto-cathartique, elle vomit une pituite amère, peu copieuse, et eut quelques selles ; l'ouïe lui revint aussi-tôt après le vomissement, l'esprit fut plus présent, et la langue s'humecta.

Le 10, la mixture saline fut continuée, avec une petite dose de poudre de racine d'arnica, et beaucoup d'eau sucrée et acidulée, avec un peu d'esprit de vitriol.

Le 11, mêmes remèdes ; l'ouïe devint de nouveau difficile, la langue sèche, la malade fut inquiète.

Le 12, un émétique produisit des vomissemens pituiteux, et des selles ; l'ouïe, la vivacité revinrent, la langue recouvra son humidité naturelle.

Le 13, la faculté de l'entendement et la vigueur d'esprit se soutinrent ; la fièvre fut obscure et légère en apparence, si on l'apprécie d'après l'état du pouls, et la chaleur du corps ; il y eut des tintemens d'oreilles, de la toux pendant la nuit, la tête fut

pesante ; après le dernier émétique, nous donnâmes la même mixture qu'auparavant.

Le 14 Novembre, il ne resta aucune fièvre.

Le 16, on commença à remédier l'estomac, par le moyen des amers, la tête s'allégit, la toux s'appaisa.

Le 19 Novembre, il restoit à peine de la toux, la malade se leva et promena.

Après le commencement de Décembre, elle retourna bien portante auprès des siens.

Effet du chagrin.

Nous avons observé dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres, l'influence du chagrin sur le corps humain, et sa force pour produire des fièvres d'un mauvais genre.

La malade loin d'être soulagée par le purgatif, s'en trouva incommodée. Nous avons souvent vu des fièvres exaspérées par des purgatifs mêmes légers, qu'un éméto-cathartique emportoit presque subitement.

Utilité des émétiques.

Il ne paroissoit aucun signe de la présence d'une saburre, si on les rapporte uniquement aux envies de vomir, à la cardialgie, aux renvois désagréables, à la dépravation du goût, et aux impuretés de la bouche ; néanmoins le vomitif procura un prompt secours, humecta la langue, rétablit l'ouïe, la raison et le souvenir du passé, de manière qu'aussi-tôt après le vomissement elle raconta exactement l'histoire de sa maladie.

Celui qui connoîtra bien l'efficacité des émétiques,

dans le plus grand nombre des maladies, soit longues soit aiguës, admirera souvent leur effet prodigieux, que je suis fâché de voir ignoré de tant de personnes.

SECOND MALADE.

Histoire d'une pleuro-péripneumonie de ce mois.

Une veuve âgée de 50 ans, laveuse, se plaignoit d'éprouver fréquemment depuis environ six mois, des chaleurs qui venoient tout-à-coup, se portant bien d'ailleurs.

Le 10 Novembre, elle eut des frissons et de la chaleur par intervalle, la tête étoit pesante, la nuit fut agitée, sans sommeil, il y eut de l'altération, du dégoût.

Le 11, le froid et la chaleur alternèrent avec force et fréquence, elle s'alita; le reste étoit comme la veille.

Le 12, tout avoit empiré.

Le 13, la bouche étoit amère, la fièvre intense, une douleur pungitive se faisoit sentir au côté droit de la poitrine et vers le bas du sternum, s'étendant vers le milieu des épaules, comme si elle eût traversé la poitrine; il y avoit par fois de légères convulsions de tous les membres, et une douleur par intervalles dans les parties inférieures; la malade éprouvoit un violent mal de tête, avec un larmoyement, altération et dégoût. L'épigastre étoit très-douloureux au toucher, la toux fréquente, les crachats ductiles, muqueux, en petite quantité, teints quelquefois d'une

couleur verte, jaune, avec des filets de sang, la sangue étoit d'un blanc-jaune, aucun remède n'avoit été employé jusqu'alors.

Le 14 Novembre, elle fut confiée à nos soins, son état étoit celui de la veille ; nous lui donnâmes pour boisson l'eau simple, le miel, le vinaigre, avec un peu de sel neutre.

Le 15, les choses étoient les mêmes. L'après-midi elle prit un éméto-cathartique, qui fit rendre des matières bilioso-pituiteuses, et procura quelques selles ; elle dormit tranquillement.

Le 16, le pouls et la chaleur étoient naturels, la poitrine en bon état, la céphalalgie n'avoit pas diminué ; le soir, le froid, la chaleur, la toux, les crachats ductiles et muqueux revinrent, et dans la nuit, la douleur de poitrine.

Le 17 Novembre, elle prit l'émétique et rendit des matières pituiteuses ; tout fut amélioré, excepté le seul point de côté ; le soir on appliqua un vésicatoire sur le côté douloureux.

Le 18, la fièvre fut légère, la douleur de côté avoit disparu de même que la toux.

Le 19, il ne resta aucune fièvre, la malade toussa pendant la nuit, les crachats étoient blancs et ductiles ℞. Eau de sureau, cinq onces ; oximel scill. deux onces ; tartre-émétique, deux grains. Mêlez pour vingt-quatre heures : la sixième partie toutes les quatre heures.

Les 20 et 21 Novembre, les selles furent fréquentes, la toux rare.

Le 22, il ne resta plus de toux. La décoction de lichen d'Islande fut mise en usage.

Le 23, elle se leva, la décoction de lichen,

ensuite l'usage des stomachiques et des amers, la rétablirent parfaitement. Elle se retira chez elle dans les premiers jours de Décembre.

TROSIÈME MALADE.

Ophthalmie gastrique.

Le 12 Novembre, un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, garçon chapelier, vint implorer nos soins. Voici l'historique de sa maladie.

Trois semaines auparavant, le ventre commença à se relâcher au milieu de légères tranchées par intervalles ; du reste, il n'éprouvoit point de chaleur, et conservoit son appétit ; la poudre de noix muscade arrêta cette diarrhée.

Trois jours s'étoient à peine passés qu'il commença à souffrir de la tête, qui devint très-pesante, se couvrit d'achores et enfin suppura, la chaleur s'accrut et l'appétit diminua, les ulcères de la tête furent séchés au moyen d'une certaine poudre, les autres choses ne s'améliorèrent point.

Huit jours auparavant, lorsqu'il travailloit à son état, auprès d'une eau bouillante, l'œil droit fut tout-à-coup saisi d'une violente douleur, qui gagna peu-à-peu le côté de la tête, plus modérée pendant le jour, s'exaspèrant pendant la nuit, et repoussant tout sommeil, la chaleur augmenta, surtout vers le devant de la tête, la bouche étoit amère, il étoit beaucoup altéré, n'éprouvoit aucun frisson ;

la partie blanche de l'œil étoit rouge comme le sang et avec ardeur. Le pouls étoit naturel, la langue chargée, un peu sèche, ni l'estomac ni le ventre n'étoient douloureux, la face étoit d'un rouge-jaune, son œil ne pouvoit supporter la lumière et pleuroit continuellement ; la cornée transparente commençoit à devenir obscure.

Il faisoit usage d'eau simple avec le miel, le vinaigre et le sel polychreste. Il n'appliquoit aucun remède sur son œil.

Le 14 Novembre, il prit un éméto-cathartique ; il rendit par le vomissement beaucoup de pituite avec un peu de bile, et alla du ventre avec un soulagement évident, prompt et considérable ; il ne restoit plus d'ardeur, la rougeur étoit beaucoup moindre, il pouvoit supporter la lumière, n'éprouvoit plus de chaleur ; il dormit toute la nuit.

Le 15 Novembre, il prit de la piquette avec le miel et le sel polychreste ; il n'y avoit plus de rougeur ; il restoit encore un léger brouillard à la cornée. Les autres choses étoient en bon état.

Depuis ce temps ; nous commençâmes à fortifier l'estomac, le malade se trouva bien, et l'œil fut parfaitement sain peu de jours après.

QUATRIÈME MALADE.

Ophthalmie chronique et d'origine gastrique.

Une fille âgée de 23 ans, conservoit depuis une année, une douleur à l'œil droit, et une opacité de la cornée ; elle étoit mal réglée et se portoit bien à cela près ; comme la douleur augmentoit sur le soir, que la rougeur n'étoit pas considérable, et que l'opacité occupoit presque toute la cornée, différens remèdes lui furent prescrits par d'autres et par moi-même, pendant long-temps ; enfin tout ayant été inutile, les remèdes mercuriels furent mis en usage à cause d'un soupçon de vérole cachée ; on n'avança rien et la malade guérit par la singulière bonté de la nature qui surmonta ensemble, et la maladie et notre traitement erroné plutôt que par les secours de l'art.

Le 26 Novembre, elle vint de nouveau à l'hôpital pour une affection semblable de l'autre œil, forcée par la dure nécessité et par l'ordre d'une maîtresse qu'elle servoit, plutôt que par la confiance de trouver auprès de nous sa guérison ; car elle n'avoit pas oublié le long traitement, pire que la maladie elle-même, qu'elle avoit subi dernièrement.

Elle racontoit que quatre semaines auparavant, elle avoit été prise sur le soir, d'une douleur subite, en dessus de l'orbite de l'œil gauche, douleur d'abord obtuse, puis aiguë, et s'étendant par toute la tête ; bientôt la rougeur et une ardeur s'emparèrent de ce même œil, avec un flux abondant d'une sé-

rosité âcre et chaude ; peu de jours après, la cornée commença à s'obscurcir, et à présenter dans son milieu une petite ampoule, qui s'étant rompue d'elle-même, laissa un petit trou après elle.

Depuis ce temps, la douleur de l'œil et de la tempe voisine, revenoit chaque jour sur le soir, augmentoit toute la nuit, et devenoit extrêmement aiguë, jusqu'au point du jour, où elle commençoit à se relâcher peu-à-peu, et se réduisoit à un sentiment obtus de douleur, vers les 9 heures du matin; depuis ce temps la tête étoit bien pesante, mais sans douleur, jusqu'à l'heure accoutumée du soir.

Quoique pendant le jour, l'œil fût exempt de toute douleur, de même que la partie voisine de la tête, jamais la rougeur ni l'abondance des larmes âcres ne discontinuèrent.

Cette incommodité ayant continué pendant à-peu-près trois semaines à revenir chaque jour aux heures fixes, la malade allant toujours, ne se plaignant de rien plus, et conservant son appétit, voilà qu'elle perdit le goût des alimens, trouva tout amer, et éprouva de l'altération.

L'exacerbation nocturne de l'ophthalmie, n'étoit précédée d'aucun frisson, suivie d'aucune sueur, mais étoit ordinairement accompagnée d'une chaleur plus que naturelle.

Elle passa ainsi quatre semaines à sa maison, ayant fait usage de différens remèdes, de toute espèce de colyres, de trois saignées et de purgatifs continuels, de manière que pendant un mois entier, elle alla fréquemment à la selle le jour et la nuit, sans l'interruption d'un seul jour.

L'opacité de la cornée étoit telle, lorsqu'elle vint

vers

vers nous, qu'elle ne distinguoit pas les objets même considérables, au plus grand jour.

Elle prit pendant deux jours de la piquette, avec le miel, en grande quantité, et de l'arcanum-duplicatum, à doses capables de solliciter le ventre, sans trop le relâcher.

Le troisième jour, elle prit un fort évacuant composé de deux scrupules d'ipécacuanha et d'un grain d'émétique; elle rendit des matières bilieuses et pituiteuses, avec un grand soulagement; il resta à peine quelques rougeurs après l'éméto-cathartique, et la douleur ne reparut plus; les nuits furent tranquilles et accompagnées de sommeil.

Trois jours étoient à peine passés, que l'œil cessa entièrement d'être rouge, et commença à être transparent.

Nous rétablissions avec le remède suivant, les forces que les veilles, les saignées, les purgatifs continuels avoient déjà abattues hors de l'hôpital, ℞. fleurs matiales de sel ammoniac, poudre de kina, électuaire stomachique, aa un scrupule pour un bol; on en fera six de tels, dont la malade prendra un toutes les quatre heures.

La cornée devint plus claire chaque jour, de sorte que le 10 Décembre, elle distinguoit les objets les plus petits.

Nous n'appliquâmes jusqu'alors aucun colyre sur l'œil malade.

Voilà un cas où le ventre coulant assidûment et copieusement, bien loin d'équivaloir à un émétique, n'a paru qu'accroître et irriter la matière de la maladie, qu'un seul éméto-cathartique a emportée.

Comme cette fille, après le milieu de Décem-

bre, desiroit, avant le temps, une nourriture trop abondante, et que le ventre devint paresseux pendant quelques jours, il revint quelque douleur vers la tempe voisine, et la vue commença à diminuer. Nous lâchâmes aussi-tôt le ventre, et nous lui imposâmes pendant quelque temps une diète plus sévère; nous revinmes enfin à l'usage des toniques, en observant cependant que le ventre répondît deux ou trois fois par jour; alors nous fimes laver l'œil avec de l'eau fraîche, à laquelle on avoit ajouté un peu de sucre de saturne, avec ce résultat, que dans les derniers jours de Décembre, elle n'éprouvoit plus aucune douleur, et qu'elle se servoit de cet œil qui avoit sa couleur naturelle, quoiqu'avec un peu moins de facilité, et qu'on y apperçût un léger brouillard en y regardant de près.

J'ai vu un grand nombre d'ophthalmies de ce genre, sur-tout dans des saisons bilieuses, qui tiroient leur origine de l'estomac. Au commencement de ce mois, je renvoyai de l'hôpital une femme dont je rapporterai ici l'histoire de préférence aux autres.

CINQUIÈME MALADE.

Ophthalmie semblable à la précédente.

Cette femme âgée de trente ans, étoit mère de cinq enfans dont elle nourrissoit le plus jeune qui n'avoit qu'un an. Vers le milieu d'Octobre, elle vint à l'hôpital et nous raconta que depuis quatre semaines, elle étoit affiigée d'une violente ophthalmie; qu'un certain soir, les deux yeux avoient commencé

tout-à-coup à être douloureux comme si on les eût percé, et à devenir rouges ; que cette nuit, elle n'avoit pas dormi à cause de la douleur : que le lendemain elle avoit été à la vérité exempte de douleur, mais que la rougeur avoit persisté, au milieu d'une abondance continuelle de larmes âcres ; qu'aux approches du soir, des douleurs cruelles des yeux étoient venues de nouveau, et avoient encore chassé le sommeil ; que cet accès du mal et cette remission avoient été journaliers ; qu'elle avoit été sans appétit, dégoûtée, avec altération et mal-aise ; qu'elle avoit eu la bouche muqueuse, insipide, des défaillances fréquentes pendant la nuit, l'hypocondre gauche dur, tendu, douloureux, le ventre paresseux ; qu'elle s'étoit traînée fébricitante.

Les deux dernières semaines, l'exacerbation de l'ophthalmie étoit précédée de frissons qui n'avoient pas été remarqués jusqu'alors ; la malade avoit chaud pendant la nuit, et suoit au point du jour.

Elle se fit faire deux saignées pendant tout ce temps, l'une du bras et l'autre du pied ; elle prit un purgatif de son propre mouvement, mais avec un soulagement léger et de peu de durée. Enfin elle commença à avoir une oppression de poitrine, et le côté gauche saisi d'une vaste douleur s'étendant à l'épaule voisine, et de-là parcourant tout le bras. Elle souffroit de la tête.

Elle entra dans cet état à l'hôpital.

Nous commençâmes le traitement par beaucoup de boisson miellée, acidulée, et l'arcanum-duplicatum ; ensuite nous donnâmes un éméto-cathartique. Les vomissemens et les selles furent pituiteux, bilieux, abondans, soulageant bientôt la malade et

avec persévérance ; le ventre coula médiocrement et pendant quelques jours ; enfin nous réveillâmes l'inertie de l'estomac avec des remèdes amers, stomachiques.

Nous n'applicâmes rien sur les yeux malades.

Elle supporta les deux saignées plus facilement qu'on a coutume de le faire dans des maladies provenant de cause semblable ; cela étoit peut-être dû à la force du tempérament dans une femme de la campagne, et à la saison de l'année qui commençoit à être froide.

En effet, dans l'automne principalement vers sa fin, et aux approches de l'hiver, les fièvres bilieuses exigent assez fréquemment une et même deux saignées, avant que l'estomac puisse être renversé d'une manière sûre et avantageuse, et celles qui n'exigent pas de saignée, les supportent néanmoins sans danger ordinairement.

J'avois observé qu'il étoit plus prudent, si l'on se décidoit à tirer du sang dans une fièvre bilieuse, de le tirer en petite quantité et d'y revenir plutôt, si le malade s'en trouvoit bien ; car il arrive que quoique vous ayez cru voir au commencement une grande nécessité de pratiquer la saignée, vous vous répentiez dans la suite de l'avoir faite trop copieuse.

Opinion fausse et pernicieuse.

C'est une opinion funeste de croire que la perte de cette humeur versée avec trop de profusion, puisse être *réparée par d'autres secours.*

SIXIÈME MALADE.

Histoire d'une pleurésie.

Un tonnelier âgé de 20 ans, avoit pris par contagion, un an auparavant, la gale qu'il fit disparoître dans la suite, en se frottant les articulations d'un certain onguent. A sa disparition, il commença à respirer difficilement, à être tourmenté d'une toux fréquente, d'une oppression de poitrine, et d'une douleur pungitive de l'un et de l'autre côté, par intervalles. Il rendoit par les crachats une petite quantité de matière blanche, muqueuse.

Sur la fin du mois précédent, (28 Oct.) la toux étoit violente et la respiration devenoit très-difficile, embarrassée par la douleur de tout le côté gauche; il eut de la chaleur avec beaucoup d'altération, de la répugnance pour les alimens, sans que le goût fût dépravé, ni l'épigastre douloureux, le ventre étant naturel; il sua.

Le 29 Octobre qui étoit le mercredi, tout avoit empiré; le malade resta levé.

Le jeudi et le vendredi, il garda le lit tout le jour et sua.

Le samedi, il se trouva un peu soulagé, il se leva et sortit de la maison. Sur le soir, une douleur très-aiguë s'empara du côté droit, avec une difficulté dans la respiration, beaucoup de toux, altération, chaleur, céphalalgie.

Le dimanche, il ne put pas se lever; rien n'étoit amendé.

Le lundi où il vint à l'hôpital, la respiration étoit très-difficile et comme asthmatique, la langue blanche, la fièvre forte, et tout comme le samedi au soir ; il se couchoit facilement sur les deux côtés.

Le mardi, il prit un éméto-cathartique, rendit des matières amères, pituiteuses, et alla trois fois à la selle. L'oppression de poitrine fut beaucoup moindre, la douleur de côté disparut, il ne resta qu'une légère fièvre, une toux éloignée et facile ; il reposa.

Les deux jours suivans, il fit usage des mêmes remèdes qu'avant l'émétique, des salins et des incisifs. Il avoit à peine quelque fièvre, il restoit encore une légère oppression de poitrine.

Le vendredi, il prit un nouvel émétique, il rendit un peu de pituite et eut trois selles ; toute l'oppression disparut, tout étoit amendé, excepté la langue que nous avions observée ne reprendre que tard son état naturel chez les convalescens, après qu'on avoit détruit l'inertie de l'estomac, et rétabli les forces digestives.

Il se rétablit parfaitement avec quelques jours d'usage des remèdes stomachiques.

Diagnostic, tiré de l'etat de la langue.

Il est certain que la langue indique fidèlement les affections de l'arrière-bouche, des narines, des poumons, de la trachée artère et du systême gastrique. Néanmoins j'ai vu quelquefois la langue n'être pas du tout altérée, quoique l'estomac fût chargé de beaucoup d'humeur étrangère, laquelle étant chassée par les vomitifs, alors pour la première fois la lan-

gue commence à blanchir, ou à se couvrir d'un limon jaune et verd, ou à devenir villeuse.

De ce que la langue seule n'a pas encore repris son état naturel, nous ne concluons point la nécessité de réitérer les purgatifs, quand tout le reste va bien : car cet état de la langue revient, lorsque l'estomac reprend sa vigueur.

SEPTIÈME MALADE.

Toux chronique et gastrique.

Une fille âgée de dix-sept ans, n'avoit eu que trois fois ses règles, et six mois s'étoient écoulés depuis la dernière fois. Depuis à-peu-près le même temps, elle toussoit fréquemment, sur-tout pendant la nuit, et rendoit des crachats copieux et jaunes. Elle avoit une oppression de poitrine, des nausées, par fois des vomissemens d'un peu de pituite, et respiroit avec peine ; quelquefois elle se plaignoit de légères tranchées. Enfin le 22 Novembre, tout l'épigastre sembloit être oppressé, avec cardialgie, toux fréquente et une respiration très-difficile ; néanmoins elle n'étoit incommodée, comme elle le disoit, de rien tant que de ce catarrhe qui persistoit si long-temps, et troubloit avec importunité le doux repos de la nuit.

Le 25, elle entra à l'hôpital. Les remèdes incisifs salins en premier lieu, ensuite un éméto-cathartique soulagèrent la poitrine et l'abdomen ; nous fîmes passer ensuite de petites doses de tartre stibié, qui ne

pussent pas exciter le vomissement ; enfin les remèdes toniques la rétablirent entièrement et dans l'espace de peu de jours.

HUITIÈME MALADE.

Histoire d'une péripneumonie fausse.

Une veuve âgée de 56 ans, de beaucoup d'épaisseur et d'embonpoint, ayant joui depuis long-temps d'une santé inaltérée, commença à perdre l'appétit dans les premiers jours de Mai de cette année. Elle eut des nausées et vomit enfin après ses repas, ce qu'elle venoit de prendre, avec un peu de pituite d'abord, puis une plus grande quantité, tenace et s'étendant en longs filamens ; elle étoit altérée, avoit la bouche amère, perdoit aux premiers mouvemens la respiration qui, pendant la nuit, se faisoit avec sifflement et avec bruit, comme celle des asthmatiques, de manière qu'elle passoit les nuits sans dormir, le corps élevé, et assîse sur son lit ; le ventre étoit très-paresseux, ne rendoit que des matières dures, brûlées, avec douleurs, et encore rarement.

Le ventre ayant été sollicité et débarrassé par le moyen des lavemens, la malade reprit plus de gaité, et la respiration devint plus facile.

Ayant appellé un certain médecin qui ne lui procura aucun soulagement, elle se confia à la force médicatrice de la nature.

Aux approches de l'été, elle se trouva mieux d'une température plus chaude, les vomissemens devinrent plus rares, les matières rejettées, moins copieu-

ses ; enfin elle cessa de vomir, et la respiration devint libre.

L'approche de l'automne lui rendit son ancien mal, et après en avoir été affligée misérablement environ sept semaines, elle entra à l'hôpital le 3 Novembre ; elle avoit mal de tête, la bouche amère, de la répugnance pour les alimens, des envies de vomir, et par fois des vomissemens de pituite pure, quelquefois le matin, mais le plus souvent quelque temps après le repas ; la respiration étoit bruyante, asthmatique, avec une toux souvent suffoquente ; il n'y avoit aucune douleur à la poitrine, presque point de crachats, l'abdomen étoit un peu tuméfié, et tant soit peu douloureux au toucher ; il y avoit beaucoup d'altération ; la chaleur étoit modérée, la langue chargée, le ventre difficile, le pouls fort, plein et dur.

Après avoir fait précéder les dissolvans salins, le 5 Novembre, elle prit un émétique composé de deux scrupules de racine d'ipécacuanha, et d'un grain de tartre stibié, et rendit une si grande quantité de pituite ductile, qu'on auroit difficilement soupçonné que l'estomac et les intestins voisins en eussent pu contenir autant ; elle eut trois selles, tout alla beaucoup mieux, elle respira plus librement et dormit.

Le 6 Novembre, la respiration s'embarrassa de nouveau, elle eut de nouvelles nausées, et rendit spontanément un peu de pituite, le reste étoit en bon état ; elle fit usage des dissolvans salins.

Le 7, elle prit un émétique ; la quantité des matières rendues fut la même, les selles furent fréquentes, copieuses, et soulagèrent beaucoup la malade.

Le 8 et 9, le ventre ayant conservé sa liberté, elle se trouva bien.

Le 14 Novembre, elle eut de nouveau des envies de vomir, la chaleur et le pouls étoient naturels ; le soir, je lui donnai un peu d'opium, dans l'intention de calmer l'irritation de l'estomac, mais le lendemain je trouvai la malade avec une fièvre violente, et telle qu'elle n'en avoit pas eu jusqu'alors ; la tête étoit embarrassée, la langue étoit sèche, retirée et la respiration laborieuse ; ayant fait usage pendant quelques jours, de la décoction de chiendent et de dent de lion, avec l'oximel et un sel neutre, et enfin de légers amers, elle se trouva soulagée, de manière que le 14, elle ne se plaignoit d'aucune incommodité ; le jour suivant nous lui permîmes un régime moins sévère.

Le 17 Novembre, elle respira difficilement de nouveau, rendit une fois spontanément un peu de pituite, avec soulagement pour la poitrine ; ce jour la décoction dissolvante fut répétée.

Deux jours après, comme elle avoit des envies de vomir, nous lui donnâmes la racine d'ipécacuanha seule, ensuite, les doux toniques : (car les plus puissans l'incommodoient,) un régime convenable, et la liberté du ventre, affermirent sa santé et la mirent hors de la crainte d'une rechûte, étant restée long-temps à l'hôpital pour voir si son rétablissement seroit constant.

Règle à observer dans la répétition de l'émétique.

Quoique cette malade ait eu besoin de plusieurs émétiques, et que leur répétition nous ait paru ab-

solument nécessaire dans plusieurs autres cas, nous nous sommes donné bien des gardes néanmoins, d'insister sur les évacuations, chaque fois que la langue étoit chargée ou la bouche innondée de mucosité, ou l'estomac douloureux, malgré que le malade eût fait usage jusqu'alors de plusieurs vomitifs ou éméto-cathartiques : car si dans le commencement de la maladie et pendant son progrès, vous avez évacué à différentes fois les matières étrangères, vous attribueriez facilement l'état de la bouche, l'anorexie, les dégoûts de l'estomac, au mouvement des humeurs attiré en dedans, à la trop grande affluence des sucs gastriques, et à la foiblesse du ventricule, et vous les corrigerez par le moyen des toniques. C'est ce qui nous a réussi un grand nombre de fois.

Souvent un doux émétique a interrompu utilement le traitement confirmatoire, sur-tout si le malade avoit péché contre les règles de la diérétique, ou si le caractère de la maladie étoit tel, que de temps en temps il se séparât de tout le corps quelque partie de la matière morbifique, qui se jettât tantôt sur l'estomac, tantôt sur les intestins.

Nous remarquions souvent sur la fin des maladies, et même pendant la convalescence, les crises partielles suivantes; des sueurs soulageant le malade, une diarrhée survenue spontanément et très-avantageuse, ou un vomissement spontané avec un très-heureux résultat.

Mais si un convalescent venoit tout-à-coup à souffrir du ventre ou de l'estomac, sans que nous en trouvassions la cause dans les erreurs de la diète, si par hasard le sujet avoit essuyé auparavant une maladie gastrique, ou telle qu'elle se fût dissipée d'elle-même

ou par les évacuations gastriques établies par l'art ; nous soupçonnions facilement, qu'une portion restante de la matière morbifique avoit été déposée par cette dernière crise dans les premières voies, et si la nature négligeoit de s'en débarrasser d'elle-même, nous la chassions par la bouche ou par le ventre, ou par l'une et l'autre de ces deux voies.

Je n'ai point tiré d'une simple spéculation cette conduite et ces règles de traitement, mais d'un usage multiplié, journalier et certain.

Je crois qu'il est très-difficile de donner une description exacte de ces choses, qui ne peuvent s'apprendre que par des observations innombrables, recueillies dans différens temps, chez différens malades, et comparées entre elles, et que l'usage presque seul fera connoître aux autres.

Nécessité du traitement confirmatoire.

Nous avons souvent observé que le traitement confirmatoire n'étoit jamais ou négligé ou interrompu trop tôt, impunément, principalement dans ces maladies que produit ou qu'accompagne une vraie foiblesse des fibres et leur inertie, je veux dire les maladies gastriques, bilieuses, pituiteuses, putrides, malignes.

Fréquence de phthisies pendant ce mois.

Un grand nombre de phthisies, des douleurs opiniâtres des articulations, des maladies cutanées rebelles, des chloroses, des fleurs blanches, des œdèmes froids, des flux de ventre diuturnes et

toute la cohorte des maladies froides résistant à presque tous les secours de l'art, nous arrivèrent fréquemment pendant ce mois, et devoient souvent leur origine à un traitement imparfait de la fièvre d'été, mais le plus souvent à l'omission du *traitement confirmatoire.*

Je pense qu'on ne doit pas facilement abandonner les femmes convalescentes, avant que, depuis leurs maladies, les règles ne soient revenues telles qu'elles avoient coutume d'être auparavant.

NEUVIÈME MALADE.

Métastase particulière.

Un jeune homme âgé de dix-huit ans, ravaudeur, ayant toujours joui d'une bonne santé, éprouva par fois, au commencement d'Octobre, des frissons et de la chaleur, suivis d'une sueur abondante. Il perdit l'appétit, et se plaignoit d'une douleur tensive à la nuque. La tête étoit penchée en avant, de manière que le menton touchoit la partie supérieure du sternum, et qu'il ne pouvoit nullement la porter ailleurs; il garda le lit les quatre premiers jours avec une fièvre continuelle, mais supportable.

Après l'espace de huit jours, lorsque la fièvre sembloit s'être calmée et que le desir des alimens revenoit, il se forma à la nuque une tumeur douloureuse, large, la peau conservant sa couleur naturelle, la tête étant fléchie en avant et immobile comme auparavant. Une douleur rhumatismale et peu violente s'em-

para aussi du bras gauche. Il n'employa aucun autre remède que des frictions aromatiques sur les parties douloureuses, et encore inutilement.

Le 11 Novembre, il entra à l'hôpital, le menton comme je l'ai dit, déprimoit contre le sternum, la tête pesante et embarrassée ; la tumeur s'élevoit de la grosseur du poing sur les vertèbres du col ; la poitrine et le ventre étoient libres, la langue étoit chargée, le bras gauche conservoit sa douleur, il n'y avoit aucune fièvre ; il prit des dissolvans salins.

Le 12 Novembre, il prit un éméto-cathartique, et rendit un peu de matière bilioso-pituiteuse, et eut quelques selles ; la nuit, il sua et dormit.

Le 13, la tête fut plus légère, moins déprimée, il ne resta aucune douleur au bras ; les dissolvans salins furent continués.

Le 14, un éméto-cathartique entraîna des matières pituiteuses moins amères et procura des selles ; la tête fut libre, et la faculté de la redresser plus grande.

La liberté du ventre et des frictions, dissipèrent bientôt les restes de la tumeur ; la tête se releva et fut mobile comme auparavant.

CHAPITRE SEIZIÈME.

DÉCEMBRE.

Les deux premiers jours de ce mois furent humides ; les colines étoient couvertes de neiges légères, mais la plaine resta nue ; le ciel étoit nébuleux, la température très-douce et australe ; le 3, il y eut une

aurore boréale ; depuis ce jour le temps fut serein, sec, avec de la gêlée.

Le 6, il y eut un peu de neiges sur les lieux les plus élevés ; dans les vallons, il tomba de la pluie mêlée de neige.

Le 7, la gelée reprit, le temps fut sec et froid.

Le 13, qui avoit un peu de glace, les neiges commencèrent à fondre, et laissèrent une pluie douce et australe ; mais bientôt il reprit un froid léger, le vent du nord soufflant par intervalle, jusqu'à ce que le 17, l'air s'adoucit de nouveau sous le règne du vent du midi, et des pluies chassèrent les neiges des côteaux voisins.

Le 18, tout fut couvert de neiges très-abondantes, l'atmosphère étoit tranquille ; depuis ce temps les neiges persistèrent sous un ciel doux. Cet état de choses persévéra jusqu'au 28 du mois. Les jours suivans, la pluie et la neige tombèrent çà et là, alternativement sans presque aucun froid et sans glace.

Presque tout le temps fut austral et humide.

Le premier Décembre, le moindre froid fut à + o 6 $\frac{1}{2}$ deg.

Le 25, le plus grand froid fut a — o 5 deg.

La chaleur moyenne de tout le mois + o $\frac{1}{3}$ deg.

Le 11 et 12 Décembre, la plus grande ascension du mercure fut de 28 pouces 6 lignes.

Le 5, sa plus grande dépression 27 p. 3 lig.

Ce mois produisit très-peu de maladies, mais il en reçut beaucoup qui lui furent transmises par l'été passé et par l'automne, maladies lentes et pernicieuses.

Il nous vint, ce mois-là, un grand nombre de malades très-maltraités par la fièvre d'été qu'ils avoient

surmontée, comme des soldats blessés ont coutume de se retirer, du combat dans un lieu où ils puissent être pansés.

Morts fréquentes des phthisiques.

Quoique cette partie de l'année fût remarquable par sa grande salubrité, elle fut néanmoins funeste aux phthisiques, à eux presque uniquement. La phthisie causa la plus grande partie des morts dans l'hôpital.

Phthisie provenant de la fièvre d'été.

Je recueillis avec toute l'exactitude dont j'étois capable, les histoires des phthisiques, afin de connoître quelle étoit cette espèce de phthisie, et d'où elle provenoit, et de pouvoir comparer ce que j'aurois compris, avec ce que m'apprenoit l'ouverture des cadavres.

Raison et manière de sa formation.

La fièvre bilieuse donna naissance à cette phthisie, en attaquant le sujet dans des temps bilieux, en portant dans la substance des poumons une portion de la matière morbifique qui ne pouvoit plus en être chassée. Cette métastase occasionnoit de toux continuelles, qui secouoient violemment et offensoient ce viscère lâche, dont elles faisoient quelquefois sortir du sang. L'abord non interrompu des mauvais sucs vers la poitrine continuellement ébranlée, l'engorgement des poumons, leur rupture, leur ulcération, causèrent d'abord leur propre perte, et enfin celle de tout le corps.

Chez

Chez quelques-uns, la fièvre bilieuse ne jetta rien de la matière morbifique sur les poumons, mais elle les affecta par sympathie seulement ; l'estomac contenant la cause du mal.

Cette *toux stomachique* ; compagne de la fièvre bilieuse, négligée ou traitée par une méthode non-convenable, par les saignées ; les émolliens, les huileux, affoiblit les poumons par des secousses continuelles, et leur cause enfin cette ruine que j'ai déjà dit arriver par la métastase bilieuse.

Nous avons aussi rencontré assez fréquemment, la dégénéréscence en phthisie, des fièvres intermittentes qui avoient été mal traitées, ou ne l'avoient pas été du tout.

Et il ne falloit pas que la fièvre fut *violente* pour dégénérer en phthisie ; il suffisoit pour la produire d'une légère fièvre bilieuse, ou même d'une seule disposition de ce genre.

Ce que c'est que le catharre bilieux.

Nous avons vu très-fréquemment *ces catarrhes bilieux*, soit qu'ils fussent avec ou sans fièvre, dégénérer en une phthisie incurable.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadaves phthisiques, présenta plusieurs vices dans les poumons, des adhérences, des thubercules de différentes grandeurs et durs, qui faisoient précipiter ce viscère au fond de l'eau. Toute la substance des poumons étoit aussi parsemée de points blancs et miliformes, ou entièrement durs, ou

rendant dans leur dissection une matière puriforme. Quelques-uns avoient les poumons très-pesans et d'un volume considérable, de manière qu'ils paroissoient avoir pu très-difficilement être contenus dans la cavité de la poitrine, et ceux-là étoient morts par suffocation.

Dans les poumons de quelques-uns, il y avoit des cavités ou pleines de matières puriformes ou vides, affaissées et communiquant avec les ramifications de la trachée-artère ; ceux-là mouroient dans la consomption, épuisés par des selles continuelles, ou des sueurs abondantes, nocturnes, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui parussent maigrir, et se consumer peu-à-peu sans faire aucune perte remarquable, ou par les selles ou par les sueurs.

Chez la plupart, les glandes du mésantère étoient tuméfiées mais flasques ; on rencontroit aussi les viscères de l'abdomen émaciés et fondus, le foie surtout et la rate.

Quelle marche nous suivîmes dans le traitement de cette phthisie et avec quel succès.

J'ai souvent réprimé avec succès les commencemens de cette maladie, à l'aide de la décoction saturée de chiendent et de dent de lion, et ensuite de celle de lichen d'Islande.

Je doute que j'aie guéri la maladie accrue et confirmée ; je ne l'ai jamais guérie lorsqu'elle a été invétérée, quoique j'aie tenté plus d'une méthode de traitement.

La diète blanche ne convenoit pas à cette espèce de phthisie.

Je n'ai jamais prescrit la diète blanche aux phthisiques de ce genre. Je l'ai vue ordonnée par d'autres ; mais avec un résultat peu favorable. Le mauvais état de choses qui empiroit bientôt, faisoit abandonner le lait de nouveau.

Pleurésies bilieuses inflammatoires.

Au milieu du mois, il se présenta quelques pleurésies inflammatoires, dont une ou deux furent des plus graves ; il étoit nécessaire de faire des saignées réitérées, et ensuite de nettoyer les premières voies avec un émétique, ou un éméto-cathartique, quelquefois nous faisions usage de l'un et l'autre secours alternativement, l'émétique et la saignée.

On péchoit rarement en répétant la saignée, quoiqu'il fût très-difficile de déterminer jusqu'où elle devoit être répétée ; la méthode anti-phlogistique seule, changea la maladie en maligne, ou la rendit longue, quelquefois elle ne fit que l'adoucir, et changea la fièvre, plutôt en une *diathèse fébrile*, qu'à la plus légère occasion éclata de nouveau avec beaucoup de force, et un plus grand danger.

Difficulté de traiter les maladies compliquées de cette manière : par exemple, les bilieuses inflammatoires.

L'émétique donné trop tôt et avant la saignée, fut aussi nuisible ; il falloit chercher si l'inflamma-

tion l'emportoit sur le vice bilieux, ou si celui-ci surpassoit l'autre ; qu'elle étoit l'intensité de tous deux, et d'où le danger étoit le plus imminent.

D'où vient cette difficulté.

Mais cette recherche de deux causes, n'agissant ni avec la même force, ni avec le même résultat, exige une attention incroyable, et fatigue souvent l'esprit le plus attentif.

Elle est pleine de danger, sujette à l'erreur, et ne peut être le fruit des leçons d'un maître, mais de la pratique seule, et d'une pratique journalière, et pleine de patience.

Lorsque l'hiver arrivant commence à affoiblir les maladies d'été, ou que celles-ci reçoivent les maladies d'hîver et dans le concours de deux constitutions différentes, l'erreur est facile, et l'exercice de l'art plein de difficultés : car il arrive quelquefois que trompé par l'analogie et le grand nombre de maladies du même genre qui règnent pendant ce temps, vous croyez avoir affaire à une simple fièvre bilieuse, lorque le malade est en proie à une inflammation grave, ou que vous prenez une fièvre inflammatoire pour une fièvre bilieuse.

Et qu'on ne dise pas que ces deux fièvres ont toujours des caractères clairement distincts et indubitables : car un grand nombre d'observations m'ont appris qu'il existoit des inflammations dangereuses, exigeant la première attention du médecin, et tout le traitement anti-phlogistique, quoiqu'il y eût beaucoup de symptômes bilieux ; qu'il exixtoit aussi des fièvres bilieuses et putrides sans leurs symptômes so-

lemnels, et simulant l'inflammation ; et que souvent aussi, les deux vices se trouvoient réunis.

Dans quel temps de l'année.

Cette difficulté n'a presque jamais lieu dans le *fort* d'une constitution, mais plus fréquemment sur sa fin, ou dans son commencement et pendant le passage de l'une à l'autre.

De-là, dans les temps moyens entre les deux constitutions, il faut avoir une attention particulière, et agir avec la plus grande précaution, quelquefois temporiser, et ne pas recourir facilement à des remèdes héroïques et décisifs, insister plus long-temps sur la méthode anti-phlogistique, et commencer par elle le traitement, tenter une saignée, non pas copieuse mais médiocre, et si le malade la supporte, s'il en est soulagé, y revenir de nouveau. L'usage des doux dissolvans doit être plus copieux et plus long-temps continué. Le vomitif doit être plus ménagé, venir plus tard, et le plus doux doit être préféré.

Précaution nécessaire.

Il faut souvent se méfier de soi-même, et prendre garde que des cures quoique promptes et heureuses jusqu'à ce jour, et une certaine promptitude dans le discernement, acquise par un exercice heureux de l'art, ne nous trompent dans ce passage périlleux des constitutions, et ne nous portent à faire quelque chose de trop précipité ou trop tumultueux.

J'a perdu un malade atteint d'une fièvre bilioso-inflammatoire, que j'aurois peut-être conservé, si j'avois fait précéder un plus grand nombre de sai-

gnées, (j'en avois fait faire trois) et donné plus tard l'émétique ; mais le succès du traitement anti-bilieux, me rendirent moins attentif à l'inflammation compliquée , ou me trompèrent malgré mon attention ; tant il faut être sur ses gardes et contre soi-même et contre les cures heureuses !

Dans quel temps la pratique de la médecine est plus heureuse.

Celui qui commence à pratiquer la médecine en quelque endroit , agira prudemment en évitant ces extrêmités contiguës des constitutions et leurs passages de l'une à l'autre , et il travaillera à sa réputation en choisissant un temps de l'année qui produise des maladies simples , non compliquées , et par cela même d'une récherche moins pénible.

La fièvre érysipélateuse parut quelquefois pendant ce mois , et attaqua ordinairement toute la face. Le traitement anti-bilieux, les dissolvans salins , et les émeto-eathartiques chassèrent bientôt et d'une manière sûre , la fièvre et l'exanthême ensemble sans aucun secours externe.

Nous guérîmes la fièvre scarlatine de la même manière , et nous n'éprouvâmes point de sa part cette malignité que d'autres virent dans ce même temps ; mais en usant d'une autre méthode : c'est pourquoi l'érysipèle et l'éruption scarlatine nous parurent être , ce mois aussi , une maladie congénère et d'origine bilieuse.

Nous guérîmes par la méthode mentionnée , une jeune fille , qui depuis cinq ans étoit sujette à des fréquens érysipèles de la face , et en fortifiant le sys-

tême gastrique et bilifère par le moyen de l'écorce du Pérou, nous la mîmes à l'abri de la rechûte de pareille maladie.

Presque toutes les nouvelles accouchées furent exemptes de cette fièvre qui n'en épargna pour ainsi dire aucune pendant l'été et l'automne, une ou deux seulement en furent légèrement atteintes.

Inflammation fréquente sur la fin du mois.

Dans les derniers jours de Décembre, la saignée vint deplus en plus nécessaire, tellement que presque tous les malades qui nous arrivoient se plaignoient d'une respiration difficile et péripneumonique. Il y avoit une légère inflammation des poumons, quoique la maladie première ne fût pas toujours inflammatoire ; je pensois que cette phlogose étoit répandue sur les poumons par l'air froid, dont ce viscère éprouva l'influence plus que tous les autres. Les humeurs se trouvoient donc gênées dans leur passage, et ce qui s'arrêtoit de mauvais sucs étoit contenu avec peine dans la poitrine resserrée par la force du froid, et embarrassoit la respiration.

J'ai vu un froid hydropique, enflé dans tout le corps, être pris d'une douleur pleurétique et avoir une forte fièvre. Le sang tiré présenta une croûte pleurétique et procura un grand soulagement dans l'oppression, la respiration et la toux.

Pendant ce mois, nous reçumes à l'hôpital un ouvrier, qui depuis huit jours, éprouvoit chez lui une fièvre irrégulière avec un mal de tête continuel, un saignement de nez journalier et même une hémorragie ; il avoit une douleur vague dans les membres,

et continuelle dans la cuisse gauche. L'appétit avoit diminué, la bouche étoit légérement amère, levé, il supportoit son mal.

Lorsqu'il fut à l'hôpital, sa cuisse droite enfla considérablement avec une douleur violente et continuelle les premiers jours, ensuite rémittente, s'exaspérant vers le soir et pendant la nuit, ne pouvant supporter le toucher, et faisant pousser des cris au malade, jusqu'à ce qu'elle se calmât aux approches de l'aurore. Il y avoit une légère rougeur, une éruption comme ortiée, avec une douleur étendue parcourant ce membre, et presque insupportable pendant la nuit. La fièvre étoit plus modérée dans le jour, plus intense dans la nuit. Le saignement du nez continuoit et quelquefois l'hémorragie.

Il fit usage de sels neutres, d'eau de vinaigre et de miel, ensuite d'un éméto-cathartique; immédiatement après le vomissement, la douleur auparavant continuelle commença à avoir de la *rémittence*, l'hémorrhagie augmentée par l'action de l'émétique, s'arrêta d'elle-même, aussi-tôt que cette action fut terminée et ne reparut plus dans la suite; après un second éméto-cathartique, la douleur *rémittente* se changea en *intermittente*, et l'usage des salins, et enfin des amers ayant été continué, elle disparut ensemble avec la fièvre.

Les frictions et la prolongation des remèdes toniques dissipèrent l'œdème froid et indolent qui restoit à ce membre.

Les vomissemens, chez ce malade, furent bilieux, pituiteux et salutaire dans le moment.

Maladie remplaçant la fièvre d'été.

J'ai dit que les fièvres bilieuses négligées ou mal traitées avoient dégénéré, çà et là, en phthisie, mais ce ne fut pas la seule maladie qui succéda à la fièvre bilieuse ; car de cette même source provenoient des douleurs très-opiniâtres de articulations, des parties moyennes entre les articulations, et quelquefois comme fixées dans la substance osseuse, plus graves pendant la nuit, avec une certaine stupeur, et une diminution considérable de la force musculaire dans le membre qu'elles affectoient plus particulièrement ; cette infirmité lassa souvent ma patience et celle des malades, et résista à tous les traitemens.

Je pensai enfin qu'il falloit abandonner la chose au temps, et attendre un secours plus pluissant de la chaleur de l'été, qui fond la matière morbifique, et la porte à la superficie du corps, principalement si les bains secondent son influence.

J'en guéris cependant quelques-uns, par le moyen des vésicatoires, de l'aconit, de la passe-fleur, des préparations d'antimoine, et d'autres remèdes tendant au même but.

Voici quelques ouvertures de cadavres et quelques histoires de maladies qui ont eu lieu pendant ce mois ou plus tard, dans le mois de Janvier, l'état de la constitution et des maladies, étant le même pendant ces deux mois.

PREMIER MALADE.

Histoire d'une phthisie à la suite d'un crachement de sang.

Un étudiant en médecine, âgé de 23 ans ; ayant la poitrine étroite, le col long et mince, le corps grêle, et les épaules avançant en forme d'ailes, né d'une mère hémoptysique ; depuis long-temps déjà, respiroit difficilement après un exercice du corps un peu violent, et n'étoit pas exempt de tout embarras dans la respiration, même hors le temps des grands mouvemens.

Il se portoit mieux l'hiver que l'été.

Un an auparavant, dans un accès de colère, il rendit par les crachats un peu de sang vermeil.

Dans le commencement de Juin de cette année, (1777) il lui survint une grande oppression de poitrine, il toussa et rendit le matin des crachats *puriformes*, mêlés de quelques filets de sang, et pendant le jour, d'un blanc-jaune ; il se couchoit facilement sur tous les côtés ; dans l'inspiration profonde, ou en toussant, il sentoit une douleur pungitive et forte vers la pointe du sternum ; la nuit, il suoit fréquemment, mais peu ; le ventre se relâchoit souvent et avec avantage ; le matin en s'éveillant, il avoit beaucoup de soif, et une légère amertume de la bouche, qu'il éprouvoit plus marquée pendant cet été ; il avoit des frissons vagues ; depuis plusieurs années, sa langue étoit très-bilieuse et couverte de poils jaunes, comme un lin très-fin ; pendant le jour, il

trouvoit le goût des alimens et les desiroit ; ses membres étoient languissans. Dans le mois d'Août, il se fit tirer dix onces de sang, avec un léger soulagement qui disparut peu de jours après.

Le 30 Septembre, étant à se promener, il rendit sans difficulté en toussant, à-peu-près demi-livre de sang, dans l'espace de quatre heures. Les incommodités de la poitrine augmentèrent. Il se fit faire de nouveau une légère saignée, sans soulagement.

Ce jour là, il nous fut apporté à quatre heures après midi. Il avoit le pouls vibrant, et les artères tendues. Nous nous efforçâmes de disposer le ventre avec des fréquens lavemens, et nous le lâchâmes doucement par le moyen de la manne et des eccoprotiques. Il paroissoit se trouver un peu mieux, il rendoit peu de sang dans la toux, et beaucoup plus rarement ; mais le 2 Octobre sur le soir, il fut repris d'une nouvelle hémoptysie, d'une ardeur de poitrine, avec augmentation de la fièvre.

Nous lui donnâmes sur-le-champ deux scrupules d'ipécacuanha avec un grain de tartre émétique, qui lui firent rendre beaucoup des matières amères, bilioso-pituiteuses ; il ne parut pas une goutte de sang dans l'action de l'émétique, et après le vomissement, il resta à peine de la fièvre ; il n'y avoit plus déjà aucune ardeur, la respiration étoit bonne, la toux modérée ; il parut à peine quelques filets de sang, cette nuit ; le malade reposa.

Le jour suivant 3 Octobre, vers neuf heures du matin, il rendit en toussant pour la dernière fois un peu de sang non vermeil et grumeleux ; tout étoit en beaucoup meilleur état. Nous reprîmes les remèdes eccoprotiques, la manne et les sels neutres,

Le 4 Octobre, mêmes remèdes. Une toux peu fréquente entraîna quelque matière glutineuse, dont une très-petite partie avoit les apparences de pus ; d'ailleurs, il ne restoit plus aucune autre incommodité dans la poitrine. Le soir, nous donnâmes un demi-grain d'opium, pour mettre le poumon à l'abri de la toux nocturne, qui étoit devenue un peu plus fréquente et qui interrompoit le sommeil.

Le 5, dans la matinée, il rendit de nouveau un peu de sang noirâtre, mêlé dans un crachat glutineux ; tout le reste du jour, il ne parut plus de sang ; il reposa pendant la nuit, et eut du relâche dans la toux, sans parégorique ; il n'avoit pas du tout de fièvre, la langue ne s'amélioroit point, mais restoit très-bilieuse ; on lui donna, ce jour, de légers toniques et amers, en entretenant toutefois la liberté du ventre.

Le 6, il ne parut pas de sang, les crachats furent muqueux, sans être davantage puriformes ; le malade se trouva bien.

Le 7, il fut bien encore ; l'après midi, on trouva une seule fois un peu de sang, dans des crachats muqueux ; les remèdes furent les mêmes ; les nuits étoient bonnes.

Depuis ce temps, il ne rendit plus de sang par les crachats, il n'y eut plus de toux, plus de fièvre, la poitrine étoit bonne ; il fesoit usage du lichen, du polygala, et d'autres amers et toniques, de manière cependant qu'il eût toujours le ventre libre et facile.

Sur la fin d'Octobre, quoique nous le priassions avec instance de prolonger encore le traitement confirmatoire, et de détruire ce caractère fortement

imprimé en lui, il s'y refusa, en nous assurant qu'il alloit mener une vie telle qu'il n'avoit pas menée depuis long-temps, je veux dire très-saine.

Vers la fin de Décembre, il retourna à l'hôpital, et nous raconta que depuis quatorze jours, il éprouvoit par fois de légers frissons, une chaleur vague, qu'il toussoit sur-tout pendant la nuit, et rendoit des matières puriformes ; que dans ces derniers jours, il avoit craché un peu de sang, qu'il s'étoit fait ouvrir la veine sans soulagement, et qu'il avoit perdu l'appétit ; il se couchoit sur tous les côtés, sans incommodité ; il n'y avoit, nulle part, aucune douleur dans la poitrine, aucune gêne dans la respiration, d'après le sentiment du malade à moins qu'il ne marchât vîte ; car alors, il disoit ne pouvoir prendre une respiration suffisante ; il suoit souvent pendant la nuit, et toussoit fortement ; il n'avoit de diarrhée que rarement, et encore étoit-elle fort légère ; une dose d'opium le soir, rendit les nuits tranquilles, sans augmenter les sueurs, qui furent ordinairement plus considérables, lorsqu'il ne prit pas d'opium ; la voix fut toujours un peu rauque.

Le dernier de Janvier 1778, étant sur son séant, il respira difficilement, comme si on lui eût mis une corde au col pour l'étouffer.

Le jour suivant, il nous assura qu'il respiroit commodément, qu'il restoit facilement couché, et qu'il se trouvoit bien ; au milieu de la nuit, jouissant de tous ses sens, il perdit et la parole et la vie en même temps.

L'ouverture de son cadavre présenta les poumons pleins de tubercules, de la grosseur d'une noisette, d'une fève, d'un pois, d'une lentille, ou durs et

blancs, ou rendant un peu de pus si on les ouvroit ; le poumon droit étoit plus dur, plus pesant, et remplit d'un plus grand nombre de tubercules ; il avoit aussi contracté de fortes adhérences avec la plèvre ; la partie supérieure de ce poumon offrit deux sacs, capables de contenir un œuf de pigeon, dont l'un étoit vuide et l'autre plein du pus ichoreux ; le poumon gauche étoit rempli d'un sang noir, et paroissoit avoir fait presque seul, l'office de l'autre poumon beaucoup plus vicié.

Ayant détaché l'un et l'autre poumon ; leur poids commun fut de quatre livres civiques de Vienne, et quatre onces ; des morceaux jettés dans l'eau, nageoient en dessous de sa superficie.

Le péricarde contenoit amplement une livre de sérosité jaune.

Dans l'abdomen, plusieurs glandes du mésentère, parurent plus volumineuses, molles et flasques. Le pancréas étoit aussi et plus volumineux et plus mol qu'à l'ordinaire ; l'intestin jejunum étoit enflammé, les autres avoient une couleur de plomb.

Le malade avoit fait usage de décoction de chiendent, de dent de lion, de chicorée, ainsi que de lichen d'Islande, et d'écorce du Pérou.

Il avoit reçu de la nature des poumons foibles, incapables de résister au mouvement des humeurs, et de se débarrasser des matières étrangères, abordant de toutes parts.

Nous avons observé que la disposition bilieuse du systême gastrique, et la fièvre qui en résulte, excitoient souvent des hémorragies, des hémoptysies, et des pertes, qu'on arrêtoit sur-le-champ, en purgeant l'estomac et les intestins.

La même chose étoit arrivée aussi à ce malade ; car les doux purgatifs lui furent utiles. Le vomissement lui procura un soulagement plus constant, et arrêta bientôt le crachement de sang.

Cette phthisie ulcéroso-tuberculeuse, étoit due à une matière d'un mauvais caractère, et pituiteuse, déposée sur ces poumons dépourvus de force.

Une phthisie de ce genre, encore imminente, peut souvent être détournée par les remèdes qui attirent doucement les humeurs vers le ventre, de manière que toute matière récrémentitielle, malheureusement accoutumée à se déposer sur les poumons relâchés, soit emmenée vers un couloir plus convenable, je veux dire, le ventre, qu'il faut solliciter long-temps, et avec modération ; mais il reste encore une autre partie du traitement à remplir, celle de fortifier tout le corps, l'estomac principalement, et de resserser les poumons trop relâchés.

SECOND MALADE.

Le 17 Janvier 1778, un musicien âgé de 62 ans, d'un corps maigre, long, et d'une couleur bilieuse, nous fut apporté et nous dit, que depuis vingt ans il n'avoit eu aucune maladie : que le 11 de ce mois, 7 jours auparavant, il avoit assisté à des nôces, et les avoit annimées par son art, sans s'appercevoir de la moindre incommodité.

Le 12 Juin, après midi, il rendit ce qu'il avoit pris, avec des matières bilieuses. Il eut des frissons, de la chaleur, et se mit au lit. La toux étoit con-

tinuelle, la respiration laborieuse ; il avoit dans le côté gauche et le sternum, une douleur pungitive s'étendant jusqu'au côté droit. Il restoit couché sur le dos et ne pouvoit se tenir sur aucun côté : les frissons étoient continuels.

Le 13 et le 14, toutes les choses restèrent dans le même état.

Le 15, il survint une diarrhée spontanée, les frissons continuèrent, la bouche étoit beaucoup et continuellement amère.

Le 16, rien étoit amendé ; les nuits étoient agitées et sans sommeil.

Le 17, transporté à l'hôpital, il nous fit ce narré de sa maladie, qui fut confirmé par ceux qui l'accompagnoient. Nous le trouvâmes couvert d'une jaunisse intense, respirant avec bruit, sifflement et avec peine, perdant par fois la raison et balbutiant des choses hors de propos, toussant, non avec forçe mais continuellement, et rendant un peu de sang dans ses crachats. La langue étoit très-bilieuse, le ventre légèrement météorisé, mais cependant insensible ; le pouls étoit plein, fort, et tel qu'il a coutume d'être dans les personnes très-saines. Le corps n'offrit nulle part une chaleur plus que naturelle. Il n'y avoit aucune altération, ni douleur de côté ce jour-là. Le soir, les défaillances furent fréquentes, l'aliénation de sa raison fut généralement taciturne les dernières heures de sa vie. Le sang tiré présenta une croûte épaisse *pleurétique*, teinte d'un jaune saturé, et un sérum d'un jaune-verd. Après minuit, il mourut dans les convulsions.

Le crâne ouvert, la pie-mère présenta une inflammation plus considérable dans le côté droit, moindre

dans

dans le côté gauche. On trouva une sérosité rouge épanchée entre elle et le cerveau, principalement dans les sinuosités de ce dernier. Les ventricules latéraux contenoient plus de sérosité qu'à l'ordinaire. Les plexus choroïdes étoient très-rouges et parsemés de varices, comme des nœuds et de couleur bleue.

Tout le poumon droit étoit enflammé, excepté sa partie inférieure, regardant le diaphragme. Il étoit enveloppé d'une fausse membrane, ancienne, attachée fortement à la plèvre, parsemée d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, perceptibles à l'œil nud, et telle qu'a coutume d'en former le sérum phlogistique en se coagulant ; toute la graisse dans tout le corps étoit teinte d'une couleur vraiment ictérique ; le poumon gauche étoit entièrement sain ; si on en excepte quelques tubercules durs, répandus çà et là ; la plèvre étoit très-saine.

Les intestins grêles étoient enflammés, le jejunum sur-tout ; le duodenum étoit livide. Les vaisseaux de l'estomac et du mésentère, derrière le canal intestinal, étoient dilatés et remplis d'un sang noir. La vésicule du fiel contenoit deux calculs de la grosseur d'une noisette.

Le reste étoit dans l'état naturel.

On voit sans difficulté que la maladie étoit bilioso-inflammatoire, mais que l'inflammation prévaloit beaucoup, et devint bientôt mortelle. Le stimulus bilieux, putride, âcre, enflamma le sang.

Voilà une douleur pungitive principalement du côté gauche, avec inflammation du poumon droit, et la plèvre par-tout très-saine, un entéritis sans douleur et avec diarrhée, une inflammation de la pie-mère

sans phrénésie, si on en excepte un délire de quelques heures avant la mort.

La pleurésie, par un passage funeste, se changeoit en péripeneumonie, lorsque le malade ayant le cerveau affecté, ne sentit plus la douleur de côté, quoique sa cause persistât toujours.

J'ai souvent rencontré des fausses membranes formées d'un serum phlogistique et parsemées d'innombrables vaisseaux très-rouges, et les ai faites observer aux assistans. Cela m'en imposa une fois pour la plèvre épaissie.

TROSIÈME MALADE.

Une femme âgée de quarante ans, d'une figure atrabilaire, et mère autrefois de quelques enfans, au commencement de Décembre, éprouva des frissons et de la chaleur par intervalles, eut des nausées, la bouche amère, et rendit par fois des matières bilieuses. Ayant fait usage des dissolvans et d'un émétique, elle se trouva bien pour un-peu de temps.

Après avoir paru se rétablir pendant l'espace de quatre jours, elle fut prise subitement d'une douleur aiguë du côté droit avec une petite toux; une fièvre violente, un pouls dur et vibrant.

Elle étoit agitée, avoit la respiration bruyante, l'esprit chancelant. Ses jambes étoient œdématiées depuis long-temps avant la maladie; elles étoient très-sensibles au toucher et conservoient la pression du doigt. La langue étoit très-aride, sèche et contractée.

Elle rejetta constamment tous les remèdes, et toute espèce de boisson. Le sang forma une croûte pleurétique très-épaisse et très-jaune, la malade n'éprouva aucun soulagement des saignées et mourut en peu de jours.

La cavité droite de la poitrine contenoit une livre de sérosité de couleur jaune, et la cavité gauche environ dix onces. Les deux poumons étoient très-enflammés ; mais le droit plus que le gauche.

Les morceaux de l'un et de l'autre, à quelqu'endroit qu'ils fussent pris, gagnoient le fond de l'eau. Les parties supérieures étoient plus enflammées que les inférieures regardant le diaphragme. La plèvre étoit saine, dans toute son étendue.

La vésicule du fiel étoit gonflée d'une bile tenace et de couleur sombre. La superficie du foie parut inégale çà et là et comme si elle eût été cuite. L'épiploon étoit légèrement enflammé. La cavité de l'abdomen contenoit deux livres d'une sérosité jaune.

La face postérieure et externe de la matrice avoit derrière son fond, un corps du volume d'une grosse châtaigne, suspendu par un pédicule charneux peu épais. Ce corps étoit graisseux, et toute sa substance entrecoupée de parties dures, osseuses, cartilagineuses.

La matrice elle-même n'étoit pas placée au milieu du bassin, mais sur le côté gauche, et avoit les ligamens de ce côté très-courts, tandis que ceux du côté droit étoient très-longs.

Nous avons vu un grand nombre d'individus affectés depuis long-temps d'œdème des jambes, toussant un peu, respirant difficilement, d'une complexion lâche et volumineuse, qui succomboient à une in-

flammation incurable des poumons ; la cavité de leur poitrine contenoit beaucoup de sérosité épanchée.

Hydrothorax inflammatoire.

Je crois avoir guéri chez un petit nombre de malades *cet hydrotohrax inflammatoire*, par le moyen des saignées réitérées, du nitre, de la terre foliée de tartre, et de la décoction de mauve et d'althéa, avec la racine de réglisse prise en grande quantité ; le sang présentoit une croûte phlogistique.

Il falloit aussi quelquefois tirer du sang aux hydropiques.

Il fallut aussi quelquefois tirer avec ménagement, du sang aux hydropiques, lorsqu'il se joignit une inflammation des poumons, produite par la constitution inflammatoire de l'année, ou qu'un traitement trop échauffant excita même dans ces corps très-froids. Lorsque la quantité des eaux dans l'hydrothorax, menaçoit d'une suffocation prochaine, une petite saignée dégagea la respiration et différa la mort pour un peu de temps.

QUATRIÈME MALADE.

Entéritis.

Le 19 Janvier, un homme âgé de 38 ans, célibataire et faisant l'office de scribe, arriva à l'hôpital d'un pas chancelant, avec un fièvre violente et l'esprit

incertain ; pressé par de fréquentes interrogations, il répondit avec peine et incomplétement,

Que le 5 Janvier, il n'avoit pas eu d'appétit ;

Que le jour suivant, il avoit éprouvé de la chaleur et du froid par intervalles, qu'il avoit eu la tête pesante, embarrassée, et la raison quelquefois chancelante ;

Que le troisième jour de la maladie, il s'étoit joint à tout cela, une douleur violente de l'épigastre, et une bouche très-pâteuse.

Que le quatrième, pressé par le besoin, il étoit sorti de son lit, et avoit traîné dehors ses membres languissans, mais que bientôt il avoit été saisi d'une douleur lancinante et cruelle de l'abdomen, et qu'à son retour, il avoit vomi ses alimens avec beaucoup de matières amères.

Le 5, ayant pris, je ne sais par le conseil de qui, un purgatif trop violent, comme il paroissoit, il alla vingt fois à la selle, les tranchées augmentèrent.

Depuis ce temps, la fièvre, les tranchées et la vacillation de l'esprit persistèrent jusqu'au douzième jour de la maladie, où il se fit tirer du sang qui fut inflammatoire, comme il le disoit ; la saignée fut répétée le lendemain sans aucun soulagement.

Le quinzième jour de la maladie, (19 Juin,) étant entré à l'hôpital, il assuroit que depuis trois jours, il ressentoit à peine quelque douleur dans l'abdomen, mais que l'épigastre lui sembloit oppressé, et que le sentiment d'oppression s'étendoit jusqu'au milieu de la poitrine ; il suportoit facilement le toucher sur l'abdomen ; la respiration étoit laborieuse ; la langue blanche, muqueuse ; il s'étoit à peine écoulé quelques heures, qu'il commença à s'agiter, à crier,

à délirer ; il avoit le hoquet et des aphthes dans la bouche, le pouls étoit plein, grand et fort, il y avoit de la chaleur, des vomissemens spontanés et vains : on lui fit une saignée, le sang présenta une croûte bleue, étendue, tremblottante, gélatineuse et légèrement cohérente ; on lui appliqua un cataplasme sur le ventre et on lui donna des boissons émollientes, il n'eut aucun soulagement, et ne recouvra point la raison ; les urines étoient naturelles, chargées, muqueuses, blanchâtres.

Le 20 Janvier, rien n'alloit mieux ; la saignée fut répétée, la croûte avoit une couleur plombée, verte, étoit étendue, légère, gélatineuse ; le délire persistoit, les envies de vomir étoient fréquentes et vaines ; le soir il prit l'ipécacuanha, qui lui fit rendre un peu de pituite et de bile ; le pouls étoit foible, la raison restoit aliénée.

Le 21 au matin, les extrêmités se réfroidirent, le bon sens revint, il reconnut les assistans et parla clairement, ne se plaignant de rien. Le pouls étoit accéléré, très-petit, se perdant sous le doigt ; il mourut vers le soir.

La poitrine ouverte présenta les viscères très-sains.

Dans l'abdomen, l'épiploon étoit très-enflammé, il en étoit de même de l'ileum et du jéjunum, toute la subtance du foie étoit très-jaune.

Cet homme fut emporté par une inflammation de l'abdomen, produite par un foyer putride, laissé pendant long-temps, ranimé et exaspéré, par son séjour et par le purgatif qui ne l'emporta pas.

Les boissons adoucissantes et incisives, la saignée et ensuite l'émétique, auroient été utiles dans le commencement de la maladie.

L'inflammation putride, peut souvent être prévenue heureusement, mais lorsqu'elle excite déjà, et qu'elle s'est emparée des viscères, elle donne ordinairement la mort.

CINQUIÈME MALADE.

Un tailleur âgé de 42 ans, jouissant depuis long-temps d'une bonne santé, le mardi, vingt Juin, éprouva une chaleur précédée de froid, et fut saisi d'une douleur déchirante au côté gauche, s'étendant depuis l'épigastre jusqu'à la mamelle, et augmentant au toucher; le toucher sur le côté affecté étoit impossible, la respiration laborieuse, il y avoit cardialgie, amertume de la bouche, perte d'appétit, altération; le malade s'alita.

Le mercredi, le jeudi et le vendredi, tout empiroit de jour en jour, la douleur s'étendoit en de-là du sternum, et occupoit en même temps le côté droit; le malade restoit couché sur le dos, et avoit beaucoup d'oppression; une saignée tira un sang pleurétique, et procura quelque soulagement, un purgatif procura cinq selles.

La fièvre continuelle avoit chaque jour à un temps réglé, son redoublement qui commençoit par le froid.

Le samedi (24 Juin,) il vint à l'hôpital; l'esprit étoit un peu troublé, la langue rude au toucher, très-sèche, très-rouge, la respiration très-difficile, laborieuse, avec une douleur obtusement déchirante dans l'un et l'autre côté, une oppression de poitrine

extrême, depuis le bas du sternum jusqu'à son milieu, une douleur du cardia augmentant au toucher, le ventre tuméfié, enflé, une chaleur naturelle, un pouls fréquent, foible, rémittent, intermittent, tremblottant, et les extrêmités froides.

Sur les dix heures de la nuit, il eut beaucoup de chaleur, le pouls étoit plein, dur; on lui fit une saignée, le sang étoit pleurétique.

Le dimanche il perdit la raison, le pouls étoit fréquent, il y avoit de la chaleur; l'après-midi il mourut.

L'ouverture de la poitrine fit voir le poumon droit totalement enflammé, sa substance interne étoit de couleur mêlée de cendre et de rouge, sa partie supérieure étoit la plus enflammée.

Ce poumon adhéroit partout à la plèvre; ses adhérences étoient en parties anciennes et fortes, en parties récentes et composées de fausses membranes formées par le serum coagulé; la plèvre étoit saine de ce côté.

Le poumon gauche étoit attaché çà et là à la plèvre, par d'anciens liens membraneux, et sans inflammation, mais il étoit rempli d'un sang noir; entre ce poumon et la plèvre, de même qu'entre lui et le diaphragme, il y avoit une fausse membrane épaisse et volumineuse formée récemment.

Le péricarde contenoit une matière *puriforme*, et quelques fragmens d'une fausse membrane; l'aorte étoit enflammée à sa sortie du cœur, cependant l'inflammation n'avoit pénétré que sa tunique externe, qui l'abandonne bientôt pour former la partie interne du péricarde, qui étoit aussi elle-même en-

flammée. L'oreillete et le sinus droit étoient distendus par un sang noir ; les ventricules du cœur étoient pleins de polipes formés par le serum coagulé ; le diaphragme, sur-tout dans sa partie tendineuse, étoit très-enflammé.

Dans l'abdomen, l'épiploon fut trouvé très-court, replié sur le colon transverse, et légèrement enflammé ; le commencement de la partie ascendante du colon, étoit enflammé, dans la longueur de deux pouces ; le jejunum étoit aussi enflammé ; les vaisseaux sanguins du mésentère, principalement dans la partie qui regarde les intestins, étoient très-distendus et remplis d'un sang noir ; on trouva çà et là sur le mésentère, de larges taches, comme des taches d'inflammation ; quelques glandes ressembloient plutôt à un grumeau de sang. Le colon vers sa fin, et avant de former le rectum, faisoit en deux endroits un repli sur lui-même.

Tout le corps et le tissu cellulaire, étoit de couleur ictérique ; les fausses membranes formées d'un serum coagulable, étoient de même très-jaunes.

Le rein gauche étoit un peu plus volumineux que de coutume, le rein droit avec ses vaisseaux sanguifères, et son uretère, manquoit absolument.

Voilà de nouveau un rein manquant originairement ; car j'en avois trouvé dernièrement un autre manquant au même côté, mais l'autre rein n'excédoit pas, dans cet autre cas, la grandeur ordinaire.

Je vis là, pour la première fois, la plèvre enflammée dans l'endroit de la douleur pungitive, (mais l'inflammation n'étant pas violente), et le poumon sans inflammation dans cet endroit ; peut-être que

cette inflammation des poumons avoit été dissipée avant la mort, le serum phlogistique ayant transcédé par une crise peu favorable.

SIXIÈME MALADE.

Un ravaudeur, âgé de vingt-sept ans, avoit eu l'été dernier une fièvre tierce qui dura sept semaines, et se termina d'elle-même. Il assuroit que depuis ce temps, il avoit joui d'un bonne santé.

Le 12 Décembre 1777, après-midi, il eut un froid extraordinaire qui fut bientôt suivi de chaleur. Il souffroit de l'épigastre; la douleur s'élevoit jusqu'à la mamelle droite et étoit pungitive.

Le 13 Décembre, il se fit faire une saignée, dont il ne tira aucun soulagement.

Le 14 au soir, il se trouva un peu mieux.

Le 15, tout s'étoit renouvellé, il prit un purgatif, et les choses se calmerent tant soit peu de nouveau.

Le 16 Décembre, il vint réclamer nos soins, il eut des frissons et de la chaleur à différentes fois, sans être altéré. La région de l'hypocondre droit jusqu'à l'ombilic étoit prise d'une douleur aiguë et poignante. Le malade éprouvoit un sentiment très-incommode d'une forte chaleur, au front et vers les yeux, chaleur que nous ne trouvâmes pas sensible à la main. La bouche étoit amère, la langue très-chargée, et l'arrière bouche pleine de gluten, le malade étoit sans appétit, avoit des renvois étrangers, la respiration étoit laborieuse et accélérée, la

toux sèche emmenant par fois quelques crachats ductiles ; le pouls étoit fréquent, un peu dur ; le creux de l'estomac douloureux au toucher, le ventre libre, le malade inquiet. L'anxiété augmenta sur le soir, on lui fit une saignée ; la croûte fut inflammatoire, verte, rouillée, étendue, épaisse, tenace. Le sommeil fut mauvais.

Le 17 Dececembre, l'état précédent persévéroit, la bouche étoit amère, la langue chargée, villeuse, jaune et un peu sèche vers sa racine. Le malade n'étoit point altéré, mais il avoit une chaleur qui brûloit la main ; la respiration étoit petite, courte et fréquente, la douleur de l'épigastre et du côté droit étoit moindre, le malade restoit couché sur le dos et ne pouvoit se tenir sur l'un ni l'autre côté ; les urines étoient d'un jaune saturé, presque noires, teignant le papier comme dans l'ictère, le pouls étoit fort, plein, dur, la figure bilieuse.

Je pensois que le stimulus bilieux, putride et âcre, avoit allumé dans les viscères une inflammation que je n'avois pu adoucir jusqu'alors par tout l'appareil anti-phlogistique, et je m'étois proposé, après avoir fait précéder un émétique et avoir détruit le foyer de matières âcres, de suivre de nouveau la même méthode anti-phlogistique, qui avoit commencé le traitement ; mais le remède administré ne procura ni vomissement ni selles.

Ce jour-là, rien n'étoit changé, mais la nuit fut très-mauvaise ; on lui donna des boissons copieuses anti-phlogistiques, et plusieurs lavemens, afin d'énerver la force du médicament qui avoit trompé nos espérances, et qui, *en altérant*, avoit augmenté la maladie, et de le changer en purgatif avec moins de

désavantage ; on ne gagna rien, le ventre fut à peine ouvert.

Le 18 Décembre, la chaleur et la tension douloureuse de l'épigastre avoient pris de l'intensité, le malade passa la nuit sans sommeil, dans la frayeur et l'agitation.

Dans la matinée du jour suivant, il y eut beaucoup de confusion des sens par intervalles, l'amertume de la bouche étoit continuelle, la langue sèche, la douleur s'étoit emparée aussi de la région de l'hypocondre gauche, et s'étendoit jusqu'à la mamelle de ce côté : les urines étoient de couleur saturée de safran, le pouls étoit très-mol et fréquent ; le vomissement fut tenté de nouveau, mais le malade ne vomit qu'une seule fois, et un peu de matière verte, sans aucune selle. Un lavement procura quatre selles muqueuses, vertes dyssentériques, qui ne soulagèrent point le malade.

L'Après midi, il se trouva très-mal ; la douleur de l'hypocondre gauche étoit plus aiguë ; une saignée donna un sang couvert d'une croûte verte, jaune, épaisse, non contractée ; on appliqua des cataplasmes émolliens, et comme ils ne faisoient rien, on mit un vésicatoire sur l'endroit douloureux ; on n'obtint aucun soulagement.

Le 20 Décembre, il respiroit avec peine, sifflement, et en se tenant assis. Il jouissoit entièrement de sa raison, sa figure étoit hipocratique, son pouls très-fréquent, tremblottant et inégal de toutes les manières ; la couleur des urines étoit profondément rouillée, il eut huit selles spontanément, et mourut sur le soir.

La couleur externe de son corps étoit ictérique,

l'abdomen proéminent et tuméfié ; la partie antérieure de la poitrine étoit presque rentrée, et celle qui répond à la pointe du cœur, convexe dans les autres cas, étoit ici applatie.

La peau, toute la graisse, et le périchondre des cartilages des côtes étoient teints de couleur jaune.

Le sternum enlevé laissa paroître une fausse membrane enveloppant la plèvre antérieure et latérale de l'une et l'autre cavité de la poitrine, membrane jaune, molle, se déchirant, s'arrachant facilement, et qui paroissoit récemment formée ; au-dessous des deux poumons, dans la partie qui regarde le diaphragme, on trouva une membrane absolument semblable à la précédente et formant une légère adhérence entre le diaphragme et la base des poumons.

Une autre membrane très-tenace, ayant çà et là l'épaisseur de six lignes, comme formée de plusieurs lames, ne se déchirant qu'avec beaucoup de peine ; et en employant une grande force, couvroit la partie antérieure du péricarde, la portion voisine du diaphragme, et leur adhéroit fortement, de manière cependant qu'elle pouvoit être arrachée, sans la lésion de l'un ni de l'autre ; cette membrane étoit d'un blanc jaune, et parsemée d'un *grand nombre* de vaisseaux sanguins, *très-manifestes* et perceptibles à l'œil nud, se divisant en petits rameaux, et répandus dans toute la substance de la membrane ; cette membrane ancienne étoit recouverte d'une autre formée récemment, facile à déchirer, jaune et sans vaisseaux.

La cavité gauche de la poitrine contenoit une livre de sérosité jaune, teignant le papier et le linge, de couleur de safran, restant un peu suspendue et

ductile, comme de la lie de vin, et en tout absolument semblable à de l'eau, à laquelle on mêle quelque portion de bile pure et épaisse de la vésicule; la cavité droite contenoit facilement une livre et demie de la même sérosité, le péricarde distendu et légèrement enflammé, renfermoit dix onces de cette même matière sereuse, corolante et ductile, avec un sédiment épais d'un jaune blanc, à peine cohérent, et déposé sur la parois interne du péricarde.

Le ventricule antérieur du cœur étoit un peu enflammé, la partie supérieure du poumon droit étoit enflammée et gagnoit le fond de l'eau, tout le reste de ce poumon et le gauche en entier, étoient exempts d'inflammation.

L'ouverture de l'abdomen laissa voir l'épiploon teint d'une inflammation légère et superficielle; le foie étoit entièrement sain, son lobe droit descendoit plus bas que de coutume, la vésicule du fiel contenoit beaucoup de bile très-épaisse et d'un jaune presque noir, l'estomac étoit beaucoup plus ample qu'il n'a coutume d'être et gonflé de vent; les intestins grêles et le colon transverse étoient distendus par beaucoup d'air; l'intestin jejunum et la partie contiguë du mésentère avoient commencé à s'enflammer, l'angle gauche du colon et sa portion descendant jusqu'au commencement du rectum, présentoient un canal étroit et très-contracté, ou plutôt une corde tordue.

J'ai souvent rencontré des inflammations graves de la poitrine, produites par un stimulus bilieux putride et âcre, qui éludoient le traitement le plus anti-

plogistique lorsqu'il étoit seul, les saignées les plus copieuses, et emportoient le malade.

Si dans la suite il m'arrivoit des malades de cette nature, atteints des deux vices à la fois, bilieux et inflammatoire, j'employois un traitement double et composé ; savoir : *anti-phlogistique* et *anti-bilieux*, traitement qui, par ce moyen, fut salutaire à presque tous depuis ce temps. Chez ce malade, l'émétique n'agit pas en évacuant le stimulus putride, mais en l'excitant et l'exaspérant : ce qui arriva rarement, mais quelquefois néanmoins. Lorsque cela avoit lieu, je pouvois radoucir de nouveau les choses qui en devenoient pires, en émoussant la force du remède altérant, et en détournant son impétuosité vers le ventre : mais cette pratique ne manqua aussi dans cette circonstance.

Je rapporterai encore une maladie semblable, composée du vice bilieux et inflammatoire, mais telle, que l'émétique y réussit à souhait, et emporta le stimulus bilieux produisant l'inflammation, et cette inflammation n'étoit pas parvenue à un tel point qu'elle ne pût être vaincue par l'appareil anti-phlogistique, après l'expulsion du foyer âcre et inflammatoire.

Je regarde cette histoire comme digne, par la gravité de sa matière, de terminer le nombre de celles que j'ai rapportées jusqu'actuellement.

SEPTIÈME MALADE.

Une femme âgée de 20 ans et mariée, avoit été traitée d'une fièvre tierce dans notre hôpital, le mois de Juin de l'été précédent. Elle se porta bien depuis ce temps, et fut bien réglée.

Après le milieu de Décembre, elle commença à éprouver un morsus presque continuel du cardia, jusqu'au 14 Juin suivant.

Ce jour, (14 Juin), elle tomba en défaillance en soupant, et eut des convulsions à la manière des épileptiques. Après un demi-quart d'heure, l'usage des sens lui revint. Elle passa presque la moitié de la nuit dans le frisson et la chaleur qui se succédoient, et rendit du sang d'un rouge vermeil et écumeux, à-peu-prês autant qu'en peut contenir le creux de la main. Elle éprouvoit un mal de tête, une cardialgie, de la chaleur mêlée de froid, une douleur pungitive au côté droit de la poitrine, continuelle, augmentant dans l'inspiration. Elle passa la nuit sans sommeil.

Le 15 Janvier, elle eut des nausées sans vomissemens; la bouche étoit amère, la fièvre et la douleur avoient augmenté, elle n'eut pas de convulsions, ne cracha point de sang; le ventre rendit quelquefois des matières tenues et bilieuses.

Le 16 Juin, elle nous fut apportée, elle avoit de la chaleur, se plaignoit d'une douleur aiguë dans tout le côté droit de la poitrine; la face étoit jaune, verdâtre, les yeux avoient la même couleur, tout

l'épigastre

l'épigastre étoit très-douloureux et ne pouvoit souffrir le toucher ; la soif étoit inextinguible, les défaillances continuelles ; le pouls très-fréquent, disparoissant sous le doigt, et quelquefois manquant absolument ; la langue étoit blanche, la toux sèche ; l'après midi, la face et les yeux devinrent rouges, les pulsations promptes, élevées sans être dures, il y eut beaucoup d'agitation et d'inquiétude ; elle vomit spontanément et avec avantage, un peu de matière rouillée, elle prit de copieuses boissons miellées, acidulées, avec un peu d'arcanum-duplicatum ; le sommeil fut court et mauvais.

Le 17, l'oppression de poitrine et la douleur pungitive avoient augmenté ; la respiration étoit laborieuse, le coucher sur le côté affecté, impossible, la bouche amère, la fièvre violente ; il y avoit des envies de vomir. On fit une saignée de cinq onces ; le sang présenta une croûte jaune, épaisse, tenace, étendue : les mêmes boissons furent continuées.

L'après midi, ayant pris un émétique, elle rendit des matières amères, rouillées, pituiteuses, et eut de fréquentes selles.

Depuis le vomissement, il resta à peine quelque fièvre, et plus de chaleur que dans l'état naturel ; la respiration étoit bonne, l'oppression avoit disparu, le coucher sur l'un ou l'autre côté étoit facile, il y eut un soulagement subit et étonnant ; l'amertume de la bouche persistoit.

Sur les dix heures du soir, quoiqu'elle se sentît bien, comme je trouvois le pouls plein et vibrant, tel que je ne l'avois pas trouvé jusqu'alors, je fis faire une saignée de huit onces, dans l'intention de prévenir une nouvelle inflammation, que je pré-

voyois pouvoir facilement survenir de nouveau, si l'on ne tiroit pas de sang; la croûte fut la même, la malade dormit peu pendant la nuit, quoiqu'elle ne se plaignît plus d'aucune incommodité.

Le 18 Juin, il y eut quelque douleur de tête et de l'épigastre; la bouche étoit amère, il restoit à peine un vestige de fièvre; le reste alloit bien; les urines avoient été jusqu'alors, ou rousses ou très-rouges.

Le 19 Juin, quelques urines déposèrent un sédiment furfuracé, le reste étoit comme la veille.

Le 20 Juin, le mal de tête et la cardialgie avoient augmenté, la douleur pungitive du côté droit, se renouvelloit avec violence; la fièvre, le coucher, et l'altération étoient comme au principe de la maladie. Il y avoit de la toux sans crachats, la langue étoit sèche, la bouche très-amère, elle prit l'émétique; elle rendit huit fois des matières amères, ductiles, et eut dix selles; l'état de la poitrine fut bon, la douleur du côté nulle, la fièvre légère, elle fut soulagée sur-le-champ, et d'une manière étonnante.

Le 21 Juin, tout étoit amélioré, la malade dormit.

Le 22, les urines eurent un sédiment briqueté, il resta jusqu'alors un peu de toux. Le reste alloit bien, la malade eut de l'appétit et se leva.

Le 23, elle commença à faire usage de lichen d'Islande. Depuis ce temps, la toux s'appaisa tout-à-fait, les forces revinrent, et après peu de jours, elle se retira bien guérie.

Nous avons un grand nombre d'histoires de pleurésies compliquées ou inflammatoires-bilieuses, d'hé-

moptysies bilieuses et de convulsions guéries en peu de temps et avec sûreté par la méthode mentionnée ; histoires que je ne rapporterai pas , parce qu'elles sont journalières et sous les yeux d'un grand nombre de jeunes gens qui fréquentent l'hôpital de la Sainte-Trinité.

Il me reste à dire à mes lecteurs quelques choses sur l'usage fréquent des émétiques chez mes malades ; à ces lecteurs sur-tout qui pourroient être prévenus contre cet usage, soit pour avoir été instruits ainsi par des maîtres dont l'opinion étoit différente , soit pour n'avoir pas les occasions d'en faire eux-mêmes l'expérience.

J'ai connu l'usage des vomitifs, soit par ma propre observation , soit par celle des autres , observations multipliées et justes ; mes non-succès eux-mêmes me l'ont fait connoître , comme malgré moi, lorsqu'autrefois pensant bien différemment , je tentois diverses méthodes , et cherchois avec soin par quel moyen je pourrois me satisfaire moi - même , sans m'inquiéter du systême qui tomboit ou qui prenoit faveur.

Je voyois souvent avec surprise que le nom de Sydenham retentît partout dans les écoles des médecins et eût des prôneurs sans nombre ; et qu'il y en eût si peu qui suivissent la doctrine de ce grand homme , celle sur-tout qui démontre l'excellence des émétiques. J'étois étonné que leur usage, si hautement et tant de fois vanté par cet homme judicieux , fut présenté néanmoins par un grand nombre , comme très-éloigné de la médecine rationnelle. J'étois surpris que la méthode sanguinaire de Botal eût reparu de nouveau , et eût repris tant de force , que tout ce qu'il

y avoit de mouvemens fébriles, dans quelque temps de l'année qu'ils eussent lieu, de quelque cause qu'ils provinssent, que toute maladie fébrile, dis-je, fût toujours et par tout traitée avec la même méthode, sans aucun égard ni aux temps ni aux constitutions, soit que la chaleur de l'été brûlât les corps, et que le vent du midi les énervât, soit que les glaces de l'hiver et le souffle du septentrion desséchassent et roidissent les fibres.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

SUJETS DIVERS.

Dissection sur le cadavre, des parties génitales affectées de gonorrhée.

Le 25 Février 1777, je disséquai les parties génitales tirées du cadavre d'un homme. Une matière d'un jaune-verd coulant du canal de l'urètre, une légère inflammation au tour de son orifice, et s'étendant vers le frein, des taches rouges sur le gland, et un léger gonflement des glandes des aînes, annonçoient évidemment que cet homme avoit été atteint d'une gonorrhée. J'ignore absolument quelle maladie termina ses jours, son cadavre nous ayant été apporté d'un autre hôpital pour servir aux opérations des élèves en chirurgie.

Les clavicules de même que le corps des vertèbres formant les lombes, étoient assiégés de tophus, et les chairs des muscles étoient très-corrom-

rompues et glissoient sous la main qui les pressoit un peu fortement.

Ayant ouvert l'urètre, nous le trouvâmes légèrement enflammé, la phlogose s'étendant depuis son orifice jusqu'à un travers de doigt et demi; un peu avant la bulbe; il y avoit encore une légère inflammation du canal; je ne trouvai aucun des canaux de Morgagni, mais je vis à leur place de petites lignes blanches, semblables à de petites cordes tendineuses; l'orifice gauche du canal éjaculatoire étoit plus ouvert que de coutume; il n'y avoit nulle part aucune excroissance, aucun rétrécissement, aucun ulcère; les autres parties de l'urètre étoient saines, ainsi que les testicules et les vésicules séminales.

L'état du corps décrit ci-dessus, semble convaincre que cet homme avoit eu plusieurs gonorrhées antérieurement.

Il est néanmoins surprenant qu'il n'y eût aucune affection grave dans l'urètre, après plusieurs gonorrhées répétées, et même après celle-ci, qui certainement n'étoit pas médiocre.

Le sentiment de Morgagni, qui place le siège des gonorrhées les plus légères, principalement dans l'inflammation des nombreux canaux répandus par l'Urètre, paroît acquérir une nouvelle preuve. Il y avoit à la vérité une inflammation de toute la membrane composant ce canal, mais la contraction des petits canaux en cordes tendineuses, paroît démontrer qu'elle étoit plus forte à leurs orifices.

Mais d'où vient cette si grande abondance de matière jaune-verte, qui coula de l'urètre après la

mort ? Venoit-elle des canaux irrités par le virus vénérien, et versant un mucus dépravé et plus copieux ; mais nous avons dit qu'ils étoient oblitérés : et que seroit-ce s'il en fût resté encore quelques-uns, et même un certain nombre, quoique très-étroits et contractés par l'inflammation, qui eussent échappé à notre œil nud ? Nous pensons que cela est indispensable, puisque nous ne trouvâmes nulle part, la moindre trace du plus petit ulcère.

FIÈVRE PÉTÉCHIALE
ET OUVERTURE.

Pétéchies des viscères internes.

Une fille âgée de 20 ans, depuis deux mois se plaignoit de lassitude, étoit devenue morose, paresseuse et triste ; elle étoit bien réglée, mais dans ces deux derniers mois ses règles furent plus abondantes que de coutume.

Le 3 Avril, elle entra dans une grande colère, bientôt après, elle commença à avoir de la fièvre, à souffrir cruellement de la tête, principalement du côté gauche, et ce jour même elle eut un saignement de nez, la fièvre n'étoit pas forte, mais elle étoit continuelle, la bouche étoit muqueuse, par fois amère, jusqu'au 16 du même mois.

Pendant cet intervalle, elle fit usage de divers remèdes, des sels neutres, du nitre, des yeux d'é-

crevisses, de la teinture de castoreum, etc. Elle se fit faire une saignée, et appliquer les sangsues aux tempes.

Ce jour-là sur le soir, (le 16 Avril), elle fut reçue à l'hôpital, le pouls étoit assez plein, fort et à peine plus fréquent que le pouls naturel, la chaleur n'excédoit guère son état de nature, mais le mal de tête du côté gauche étoit violent, l'appétit étoit perdu, elle avoit à peine quelque altération; les urines étoient ou naturelles, ou un peu plus rousses que les naturelles; après avoir fait précéder les dissolvans faits avec la racine de chiendent, de dent de lion, de chicorée et d'un peu d'arcanum-duplicatum, on lui donna l'émétique, elle se trouva mieux durant quelques jours, pendant lesquels elle continua la décoction de chiendent, de dent de lion et de chicorée sans sel neutre : mais dans ces jours, il suinta trois ou quatre onces de sang des gencives du côté gauche; la bouche, l'arrière-bouche et surtout le palais étoient peints de taches très-rouges; nous combattions l'hémorrhagie des gencives, et ces petites taches rouges avec l'eau de sauge alumineuse.

Le 22, 23, 24 et 25, lorsqu'elle faisoit usage de la décoction de kina, la fièvre se renouvella, elle eut de l'agitation, de l'inquiétude, de la chaleur, goûta très-peu de sommeil; le pouls se soutenoit, la poitrine, les mamelles, les deux bras et la face présentoient un petit nombre de pétéchies assez larges, de couleur violette, rouge et bleue.

Pendant tout le temps de la maladie, tout le corps, toute la face et les lèvres, avoient une pâleur cadavéreuse, de manière qu'il ne paroissoit aucune rou-

geur nulle part. Tout sembloit vuide de sang ; les dents étoient noires, les gencives et la gorge très-pâles. (Cette malade habitoit une chambre basse, où les rayons solaires ne pénétroient jamais) ; l'esprit étoit vacillant pendant la nuit.

Le 26, elle eut des convulsions dans la matinée, elle étoit dans un état soporeux. La respiration étoit lente et profonde. Elle mourut sur le soir.

Je fis l'ouverture de son cadavre. La plèvre, la face interne et externe du péricarde, les deux surfaces du diaphragme, le tissu cellulaire derrière le cœur, étoient peints d'un grand nombre de taches pétéchiales, rouges, noires, bleues, égalant la largeur d'une lentille, d'un pois, d'une fève, représentant autant de vibices ou *meurtrissures*, et répandant un sang fluide lorsqu'on les ouvroit ; le sang des gros vaisseaux étoit noir et d'une fluidité aqueuse. Le cœur lui-même étoit marqué de pétéchies. Le péritoine et les intestins en présentoient aussi quelques-unes ; la membrane externe de l'intestin rectum étoit très-noire, très-putride, et ressembloit à de l'encre. L'épiploon étoit comme couvert d'une poussière de charbon très-noir, la matrice présentoit sur sa surface externe, comme de certaines verrues blanches ; les œufs dans les ovaires étoient couverts d'un sang noir et beaucoup plus volumineux qu'ils n'ont coutume d'être.

Le crâne ouvert, nous trouvâmes les deux méninges, sur-tout dans le côté gauche de la tête, marquées de plusieurs taches larges, rouges, bleues ; noires ; nous trouvâmes aussi beaucoup de ces tâches dans les anfractuosités du cerveau du même côté, représentant des caillots de *sang extravasé*, de la grosseur d'une lentille, d'une fève, et quelques-unes beau-

coup plus considérables. L'état des meninges et du cerveau de ce côté étoit le même, que si ces parties eussent été violemment contuses par une force externe. Le ventricule latéral gauche étoit très-distendu par une eau jaunâtre ; les parois des deux ventricules et leur superficie étoient couvertes de taches pétéchiales.

Le cerveau étoit parsemé de taches et de points innombrables, rouges, noirs, et sur sa *surface et dans sa substance* ; ce qui étoit très-distinct et de l'inflammation des vaisseaux, et de ce petit nombre de points rouges, qu'on trouve dans un cerveau sain d'ailleurs.

Les pétéchies sur toute la surface du corps, pénétroient la peau jusqu'au tissu cellulaire qui n'étoit pas, ou presque pas atteint.

ENTÉRITIS ET OUVERTURE.

Un jeune homme âgé de 13 ans, apprentif tailleur, avoit été attaqué une année auparavant d'une colique accompagnée de vomissemens fréquens et de diarrhée, colique qu'il appaisa avec des fomentations sèches et chaudes.

Quatorze jours auparavant, étant couché avec une autre personne, ses couvertures tombèrent et le froid le saisit dès le matin, la colique revint de nouveau, la douleur étoit continuelle ; bientôt se joignit le vomissement qui devint plus fréquent de jour en jour, de manière que dans les derniers temps il vomit jusqu'à dix-sept fois et plus ; le nombre des déjections n'étoit cependant pas augmenté, le malade allant or-

dinairement à la selle cinq fois dans les 24 heures, au milieu des tranchées. Pendant tout ce temps, il ne garda point le lit ; mais il vint presque chaque jour, par une route assez longue, qu'il faisoit à peine en une heure, demander des médicamens aux médecins établis pour les pauvres.

Le 12, il se rendit enfin pour la dernière fois à pied à l'hôpital, demandant avec instances d'être reçu ; il paroissoit vif, ses forces sembloient n'être pas diminuées, le ton de sa voix se soutenoit, sa mémoire étoit bonne et fidèle, même dans les plus petits détails. Il nous dit que le bas ventre entre le pubis et l'ombilic étoit très-douloureux, que tout l'abdomen étoit tendu, et qu'il ne supportoit pas le plus léger toucher, que pendant la nuit dernière et jusqu'alors, il n'avoit pas rendu son urine, qu'il vomissoit très-fréquemment.

Sa figure étoit tombée, les tempes creuses, les yeux enfoncés dans leurs orbites, le pouls très-fréquent et très-petit ; les membres étoient couverts d'une sueur froide ; le ventre pendant ce jour et la nuit précédente, étoit resté fermé ainsi que la vessie.

Le soir du même jour, où il arriva à l'hôpital, il mourut presque en parlant, après avoir raconté l'histoire de sa maladie, avec cet état de corps et d'esprit que j'ai décrit, et avoir répondu exactement à toutes les questions.

Son cadavre ouvert le lendemain, présenta les poumons attachés à la plèvre dans plusieurs endroits, par des adhérences longues et fortes, sains d'ailleurs, mais inondés d'une abondante matière écumeuse d'un blanc jaune.

A l'ouverture de l'abdomen, une odeur très-forte,

telle qu'a coutume d'être celle des gangrénés, et mêlée d'une odeur d'excrément, frappa l'odorat ; il coula une quantité considérable d'eau sanguinolente, dans laquelle nageoient des matières liquides ; tous les intestins étoient amples et dilatés.

Le jejunum, l'ileum, tout le colon, l'épiploon entier et presque tout le mésentère étoient en partie très-enflammés, et en partie gangrenés, l'ileum principalement.

Dans l'ileum et à la distance d'un empan, depuis sa réunion avec le sœcum, on trouva un trou qui auroit admis facilement une noisette, et qui ne provenoit point *d'érosion*, comme tous les assistans le jugèrent unanimement, mais de rupture dans cette partie de l'intestin, où la gangrène étoit la plus forte.

Les glandes du mésentère étoient trés-tuméfiées, molles au toucher, et d'un tissu plus lâche que de coutume.

La vessie étoit petite, contractée, vuide et ne présenta de vicieux qu'une tache rouge peu considérable, on ne trouva que deux ou trois vers morts.

Auroit-on pu présumer tant de ravage dans les viscères, en voyant ce jeune homme faire chaque jour une si longue course, et conserver l'usage entier et libre de ses forces musculaires jusqu'au dernier moment de sa vie.

Cette présence d'esprit, cette faculté intègre, ne sont-elles pas étonnantes dans un si mauvais état des intestins ?

ENTÉRITIS.

Un ravaudeur âgé de 20 ans, après le milieu de Décembre de l'année 1777, commença à respirer avec peine, à être oppressé de la poitrine, et à rejetter en toussant quelques crachats muqueux; il ne garda point le lit, il étoit par fois obligé de s'arrêter, sur-tout s'il alloit vîte, afin de pouvoir respirer librement; il assuroit s'être toujours bien porté antérieurement, et depuis, avoir respiré un peu plus facilement qu'au moment actuel, mais jamais d'une manière tout-à-fait libre, comme il avoit coutume auparavant.

Le 30 Mars 1778, il vint à pied à l'hôpital, du fauxbourg Joseph-Voisin, et ajouta à ce que j'ai déjà rapporté, les choses suivantes:

Que 17 jours auparavant, il avoit éprouvé pendant quarante-huit heures, dans l'hypogastre, une douleur violente, qui ensuite s'adoucit un peu, mais continua néanmoins à être ardente et pungitive; ce qui ne l'avoit pas empêché d'aller.

Que depuis huit jours; la couleur de l'hypogastre avoit commencé à s'accroître de nouveau, et à s'étendre jusqu'à l'estomac, qu'il avoit vomi fréquemment, par intervalles, et spontanément, sur-tout après le repas, des matières acides, austères, amères, pituiteuses, en petite quantité; que le goût avoit été continuellement dépravé, et analogue à la matière rejettée, même hors le temps des vomissemens; que la respiration pendant ces huit jours, avoit été fort souvent très-laborieuse et très-courte, comme s'il

alloit suffoquer ; qu'il avoit souffert de la tête, légèrement et par intervalles, qu'il avoit eu un sentiment de frissons habituels, que l'abdomen ne pouvoit supporter le toucher, même le plus léger, et étoit tant soit peu méthéorisé ; que les urines avoient été comme dans l'état naturel, et n'avoient eu aucune couleur extraordinaire.

J'ai dit précédemment, que le 30 Mars au matin, il étoit venu assez agilement et à pied ; il avoit un léger mal de tête, la langue étoit blanche, sèche, l'appétit perdu, il avoit un sentiment d'amertume dans la bouche, des renvois de ce qu'il prenoit, éprouvoit du mal-aise, rendoit des matières âcres, acido-austères, amères, très-fétides, muqueuses, vertes ; il toussoit ; le ventre un peu tuméfié ne supportoit aucun toucher, et étoit très-douloureux au moindre mouvement, soit qu'il se tournât sur l'un ou l'autre côté, ou qu'il se levât. Les selles, l'urine et la chaleur du corps, étoient encore comme dans l'état de santé.

Pendant ces huit jours, tantôt il se leva et sortit même assez souvent de sa maison ; tantôt il garda le lit. Hier l'après-midi, il s'alita, de manière qu'il ne s'étoit levé que le matin, pour se rendre auprès de nous.

A son arrivée, il avoit le pouls à peine plus foible, ou plus fréquent que le pouls naturel.

L'après-midi de ce jour (30 Mars), le ventre qui jusqu'alors, avoit fait ses fonctions spontanément, se resserra, et ne put être ouvert par aucun genre de clystère ; sur le soir, les pulsations des artères s'évanouirent, la respiration devint très-difficile, très-courte.

. . . . . .

Le souvenir du passé étoit exact et fidèle dans les plus petits détails ; l'esprit conservoit sa vigueur ; il ne pouvoit plus se tenir couché sur le dos d'aucune manière ; mais il se tenoit sur son séant, ou s'appuyoit sur l'un ou l'autre côté.

Ayant conservé une parfaite intégrité des sens, jusqu'au dernier moment de sa vie, il expira sur le soir, sans avoir éprouvé aucun soulagement, aucune interruption à ses douleurs.

Son cadavre ouvert, présenta tout le poumon gauche, ainsi que le péricarde, comme incrusté et enveloppé d'une membrane tenace, ladarcée, épaisse de trois, quatre ou cinq lignes, lamelleuse et sillonée de vaisseaux sanguins, très-manifestes, soit du côté où elle adhéroit au poumon, dont elle pouvoit être détachée, soit du côté de la plèvre, et dans toute sa substance.

Ce poumon ainsi enveloppé d'un sac épais et membraneux, étoit beaucoup moindre que le poumon droit, mais d'ailleurs sain et exempt de tout autre vice.

Cette cavité gauche de la poitrine, contenoît un peu d'eau trouble.

Le poumon droit principalement dans sa partie supérieure, étoit rempli de tubercules et de nodosités, de la grosseur d'une fève, d'une noisette, d'un gland, et ayant un peu de dureté.

L'épiploón, descendant jusques dans le bassin, étoit épais, enflammé en entier, et noir ; les intestins, principalement les grêles étoient rouges, livides et noirs.

La cavité de l'abdomen renfermoit une livre et demie, d'une eau ichoreuse.

J'ai souvent rencontré chez d'autres, des mem-

branes de cette manière, dans la cavité de la poitrine ; membranes qui avoient différente épaisseur et différente tenacité, et que je pouvois séparer facilement des viscères voisins sans les intéresser ; un grand nombre de ces membranes, celles sur-tout qui étoient les plus tenaces, et paroissoient être les plus anciennes, présentoient des vaisseaux rouges, perceptibles même à l'œil nud.

Coupées transversalement, elles offroient comme plusieurs couches, ou lames appliquées les unes sur les autres, difficiles à séparer l'une de l'autre, et de différente consistance.

J'ai trouvé des membranes de cette espèce, principalement chez ceux qui avoient eu plusieurs fois des maladies inflammatoires de poitrine.

Provenoient-elles du serum phlogistique transsudant et résolvant l'inflammation par une crise qui n'étoit pas la plus favorable ? doit-on compter les inflammations de poitrine qui ont eu lieu autrefois, par le nombre des couches composant ces membranes ? mais d'où vient cette nouvelle formation de vaisseaux ?

PARALYSIE DE PLOMB.

J'ai eu rarement l'occasion de soumettre la paralysie de plomb à l'action des remèdes, lorsque dans un si grand nombre d'individus traités de cette colique, il n'y en a eu aucun qui ait perdu ses membres, quand il les a porté intègres et mobiles, en arrivant auprès de nous.

J'ai éprouvé les forces de l'électricité sur cinq malades seulement, parmi lesquels deux me furent

confiés, pendant que la colique existoit encore, mais ayant déjà les bras paralysés et pendants à leurs côtés. Les trois autres furent envoyés à l'hôpital, après avoir été délivrés des tranchées chez eux, chacun par un médecin particulier. Ces derniers avoient déjà leurs bras un peu fortifiés par l'usage des remèdes nervins, (le mouvement commençoit à revenir et leurs chairs à se former de nouveau), lorsqu'ils furent envoyés chaque jour, à une heure fixe, à la machine électrique, pour y recevoir le complément de leur guérison.

Ils avoient à peine reçu pendant huit jours l'étincèle électrique, n'ayant point renoncé aux nervins chez eux, que nous apperçûmes que les bras s'émacioient de nouveau, que leur ressort languissoit, et qu'ils avoient perdu ce peu de forces motrices qu'ils avoient apportées à la machine électrique; la douleur cruelle et déchirante des membres renouvella aussi.

Nous fumes forcés, quoique malgré nous, de renoncer à notre entreprise, et d'insister sur les nervins seuls, le camphre, les sucs férulacés, le castoreum et les frictions spiritueuses et aromatiques des membres.

Ces remèdes, le temps lui-même souvent grand médecin des maladies chroniques, et l'abandon des ouvrages où entroit le plomb, apportèrent beaucoup d'amendement, mais non une guérison parfaite; ils purent de nouveau faire usage de leurs membres, mais avec quelque difficulté.

J'en ai connu un ou deux qui furent plus incommodés par l'électricité, et ne reçurent pas un grand secours des remèdes nervins, mais auxquels les eaux sulphureuses

sulphureuses de Bath, produisirent un avantage et plus prompt et plus marqué, et rendirent l'usage libre de leurs bras paralysés.

Je connois à la vérité beaucoup d'observations sur l'électricité, contraires aux miennes, et je n'ai point rapporté celles-ci, pour détruire celles des autres, mais je n'ai pas pu taire ce que j'ai vu moi-même quoique ce ne soit que sur cinq malades seulement, peut-être que d'autres reprendront, et que je reprendrai moi-même les mêmes expériences, afin qu'on sache dans la suite, si l'électricité guérit aussi cette espèce de paralysie.

Ne seroit-ce point que les paralysies de plomb observées par d'autres, furent plutôt guéries par la vertu des nervins, et de manière que l'électricité appellée en même temps au secours, fut seulement *moins nuisibles*, étant affoiblies par l'action des autres nervins.

Chez les deux malades attaqués en même temps de paralysie des bras et de colique, après avoir appaisé les douleurs du ventre, je tentai la vertu de l'électricité, de manière que j'en écartai tout autre espèce de remèdes; mais ils en étoient incommodés plus manifestement que les trois autres envoyés par les autres médecins, et qui usoient en même temps de l'électricité et des remèdes nervins.

L'observation terminera le différent, mais une observation fidèle et plusieurs fois répétées : car il faudra confier la maladie à l'électricité seule et non appuyée d'autres remèdes.

La vertu électrique amenda beaucoup une paralysie d'un autre genre, et provenant d'une cause

différente. Un homme d'un âge mûr, saisi de froid, étant entré dans une chambre échauffée, et y étant resté auprès d'un bon feu, s'apperçut bientôt d'une confusion des sens, qui disparut peu de temps après, et tomba dans une paralysie parfaite et constante, des membres du côté gauche, du bras, de la jambe, et des muscles de la face du même côté. Après une application longue et inutile de différens remèdes et des plus vantés, lorsque son épaule étoit à demi luxée par l'atonie des muscles et des ligamens, je soumis cet homme à une électricité journalière, d'abord modérée, puis chaque jour un peu plus forte.

Dans l'espace d'environ trois mois, cet homme qui auparavant ne pouvoit pas remuer le pied, commença à marcher seul, d'un pas assez ferme, et boitant très-peu, l'articulation de l'épaule se rétablit, les ligamens ayant repris leur ton, néanmoins, il n'avoit aucune faculté de mouvoir le bras, quoiqu'il fût d'ailleurs moins émacié ; enfin il se retira ennuyé de la longueur du traitement, quoique efficace.

Mais je reviens à la paralysie de plomb et à cette colique que la paralysie des membres accompagne fréquemment, ou suit, ou même précéde. J'étois souvent surpris qu'il y eût des hommes qui pussent élever des doutes sur le plomb comme cause d'une colique et d'une paralysie particulière et spécifique, et fissent une sorte d'apologie de ce poison.

Et certes, il y en a qui manient le plomb impunément pendant plusieurs années ; mais comme ils ne sont pas toujours occupés à ces ouvrages, qu'ils ne reçoivent pas par la bouche une quantité de plomb suffisante, qu'ils ont le ventre libre, qu'ils font usage d'un régime émoussant, et qu'ils ont peut-être reçus

de la nature des nerfs moins irritables, il peut se faire qu'ils restent long-temps exempts *des fureurs de la maladie*, quoiqu'ils ne le soient pas de toute *diathèse morbifique.*

On a coutume aussi d'attribuer à d'autres causes, plusieurs incommodités qui devroient être rapportées au plomb. Ces flatuosités du ventre incommodes et fréquentes, cette douleur pressive de l'estomac, ces difficultés d'uriner légères et momentanées, cet asthme passager, mais fréquent, cette multitude variée et prodigieuse d'affections hypocondriaques et hystériques, cette misantropie, cet esprit craintif, ces vertiges, ce certain regard indéfinissable, et cet état des yeux, sont assurement dûs le plus souvent au plomb dans cette classe d'hommes.

Les peintres étrangers qui ont exercé impunément leur art, chacun dans sa partie, ne restent pas long-temps à Vienne, sans être atteint de cette maladie. J'ai trouvé la cause de ce phénomène, en ce que l'usage des préparations de plomb est plus fréquent et plus copieux à Vienne que dans aucun autre endroit de l'Europe. C'est ce que m'ont déclaré unanimement tous les étrangers que j'ai guéris.

La fréquence de cette colique et de cette paralysie, deux maux dont le plomb frappe ceux qui le manient, est connue même parmi le peuple. C'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux s'en rapporter aux yeux d'un grand nombre, qu'à l'opinion de quelques individus.

VERTU ANTI-SEPTIQUE

DE LA RACINE D'ARNICA.

Les expériences de Colin, notre concitoyen, homme très-judicieux, auquel nous devons, avec reconnoissance, un usage raisonnable de cet excellent remède, celles de plusieurs autres et les miennes propres, prouvent de quelles excellentes vertus est douée la racine d'arnica, pour réprimer les dyssenteries les plus putrides.

Et certes, je n'ai connu aucun remède qui puisse mériter à plus juste titre, le nom de *spécifique anti-dyssentérique.*

Les médecins des armées auront désormais un moyen de combattre ce fléau des camps, plus efficace qu'aucune autre méthode connue jusqu'actuellement.

Dans ce flux de ventre pernicieux, qui accompagnent assez souvent les fièvres malignes, et qui persistent encore après l'évacuation de la saburre, à cause de l'atonie des intestins, et en général dans toute diarrhée provenant de la foiblesse des viscères de l'abdomen, la racine d'arnica est préférable à tout autre remède, comme je l'ai démontré ailleurs.

Cette racine, et cette racine seule, est encore salutaire à ceux qui sont consumés par quelque blessure considérable externe, rendant une quantité copieuse de pus ou de matière ichoreuse.

J'ai guéri avec cette racine seule, des malades réduits aux extrêmités par une abondance de sup-

puration, une fièvre colliquative, des sueurs nocturnes et un flux de ventre, tandis qu'ils avoient pris en vain antérieurement des doses considérables d'écorce du Pérou.

J'ai en ce remède une telle confiance acquise par l'expérience, que lorsque tout semble perdu, je ne désespère pas encore dans *cette espèce de consomption*.

Lorsque le mal étoit urgent, je faisois prendre, toutes les deux heures, un gros de cette racine réduite en poudre, de sorte que le malade en eût pris une once et demie dans les vingt-quatre heures.

Elle excita rarement le vomissement et seulement dans le principe, ce vomissement n'exigeoit aucun remède, s'arrêtant toujours de l'ui-même.

Combien d'avantage en retirera la médecine des armées, si les excellentes vertus de ce remède, si puissamment anti-septique, sont plus connues !

LÉSION DE LA TÊTE.

Une fille âgée de 24 ans, fut portée à l'hôpital; ceux qui nous la confièrent, nous dirent que trois semaines auparavant le pied lui ayant manqué, elle étoit tombée et avoit roulé par les degrés depuis le premier étage : qu'elle s'étoit fait vers le sinus frontal gauche une légère blessure et superficielle, qui s'étoit cicatrisée dans l'espace de quatre jours : que depuis sa chûte, elle avoit eu fréquemment des envies de vomir, de la chaleur et de légers frissons par fois et chaque jour; que la nuit, elle avoit ordinairement un délire obscur; que pendant le jour, elle ressentoit

une douleur dans tout le derrière de la tête et le côté gauche : qu'on lui avoit fait une saignée du pied.

Le 14 Octobre 1777, elle entra à l'hôpital, il y avoit à peine un vestige de fièvre, à ne consulter que le pouls et la chaleur du corps, qui étoient parfaitement dans l'état naturel ; la langue étoit rouge, brûlante, glutineuse, il y avoit un délire tranquille et momentané.

Ce jour, elle prit beaucoup d'eau avec le miel et le vinaigre, et un peu de sel neutre, le délire fut tranquille, mais constant.

Le soir du lendemain, ayant pris un émétique, elle rendit un peu de matière verte, le délire fut moindre et n'eut lieu que par intervalle.

Le 16 Octobre, l'esprit fut plus assuré, les dissolvans salins furent continués.

Le 17, elle prit de nouveau un émétique un peu plus fort, composé de deux scrupules de racine d'ipécacuanha, et de deux grains de tartre émétique ; elle rendit en beaucoup plus grande quantité, des matières amères, pultacées ; depuis, l'esprit se soutint constamment.

Elle fit usage ensuite de décoction de chiendent, de dent de lion et de chicorée ; mais comme elle tomboit dans une diarrhée très-incommode, qui épuisoit ses forces, nous lui donnâmes la racine d'arnica, dont nous avions toujours retiré un très-grand avantage, lorsque la diarrhée avoit lieu par l'atonie du canal intestinal, genre de dévoiement qui tourmenta la plupart de nos malades, pendant l'été et le commencement de l'automne.

Lorsque la maladie tiroit déjà sur sa fin, il survint une toux nocturne avec une douleur de l'épigastre,

sur-tout en toussant, sans ou avec quelques légers crachats muqueux.

La toux s'appaisa à mesure que l'estomac et les intestins reprirent leur vigueur.

Le 11 Novembre, elle ne toussoit plus, elle se leva et entra en convalescence.

J'ai un grand nombre d'exemples de fièvres bilieuses d'une nature maligne, à la suite des chûtes. Les troubles portés dans les fonctions de l'ame par ces chûtes. étoient dissipés par le même traitement qui attaqua la fièvre bilieuse elle-même, et emporta par un émétocathartique la saburre des premières voies.

Je sais que dans un cas semblable on fit l'application du trépan, lorsque le malade, immédiatement après la chûte, n'avoit qu'une fièvre légère, qui quelques jours après prît beaucoup d'intensité, et fut accompagnée de désordre dans les fonctions de l'ame. Le trépan fut appliqué dans l'endroit où paroissoit la blessure; on n'y trouva rien d'étranger. Le malade mourut peu de jours après dans le délire.

L'ouverture du crâne ne fit appercevoir rien de vicieux: mais on trouva un grand désordre dans les viscères abdominaux; le foie avoit une teinte bilieuse; les intestins étoient livides et même gangrenés, tels qu'on a coutume de les trouver dans les fièvres bilieuses que la négligence ou le mauvais traitement ont fait dégénérer en malignes.

J'en ai guéri quelques-uns qui à la suite d'une chûte avoient perdu la raison, avec le repos seul, de fréquens lavemens et des saignées réitérées.

D'autres au contraire dont les blessures examinées avec attention, paroissoient être de peu d'importance,

qui étoient légèrement affectés en apparence, avoient le crâne facturé dans des endroits où l'on ne pouvoit pas même le soupçonner, et périrent d'un épanchement de sang dans la base du crâne, et dans les anfractuosités du cerveau.

Tant il est difficile de distinguer si dans les chûtes, la tête est affectée idiopatiquement, et de quel vice, ou si c'est le système gastrique et bilifère dont l'affection trouble le cerveau, à cause de leur sympathie !

FIN de la seconde partie.

